

Les Mystères d'Altai

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

12

époque

*Les Mystères
d'Altai*

Fleuve
Noir

G.-J. ARNAUD

LES MYSTÈRES D'ALTAÏ

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

12

Fleuve Noir

Collection dirigée par François Ducos

© 2003, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07466-7



Harold Kowning

CHAPITRE PREMIER

Depuis la disparition d'Ann Suba, le train-observatoire de NPST était dirigé par un collectif qui s'empessa de remettre toutes les responsabilités à la nouvelle directrice, Louria Finister, nommée par le président Fortalès. Les travaux, pour la plupart concentrés sur l'énigme du Gouffre aux Garous, avaient continué mais les résultats n'offraient aucune surprise. Louria savait que seule une expédition bien organisée, bien pourvue en matériel, pourrait espérer découvrir les secrets de cette zone particulière.

Alors qu'elle regagnait son poste, Claudion prenait la tête de l'observatoire de 87°7 Station. En apparence, cette nomination était tout aussi prestigieuse que celle de son amie, mais le monde scientifique savait qu'il n'en était rien. Le train-observatoire, doté des moyens les plus récents, rejetait le 87°7 dans l'ombre. Ce dernier, créé depuis une quinzaine d'années, lorsque l'astronomie ne fut plus une science interdite, avait souffert des balbutiements du début. On avait nommé des scientifiques complètement étrangers au monde de l'espace et qui avaient dû apprendre l'astrophysique sur le tas. Des appareils construits hâtivement, tels les télescopes à miroir, étaient largement dépassés par ceux de NPST et même le radiotélescope venu plus tard ne donnait pas toute satisfaction. Seuls les lasers étaient du même niveau que leurs concurrents du Grand Nord.

Louria savait que Claudion était très déçu et humilié qu'elle fût nommée à NPST, et elle ne savait trop comment se comporter avec son compagnon. Claudion avait rejoint son poste bien avant qu'elle ne quitte le petit laboratoire de Charlster. Elle avait fait examiner tout le matériel du vieux savant et comptait, une fois dans son train-observatoire, soumettre les rapports et les vidéos à des spécialistes. Elle repartait consciente d'avoir échoué. Claudion et elle n'avaient su résoudre tous les problèmes inhérents au travail du professeur Charlster. Ce dernier, toujours enfermé dans un train psychiatrique bien qu'il ne fût pas fou, devait fort s'amuser de la situation.

La jeune femme reconnaissait avoir trop embrassé de pistes, sans jamais vraiment aboutir. Elle avait essayé de forcer les sites électroniques du Grand Maître Opérasque, toujours emprisonné dans un train-pénitencier, sans parvenir à découvrir ses archives. De même, les travaux de Charlster restaient dans le flou, bien qu'elle en connaisse la composition. Tout ce qu'elle possédait, c'étaient des images virtuelles de ces énormes icebergs qui se baladaient dans l'espace, selon l'ancienne orbite lunaire, en compagnie d'un morceau de l'astre détruit, Altaï, et d'une nébuleuse appelée Shade par ses

collègues. Elle s'obstinait à la baptiser Flatty, persuadée qu'il s'agissait d'un Bulb, un de ces animaux sidéraux, devenu satellite de la Terre. Un savant comme Bourguine avait confirmé ses hypothèses, mais pour l'instant Bourguine était accusé de trahison et son procès ne serait pas instruit avant longtemps. Ses révélations gênaient la Caste des Aiguilleurs et même le président du gouvernement, Fortalès. Pourtant ce dernier passait pour un libéral ouvert à toutes les suggestions, mais dans ce cas-là il préférait ne pas prendre de risques.

Et pendant toutes ces tergiversations, ces errements, malgré des heures et des heures de recherches, le climat de la planète se dégradait de plus en plus. On relevait des températures extrêmes dans les zones tempérées et la neige ne cessait de tomber en dessous du 50^e parallèle nord et jusqu'au tropique du Cancer. Tous les réfugiés qui, vingt années auparavant, fuyant la chaleur torride du Sud, s'étaient installés tant bien que mal dans le Nord, Canada, Groenland, se regroupaient en espérant retourner chez eux. Mais les hauteurs de neige étaient telles que les constructions de réseaux ferrés s'avéraient impossibles. L'amiral Kinnjone, parti en exploration, se trouvait bloqué par des hauteurs impressionnantes de cette neige au sud des grands lacs, dans l'impossibilité de faire demi-tour avec ses avisos.

Il neigeait partout, en Europe, en Sibérie et jusque dans le désert de Gobi, apprit Louria. Que lui importaient ces nouvelles, sinon qu'elles démontraient chaque jour son incapacité à défaire le monstrueux montage imaginé par Charlster pour retourner à l'ère glaciaire.

Ce fut Claudion qui l'appela sur son écran, alors qu'elle n'avait pas osé en prendre l'initiative. Il utilisa à la fois l'image et le son.

— Les DAI numéros un et deux se dégradent, dit-il, ce qui n'est pas surprenant, et le Chenal Noir risque de disparaître sous peu, mais il sera remplacé par la banquise qui remonte de l'Antarctique. Pour l'instant, celle-ci ne progresse que de quelques mètres par semaine, mais si le froid s'accroît, tous les océans seront bientôt impraticables. Il n'y a que les régions occidentales du Sud qui paraissent moins atteintes. Disons l'océan Atlantique sud et la Patagonie, ainsi que des archipels de l'océan Indien, la mer de Chine orientale.

DAI un et deux, Dusts and Ashes Island, ainsi nommés par Charlster, étaient d'immenses îles de poussières et de cendres lunaires occultant le Soleil. Leur ombre projetée sur Terre avait créé le Chenal Noir et un passage incertain plus à l'ouest, dans la fameuse Ceinture de Feu.

Louria resta indifférente car ces deux systèmes n'avaient plus aucun intérêt.

— Tu as eu un compte rendu des travaux effectués par 87°7 ?

— Randwell, le directeur intérimaire, a fait ce qu'il pouvait mais ici c'est la guéguerre entre les partisans de Charlster et de ses icebergs sidéraux, et les fans d'Ann Suba et de l'orthodoxie scientifique. Ils se bagarrent pour squatter les appareils et prouver qu'ils ont raison. C'est le bordel total et j'ai dû fermer la coupole le temps qu'ils reprennent leurs esprits et comprennent que désormais je suis le patron. Les résultats me paraissent nuls. Certains ont cherché en vain des traces de ces icebergs que les autres détruisaient si elles existaient. Il n'y a qu'un point positif, un certain Joliot-Kelly a obtenu des images superbes de Shade.

Lui aussi disait Shade et non Flatty, ou au moins Bulb numéro 2. Elle percevait des relents de rancune dans cette façon de dire dirigée contre elle.

— Je te les envoie. Il a utilisé je ne sais plus quelle technique, a combiné des filtres et abusé du laser, mais le résultat est là, très flagrant.

— Tu parais me cacher quelque chose.

— Il y a eu aussi une analyse spectrale, mais nous ne sommes pas fabuleusement bien équipés pour ce genre de relevés. Cependant il y a des données et peut-être faut-il les considérer avec une grande méfiance.

— Tu as fini de tourner autour du pot ? Que se passe-t-il exactement avec Flatty ?

— Peut-être conviendrait-il d'oublier ce surnom que pour ma part j'ai toujours jugé stupide, et de considérer qu'un corps spatial est le plus souvent composé de matériaux tels que métaux, roches, etc.

— Ce que tu appelles Shade est de la matière vivante.

— Fossilisée.

Comme elle croyait avoir mal entendu, il écrivit ce mot sur l'écran et elle l'effaça rageusement d'un doigt brutal sur une touche. Mais il récidiva et en majuscules phosphorescentes, utilisant la police qui mettait en relief certains termes. Elle resta les yeux grands ouverts devant ces lettres flamboyantes.

— Si tu préfères, pétrifiée... fit-il méchamment.

— Tu n'as pas digéré ta nomination et surtout la mienne, hein, cria-t-elle en même temps qu'elle tapotait le clavier, avec une telle nervosité qu'elle commit une série de fautes de frappe rendant sa réponse incompréhensible, mais il avait entendu son hurlement et haussait les épaules.

— Calcite.

— Stupide.

— L'eau de la Lune, peut-être, sait-on jamais, brutalement séchée par le Soleil et résultat une carapace de calcaire sur cet objet céleste.

Elle coupa l'écran et le son, s'en alla loin de son bureau. Elle ne voulait pas en entendre davantage. Depuis qu'elle passait ses jours et ses nuits sur les travaux de Charlster, elle n'avait guère consacré de temps à Flatty, bien sûr, mais elle se promettait de le faire ici, depuis ce train-observatoire. Les photos qu'elle avait obtenues de cet objet spatial restaient très floues, et elle doutait qu'un jeune blanc-bec de scientifique ait pu en réaliser de meilleures, et surtout qu'il ait pu obtenir un spectre pareil. Fossilisé ? Pétrifié son Flatty ? Jamais elle ne l'admettrait, et Claudion venait de déclencher entre eux une nouvelle crise qui cette fois risquait de les conduire jusqu'à la rupture totale.

Elle réunit les chercheurs le même soir et leur annonça que le programme Gouffre aux Garous était abandonné pour l'instant. Une femme au regard furieux l'apostropha :

— Avez-vous au moins lu nos rapports ?

— Où en aurais-je trouvé le temps ?

— Vous auriez appris que les signes d'une vie active, relevés depuis des mois dans cette zone, ont finalement disparu. Nous estimons qu'il devait exister un site habité par des êtres vivants, nous ne pouvions nous prononcer sur leur véritable nature, mais depuis plusieurs semaines il n'y a plus rien. Nous avons relevé des éléments d'une concentration mécanique et puis tout cela a cessé.

— Donc, j'ai raison d'interrompre ce programme pour l'instant, trancha Louria Finister. J'ai rédigé à votre intention un topo assez bref sur les travaux qui nous attendent. Ils concernent les recherches du professeur Charlster qui, semble-t-il, est à l'origine de ce nouveau bouleversement climatique. J'espère que vous vous tenez au courant de ce qui se passe plus au sud. Ici, en plein pôle Nord, il est difficile de s'apitoyer sur des gens souffrant du froid puisque ce dernier est notre lot quotidien. Mais nous, nous sommes bien à l'abri et les quelques difficultés nouvelles apportées par ce refroidissement concernent notre vie professionnelle, surtout avec des appareils plus récalcitrants, par exemple. Pour en revenir aux travaux du professeur Charlster, vous serez certainement scandalisés par ses théories qui vous apparaîtront comme des délires de vieux gâteux. Nous ne pensons pas qu'elles soient absurdes, mais encore faudrait-il parvenir à des preuves plus flagrantes que des images virtuelles obtenues par le calcul et par radiotélescope.

Elle marqua une pause avant d'en venir à une explication qui allait provoquer, elle aussi, des réactions d'incrédulité.

— Il y a un paragraphe sur la biologisation. Avez-vous une idée de ce que signifie ce néologisme qui en fait n'en est pas un ?

Personne ne répondit, mais alors qu'elle allait reprendre la parole un jeune stagiaire leva la main.

— Ne s'agit-il pas d'une théorie du début du XXI^e siècle, sur la possibilité qu'auraient les systèmes électroniques de l'information de se reproduire et de progresser en dehors de toute intervention humaine ?

Au silence catastrophé qui ponctua cette intervention timide, succéda une tempête de rires et de mises en boîte, mais Louria réussit à calmer ce déchaînement.

— Voilà une bonne définition de la biologisation. Ce fut d'abord une théorie au début du siècle en question qui, d'après Charlster, devint par la suite un fait acquis. Malheureusement, nous n'en avons jamais retrouvé trace dans les GID, ces gisements intellectuels de documentation. Vous souriez en coin, mais nous avons de bonnes raisons de penser que la solution à nos problèmes actuels, c'est-à-dire la lutte contre cette catastrophe climatique, dépend de cette biologisation. Je vous demande d'oublier quelque peu vos certitudes et vos réflexes universitaires, pour essayer de comprendre ce que Charlster a bien pu fabriquer pour nous plonger dans une telle situation. N'oubliez pas que depuis cinquante ans on remet en question ce vieux savant, et pourtant peu à peu les preuves de ces allégations nous ont été fournies. On doutait dans la plupart des milieux scientifiques qu'existât au-dessus de nos têtes un ciel avec des étoiles, un Soleil, des fragments d'une Lune pulvérisée et surtout un satellite énorme, animal, qui interférait sur notre vie. Même si les dirigeants continuent de nier ce que je dis, le reste du monde sait à quoi s'en tenir et le nom de Charlster y est très respecté. Je vous accorde quarante-huit heures pour vous imprégner de ce topo, car je sais que vous allez avoir soit des fous rires irrésistibles, soit des indignations furieuses, mais lorsque nous nous réunirons après-demain, je veux que nous en discutons aussi calmement que possible. N'oubliez jamais que nous sommes des astrophysiciens.

CHAPITRE 2

La première neige tomba sur les Kerguelen en plein été austral, un dix-sept janvier, et en quelques heures une couche de trente centimètres bouleversa la vie de l'archipel. C'est alors que le premier glisseur Schuss sortit des ateliers et Liensun le conduisit à travers Cooktown, au milieu de la population stupéfaite qui en oublia de se plaindre de cette neige inattendue. Chalazy avait promis que dix autres véhicules seraient prêts dans la semaine et tint parole, si bien que les services prioritaires disposèrent chacun d'un Schuss pour faire face à ce temps exécrable.

Les nouvelles du Sud n'étaient pas trop mauvaises, la banquise de la mer de Weddell, par exemple, ne progressant pas spectaculairement, alors que dans l'Est, l'île d'Alone où siégeait le pape se trouvait désormais au centre d'une étendue de glace de plusieurs kilomètres dans tous les sens. Aucun bateau ne pouvait plus accoster directement dans son port et la glace était encore trop peu épaisse pour qu'on installe un avant-port.

Dans la mer de Ross, les chasseurs d'éléphants produisaient de grosses quantités d'huile, en dépit de l'opposition des Roux que Gdami, le fils de Farnelle, soutenait. Il n'adressait plus la parole à sa mère et était venu voir Liensun pour essayer de trouver un compromis, mais ce dernier ne voulait rien savoir. La mer en question était environnée de banquises et n'était donc pas incluse dans le traité interdisant la chasse dans l'Antarctique. Gdami avait alors laissé entendre que les Roux n'accepteraient pas qu'on massacre impunément des milliers de ces animaux, pour fondre leur lard.

Pour l'instant, le nouveau président étudiait avec son père, Lien Rag, les plans d'une future coupole qui protégerait la ville de Cooktown du froid. Le problème était de savoir jusqu'à quelle date le port pourrait rester ouvert aux navires.

— Viendra un moment où nous devons créer un autre système de transport, soit avec les glisseurs, soit...

Lien Rag ne put prononcer le reste et ce fut son fils qui le fit :

— Des trains. Sur rails, une loco peut tirer des dizaines de wagons-citernes d'huile alors qu'un glisseur, pour aussi puissant qu'il soit, restera limité quant au poids qu'il peut remorquer. Le rail facilite le trafic.

— Nous finirons par basculer dans un système de société qui se

rapprochera de l'ancienne, avec un seul moyen de transport reconnu. Celui-ci deviendra forcément monolithique et fera disparaître les autres, les bateaux pour commencer, les glisseurs ou tout autre véhicule autonome. Hydravion, dirigeable. Ce serait un éternel recommencement. Dans le Nord, dans ce qu'il reste de Compagnie Panaméricaine, ils doivent se frotter les mains, tout comme Tharbin le président du Consortium des Bonzes, installé en mer de Barentz.

Lienty et lui projetaient une expédition en direction de l'Afrique du Sud, pour effectuer des relevés sur la température des océans Atlantique et Indien, afin de prévoir à quelle date les banquises se formeraient et relieraient finalement ce continent à l'Antarctique.

— Ce n'est pas pour tout de suite, mais cela viendra. Auparavant, nous aurons été reliés nous-mêmes à l'Antarctique, disons dans deux ans. Mais seulement si le froid ne devient pas plus agressif.

— La neige continue de tomber, dit Songe qui rentrait après avoir pris sa leçon de conduite du Schuss.

Elle expliqua qu'elle s'était rendue aux usines qui traitaient le fuphoc et le rendaient moins malodorant.

— Il y a moins de vent depuis quelque temps, constata-t-elle, mais si par malheur il soufflait avec cette neige, ce serait aussi intenable que là-haut, dans le Grand Nord. Les gens craignent une rupture des stocks de vivres et font des provisions. Ils savent que la construction des serres est en retard et que nous ne produirons pas de céréales et de légumes avant des mois.

Lien Rag pensait qu'il serait difficile de voler en direction du nord avec un temps pareil. Lienty s'occupait à équiper le dirigeavion de nouveaux radars achetés en Patagonie orientale. La présidente Léonora avait invité Liensun, mais ce dernier avait remis deux fois son voyage. Songe ne voyait pas d'un bon œil ces rencontres avec une jeune femme aussi déterminée. Mais ce pays produisait des appareils manufacturés qu'on ne trouvait pas ailleurs. De nombreux chercheurs y séjournaient, contrairement à la Patagonie occidentale où jamais Yeuse n'avait pu constituer un pool scientifique, ou du moins technique.

Reiner, devenu président à sa place, ne se défendait pas si mal, et depuis que les Kerguelen lui avaient vendu une partie de l'huile de la Zone Tabou de l'Antarctique, son économie se portait mieux. Mais ce froid de plus en plus vif gênait certains développements, l'agriculture notamment. Et aussi la pêche sur les côtes que frangeaient des amorces de banquises. Il avait mis en route un vaste programme d'exploitation des anciennes mines noyées du cap Horn et espérait que d'ici un an les extractions reprendraient.

On attendait le baleinier *Dragon* de Farnelle et Danglov. Il avait près d'une semaine de retard sur son horaire et l'inquiétude gagnait.

Lorsque Lien Rag pensait à sa fille Fleur dont il n'avait plus de nouvelles, il en venait tout naturellement à se demander si vraiment sa mère Jael s'était suicidée.

CHAPITRE 3

Ils avaient interrompu les plongées vers la crypte de la Machine-dieu, à cause du froid. Les îliens qui les accompagnaient ne le supportaient pas avec leurs vêtements légers, et désormais ils vivaient au ralenti dans leurs cases sur pilotis. Kurty leur avait conseillé de chasser les lapins fort nombreux sur l'île et d'en tanner les peaux pour obtenir des fourrures chaudes, mais ces jeunes gens étaient trop démoralisés pour suivre cette idée. Ils réagiraient certainement, mais pour l'heure ils se calfeutraient chez eux et l'activité de ce village était morte. Kurty et Fleur avaient dû chasser seuls un petit cachalot, le tirer jusqu'à la plage pour que ces gens-là viennent le dépecer et récupérer de la nourriture.

— Tu ne trouveras jamais un appareil de levage assez puissant pour sortir la locomotive de ton père de l'eau. Il faudrait d'abord détruire cette crypte de corail pour commencer, et pour ma part j'en serais révoltée car ce serait un véritable sacrilège.

— Le froid va s'en charger, lui répondit Kurty. Le corail n'y survivra pas.

— Admettons que tu parviennes à la renflouer, qu'en feras-tu ? Il te faudrait une barge colossale pour la déposer dessus.

Kurty souriait avec indulgence, comme si elle disait n'importe quoi, et elle pensa qu'il avait son idée et que celle-ci était peut-être liée aux nouvelles conditions climatiques.

— Tu ne crains pas que les cachalots ne disparaissent avec ce froid ?

— Ils vont se rapprocher des côtes où l'eau est plus tempérée. Nos amis finiront bien par sortir de leurs cases pour les chasser, pour pêcher. Je sais très bien qu'ils appartenaient au régime alimentaire du riz, mais ils devront trouver autre chose.

Une nouvelle fois ils durent gagner le large pour chasser, mais ne trouvèrent un troupeau de cachalots qu'au bout d'une semaine. Ils en tuèrent un, énorme, toutefois ne purent le hisser à bord, il aurait fait couler le *Mistake*. Ils le tirèrent vers l'île, mais les requins attaquèrent le cadavre. Fleur les abattait à la carabine. Ils faisaient tout de même de gros dégâts à cette masse de lard et de chair. Lorsqu'ils atteignirent le lagon, les habitants surgirent des huttes pour venir les aider à tirer l'animal dans les eaux moins profondes. Ils avaient compris que leur survie dépendrait à nouveau de ces animaux,

éventuellement des phoques qui remonteraient du sud avec les glaces. Comme jadis.

— Crois-tu qu'une nouvelle fois les baleines reprendront leur reptation sur les banquises ?

— Les baleines solinas parvenaient même à voler, dit-il, grâce à des vessies gonflées d'hélium. Elles possèdent un filtre afin de le retirer de l'air, et les Rénovateurs du Soleil réussirent à fabriquer ces filtres pour en doter le premier dirigeable.

— Comme ceux du Consortium des Bonzes, dont ma mère Jael me parlait autrefois ?

Elle n'évoquait jamais sa mère, gardait sa douleur pour elle, et le mot dirigeable la conduisit tout naturellement à poursuivre avec exaltation cette conversation.

— Avec un aéronef tu pourrais sortir la Locomotive de la mer ?

— Il faudrait qu'il soit gigantesque, ou bien encore en accoupler plusieurs. Ce sont d'excellents moyens de levage.

— Mais comme tu en parles avec légèreté, ce n'est pas ce moyen-là que tu comptes utiliser ?

— Je ne parle pas avec légèreté des dirigeables qui deviendront indispensables si le froid persiste et si les glaces reviennent.

— Plus que les trains ? demanda-t-elle avec malice.

— Il faudra aussi des trains et toutes sortes de véhicules.

— Et la Locomotive-dieu ?

Agacé il haussa les épaules.

— Je ne l'appelle jamais ainsi, personnellement. Elle fut la locomotive de mon père et cela me suffit.

— Dans ce cas, pourquoi le déranger dans son sommeil éternel ?

CHAPITRE 4

Louria utilisa le plus grand écran disponible pour projeter les photographies de Flatty envoyées par Claudion. Déjà à leur réception, elle avait éprouvé un choc en découvrant cette masse d'un brun clair, compacte, comme figée par l'éternité. Le Bulb était-il mort ? Comment aurait-il pu sinon se laisser recouvrir par une telle couche de calcite qui le transformait en vulgaire astéroïde.

L'agrandissement confirma le diagnostic de Claudion. Le Bulb était recouvert d'une carapace pierreuse, mais était-ce vraiment du calcaire ? Le spectre qui accompagnait l'envoi lui parut douteux. Mais en l'état actuel de ces clichés, n'importe quel savant, même le plus fameux, un Charlster par exemple, décréterait qu'il s'agissait d'un astéroïde et non d'un nouveau Bulb. Le témoignage d'un Bourguine, d'un Kawy si on le retrouvait, n'y changerait rien. Pour l'instant elle ne pouvait prouver le contraire.

Elle-même avait pris des clichés d'Altaï pour les comparer à ceux qu'Ann Suba avait abandonnés sur son bureau. La vieille physicienne avait quitté NPST avec juste un bagage léger, était montée dans son loco-car privé et nul ne l'avait revue. Charlster avait raconté à Louria leur dernière entrevue. Lorsqu'il avait révélé à sa collègue que les installations techniques d'Altaï étaient autogérées par biologisation des systèmes numériques, elle s'était effondrée, l'avait quitté sans un mot.

Le soir même, Louria réunissait ses chercheurs pour prendre leur avis sur le topo qu'elle leur avait remis. Dès qu'elle examina chaque visage, elle y lut surtout de la méfiance, de la perplexité et aussi l'expression d'un malaise.

— Quelqu'un veut-il prendre tout de suite la parole ? Personnellement je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez lu et relu, sinon apporter des réponses à ce qui vous paraît obscur. Ne m'interpellez pas sur la biologisation, car pour l'instant je n'ai que ce mot à vous proposer et les effets constatés. J'ignore comment nous en sommes arrivés là, comment ce que l'on appela jadis les e-gènes ont en quelque sorte conquis leur autonomie, pour ne pas parler d'indépendance. Je peux juste vous répondre que le système d'interconnexion de jadis s'appelait internet, qu'il avait reçu d'autres noms comme le web, la toile, le high-tech et j'en passe. Nous avons d'autres définitions mais fin du XX^e et début du XXI^e, ce fut une véritable révolution que cette apparition d'un nouveau vecteur, d'un nouveau véhicule en somme de l'intelligence. Mais ce système fut développé, progressa grâce à des variations continues des

Une main se leva et le même garçon timide, qui l'avant-veille avait osé prendre la parole, se dressa avec maladresse. Il avait donné une définition excellente de la biologisation malgré les sarcasmes de ses amis.

— Votre nom s'il vous plaît ?

— Kowning. Je me souviens avoir lu de très vieux ouvrages sur le sujet, de Richard Dawkins et de Jean-Michel Truong. Pour ces philosophes il s'agissait en quelque sorte, si j'ai bien compris et si je n'offense pas leur mémoire, d'une sorte d'inversion. Ils expliquaient que les logiciels soutiraient aux hommes les ressources dont ils avaient besoin pour progresser. L'intelligence artificielle abusait de la faiblesse humaine, de ses défauts pour s'enrichir, se développer. Il y avait donc, même si elle était négative, intervention de l'homme, c'est-à-dire du créateur de ces logiciels. D'ailleurs, Truong donnait un nom à ces humains qui se laissaient ainsi abuser sans même s'en rendre compte, les Imbus. Truong en parlait comme d'une caste prête à tout pour satisfaire l'avidité de cette high-tech. Pour lui, les logiciels mutent sans cesse, se comportent comme des gènes et il les appelle des e-gènes, e étant le symbole de l'électron. Ces e-gènes seraient dotés d'une énergie évolutive, selon le processus de la sélection naturelle. Les logiciels deviennent l'équivalent des chromosomes humains. Mais si je m'en tiens à ces ouvrages, surtout à celui de Truong, il y a quand même participation, même passive, du créateur, c'est-à-dire de l'homme. Les Imbus, appelés ainsi parce qu'ils étaient profondément pénétrés du sentiment de supériorité, ne se rendaient pas compte que les e-gènes les manœuvraient et obtenaient d'eux tous les moyens nécessaires à leur évolution, entraînant par exemple des dépenses financières exorbitantes. Comment tout cela aurait évolué jusqu'à réduire le rôle du créateur, l'homme, à néant, nous n'avons pas d'explications.

Il se rassit soudain et baissa la tête comme ne se pardonnant pas son audace. Mais visiblement le sujet lui tenait à cœur. Il y eut un silence surprenant et Louria la première applaudit, et alors tous les autres chercheurs, même les plus âgés, applaudirent et se levèrent. Surpris, Kowning redressa la tête puis la secoua en signe de désapprobation, estimant que sa prestation ne méritait pas autant de félicitations.

— Je trouve votre intervention extrêmement lisible, si vous me permettez une vieille expression snob de jadis. Il est tout à fait vrai qu'en l'état des choses, au début du XXI^e siècle, l'homme avait encore sa part de responsabilité dans le système, mais il faut croire que lors de l'installation de cet observatoire-laboratoire dans les monts Altaï, les fameux e-gènes ont conquis leur entière indépendance, mais nous n'en avons aucune preuve. Seul Charlster en a déduit ce que je vous ai moi-même exposé dans mon topo.

— Excusez-moi, dit une femme assise au premier rang, une chercheuse en biologie spatiale, mais croyez-vous que notre système actuel d'interconnexion serait à son tour gangrené par des e-gènes, et que cet ensemble énorme qui couvre, du moins qui couvrirait, la planète jusqu'au réchauffement, était lui-même tout à fait indépendant ?

— Dans ce cas, fit un certain James qui passait pour boute-en-train, il cachait bien son jeu, le bougre. Personne n'a jamais eu le moindre doute sur le système de l'époque.

L'astrobiologiste sourit mais persista :

— Je veux simplement émettre l'hypothèse suivante. En admettant que la biologisation ait sévi dans les interconnexions, n'aurait-elle pas amené nos dirigeants, je veux dire les Aiguilleurs, même si cela doit me porter préjudice, à s'orienter de plus en plus vers un régime politique autocrate ? Ce faisant en toute lucidité, sachant que pour survivre un tel régime avait besoin d'étendre ses réseaux, ses connexions jusque dans la plus minable station ferroviaire. Et cette sorte d'hydre qu'était alors cette toile d'araignée de l'information, ne cessait de grandir, fournissant en échange à la Caste les moyens de régner en se régénérant.

Un silence de mort tomba sur ce dernier mot et nul n'eut envie d'applaudir. Louria Finister admira ce courage tranquille, mais devait cependant intervenir. Cette femme avait mis en cause les Aiguilleurs, avait utilisé le mot de Caste que ces derniers refusaient eux-mêmes.

— Voyageuse Jane Marwell, vous soulevez là un point historique puisque le réchauffement a balayé tout le système en question. Je regrette la mise en cause d'une des composantes de notre société ferroviaire, mais je vous laisse libre de vos opinions.

Elle savait qu'il y avait un ou plusieurs mouchards parmi les scientifiques rassemblés et que la Caste serait informée dans l'heure qui suivrait la fin de la réunion, mais elle s'en moquait. Fortalès n'accorderait aucune importance aux rapports de ces indicateurs.

— Pour reprendre la discussion là où l'a laissée Kowning, je dois vous dire que malgré mon insistance, Charlster n'a pas voulu me dire comment les e-gènes auraient conquis leur totale liberté d'évolution. Pourtant je suis certaine qu'il a compris ce qui s'était passé jadis. Mais c'est un vieil entêté qui persiste dans ses silences.

— Et vous l'accusez d'avoir provoqué cette chute des températures à l'aide des plaques de glace occultant les rayons solaires ?

C'était James, le loustic qui, redevenu sérieux, prenait un ton sarcastique pour amener la discussion sur un sujet aussi sensible.

— Vous mettez le doigt sur ce qui nous dérange le plus, convint Louria, ces fameux icebergs de l'espace. Vous avez eu en main la reproduction des images virtuelles de ces monstres de glace. Des images de synthèse en quelque sorte, obtenues par le calcul et le radiotélescope, les réflecteurs d'ultrasons, les radars, les lasers et aussi les résonances magnétiques. Charlster sait aussi utiliser l'électricité statique, ne me demandez pas comment, je passe des heures à essayer de le découvrir.

— Mais alors, poursuivit James, que pouvons-nous faire nous ici, dans ce train-observatoire pourtant bien doté en matériel sophistiqué ?

— Vous me facilitez la réponse en parlant de train-observatoire. Il ne sera plus question d'utiliser ce matériel sophistiqué, comme vous dites, pour des recherches terrestres sur le Gouffre aux Garous. Ann Suba vous a orientés dans ce sens, mais nous sommes des astrophysiciens et nous devons nous intéresser au ciel. C'est-à-dire pour l'instant à ce morceau de Lune Altaï qui, d'après Charlster, serait la source de ce bouleversement météorologique.

— Ne se vante-t-il pas ? Ce bouleversement ne serait-il pas naturel, en somme ? demanda quelqu'un.

— Je ne vous ai pas fait l'historique de ce que l'on appelait le projet Permafrost, qui consistait à modifier le climat pour permettre la reprise des échanges Nord-Sud. L'an dernier encore, le seul passage possible n'était autre que le Chenal Noir long de vingt mille kilomètres, un couloir lugubre bordé de hautes falaises de glace, plongé dans l'obscurité la plus totale. Même un TUR, un train ultra-rapide, ne pouvait franchir une telle distance en moins de huit jours. Théoriquement, à trois cents à l'heure, il n'aurait mis que soixante-dix heures, mais un convoi lancé à pareille vitesse ne peut rouler sans arrêt et il fallait donc huit jours. Huit jours dans le noir et le froid absolu, à la merci du moindre arrêt accidentel, d'une panne. Permafrost devait faire régner sur Terre, du moins à hauteur de l'équateur, un climat tempéré. Ce que l'on a appelé le Serpent Gris fut une première ouverture de la Ceinture de Feu sans obscurité ni froid. Vous avez tout de même entendu parler des DAI 1 et 2 qui sont à l'origine de ces deux passages. Mais Charlster persistait dans ses travaux, voulait faire plus. Il avait fait des découvertes importantes sur les poussières et cendres lunaires, savait comment celles-ci pouvaient se concentrer.

— N'était-il pas acoquiné avec le Grand Maître Opérasque ? intervint une fois de plus, peut-être une fois de trop, Jane Marwell, l'astrobiologiste.

Il y eut des protestations de plusieurs assistants, une minorité, mais

suffisante pour amener les pires ennuis sur le train-observatoire. On récusait le terme acoquiné, comme si Opérasque était un bandit. Louria n'avait pas envie d'intervenir, mais sur un ton mesuré elle dut mettre Jane Marwell en garde contre ses excès de langage.

— Il est vrai que Charlster a éprouvé un grand dépit à plusieurs reprises quand il était à 87°7 et qu'il fut renvoyé. Une fois dans son compartiment d'habitation de Salt Lake Station, il installa un petit laboratoire et je peux vous dire, pour y avoir travaillé des jours et des nuits, que c'était une merveille pour un chercheur exigeant. Pas du tout le genre de bricolage amateur. Charlster disposait des appareils les plus efficaces. D'ailleurs j'envisage de faire transporter tout ce matériel ici et je nommerai des experts pour en étudier le véritable fonctionnement. Car sous leur apparence habituelle, tous disposent d'améliorations secrètes qui ont permis à Charlster de réaliser sa vengeance. Jane Marwell a dit, avec une certaine franchise difficilement acceptable, qu'il y avait des relations entre l'ancien président et Charlster. C'est exact. Je vais en décevoir quelques-uns ici même, les irriter, mais jamais Opérasque n'a pensé mettre Permafrost en place. Lui voulait un retour à la glaciation totale avec les océans gelés et la Terre transformée en boule de glace. Il n'est pas interdit de l'affirmer et les journaux, les médias, ne s'en sont pas privés. Il se retrouve en train-pénitencier et son procès est en cours d'instruction.

Il y eut des murmures, mais pas de véritables protestations véhémentes et elle se hâta de passer à autre chose.

— Mais laissons cela. Le mal est fait, nous devons le réparer. Charlster affirme qu'il entretenait des échanges avec l'entité de biologisation qui règne sur les installations d'Altaï. Sous quelle forme je l'ignore, certainement en utilisant un langage numérique, mais lequel ? Il a refusé bien sûr de me donner la marche à suivre et j'ai vainement essayé d'y parvenir. Vous visionnerez les films, les images et vous verrez que la coupole d'Altaï tourne sur elle-même en soixante-quatorze heures, alors qu'elle est en place depuis deux mille ans. Vous découvrirez qu'un rayon laser vient régulièrement nettoyer les cellules photo-électriques de cette coupole, avec pour source de ce rayonnement la nébuleuse nommée Shade.

Depuis qu'elle avait examiné les photographies faites par 87°7, elle avait du mal à dire Flatty. Mais ce qui la retenait également de le faire, c'était la crainte d'accabler ses collaborateurs sous les révélations. Il suffisait déjà que la biologisation ait été commentée, sans y ajouter la thèse que selon elle Shade était un animal de l'espace. Chaque chose en son temps. Ces chercheurs, soumis depuis des mois à une sorte de routine, avaient besoin d'un certain temps pour assimiler chaque nouveauté.

— Voilà notre mission, notre travail. Nous allons l'organiser dans cette direction et uniquement dans cette direction. Tout le monde y participera. Nous réglerons la vie de chaque jour, car les travaux nocturnes seront notre lot constant et chacun doit pouvoir se reposer, s'alimenter, se distraire à n'importe quelle heure.

CHAPITRE 5

C'était avec la peau de leur chameau, finalement abattu pour se procurer de la viande, qu'Ed Kan avait fabriqué cet abri assez douillet. Il s'agissait d'un gros terrier ayant appartenu à un fauve, car l'odeur en était insoutenable au début, un mélange d'urine et de chairs décomposées, mais le neurologue et Movane avaient travaillé dur pour l'aménager. Avant de le sacrifier, leur chameau les avait transportés sur plusieurs centaines de kilomètres, jusqu'à ce qu'ils découvrent ce minuscule ruisseau perdu dans une faille profonde. Le chameau, avec son instinct animal, avait découvert un accès, périlleux certes, mais ils l'avaient suivi dans la raideur de cette falaise pour atteindre l'eau. Celle-ci sourdait de la roche en gouttelettes qui finissaient par donner un filet gros comme la moitié de l'épaisseur d'un doigt. Cette eau pure, cristalline, formait une poche de deux mètres sur une profondeur de cinquante centimètres, avant de s'échapper en une minuscule cascade et disparaissait sous terre ensuite. Ce qui expliquait qu'à part quelques animaux vivant à proximité, des oiseaux, des rapaces, nul ne s'était rendu compte de la présence de cette source jusqu'à ce que leur monture la flaire.

Au début, ils s'étaient installés en plein air avec leur sac de couchage puisqu'ils avaient fui avec tout leur barda, mais la nourriture manquait et les lièvres du coin étaient difficiles à piéger. Puis le froid était devenu de plus en plus vif et un matin ils avaient découvert les gouttelettes de la roche gelées. Et désormais, en se levant, ils passaient une heure à casser la glace pour que l'eau coule à nouveau. Des broussailles sèches leur permettaient de faire du feu sans produire trop de fumée qui les aurait signalés aux caravanes éventuelles. Parfois ils remontaient en haut de la falaise, à la surface du désert en quelque sorte, et auscultaient l'horizon circulaire. Leur vue portait à des kilomètres sans rencontrer d'obstacles, sauf à l'ouest aux montagnes sévères.

Ils avaient égorgé le chameau et boucané sa viande, en la découpant en lanières et en la soumettant à un fumage prolongé. Ils pensaient avoir de quoi tenir plusieurs semaines et ils eurent la chance de capturer un lièvre, et aussi un animal plus gros qui ressemblait à un rat, mais Ed assura que non.

Parfois ils évoquaient leur situation et peu à peu la satisfaction d'avoir échappé au massacre et au viol s'atténuait, pour laisser place à une incertitude qui devenait désespoir. Quitter cet endroit était trop risqué, pensaient-ils, quand remontés à la surface de la faille ils découvraient l'immensité du désert vers le sud. Même en emportant de la viande boucanée et de l'eau, jamais ils n'atteindraient un endroit peu ou prou civilisé. Ed savait qu'au-delà de

l'horizon c'était l'ancienne Chine et en marchant vers le sud-est on pouvait même atteindre la mer dite Jaune.

— Nous tomberons forcément sur des nomades et comment se comporteront-ils avec nous ? Impossible de l'imaginer. Mais nous ne pouvons passer notre vie ici.

Le fait de rétablir la source chaque matin attirait les petits animaux et les oiseaux, et Ed Kan réussit à piéger des sortes de grosses perdrix savoureuses. Mais les broussailles se faisaient rares et ils passaient parfois une journée entière à se procurer du bois pour seulement quelques jours. Ils s'épuisaient et avaient l'impression de devenir crasseux. Se laver dans cette eau glacée, du côté de la minuscule cascade, était une épreuve insupportable. Ils maigrissaient, mais leurs muscles saillaient bien plus qu'avant.

Une nuit ils crurent qu'un rocher s'était détaché du sommet de la faille pour tomber dans le fond, et ils n'osèrent pas bouger avant le jour qui de plus en plus faible se levait vers les dix heures. Ils découvrirent un cheval, un cheval harnaché avec une selle et une bride, et tout de suite ils surent que cet animal qui s'était tué en tombant du haut de leur cachette représentait un terrible danger pour eux. Les Mongols ne laissaient jamais une monture s'échapper ainsi, et il était à prévoir qu'ils s'étaient déjà lancés à sa recherche. Ils grimpèrent tout en haut de la ravine et aperçurent effectivement que l'animal avait laissé des traces de sabots qu'ils ne pouvaient cependant pas effacer en remontant vers le nord. Ils parcoururent deux kilomètres ce faisant, mais Ed se demanda si ce n'était pas pire que de les laisser intacts.

— Les propriétaires auraient découvert la faille, protesta Movane, et seraient descendus.

— Tu sais bien qu'en apparence c'est impossible. Il fallait que notre chameau fût assoiffé pour se risquer à le faire.

— Ils viendront récupérer la selle qui est richement décorée d'argent et le harnachement, et ils nous découvriront. Avec une bonne corde, un homme peut se risquer dans le vide.

En attendant, le cadavre de la pauvre bête occupait la petite cuvette d'eau et il était impossible de le déplacer, sinon en le dépeçant. Il y avait là plusieurs dizaines de kilos de viande à prélever. Mais impossible de la boucaner toute, car les broussailles commençaient de manquer. La perspective de découper ce grand corps les laissait épuisés à l'avance. De plus, ils risquaient d'être surpris par le cavalier démonté.

Un matin, alors qu'ils hésitaient à quitter leur sac de couchage, quelques pierres tombèrent du haut de la paroi et ils n'osèrent plus bouger. Ce qu'ils

redoutaient le plus était en train de se produire. Le propriétaire du cheval devait se pencher sur le vide et ses pieds avaient déroché quelques pierres. Restait à savoir s'il aurait le courage de descendre pour récupérer la selle et le harnais.

CHAPITRE 6

Lorsqu'elle s'asseyait en face de Charlster, environ trois fois par semaine, Cristella Marlone éprouvait de plus en plus d'inquiétude pour le savant. La vieillesse ne le ménageait plus, le rendait frileux, inquiet, hésitant. Son regard se voilait, mais il était heureux de voir cette compagne qui lui restait fidèle. Il avait parfois des nouvelles de Louria, elle lui écrivait, lui téléphonait, mais ne venait plus le visiter. Seule Cristella persistait et une fois par semaine, le dimanche, amenait Rom, son fils. Il s'attendrissait devant l'enfant, lui qui ne lui avait jamais prêté attention. Il lui avait appris à jouer aux échecs et Rom devenait de plus en plus capable de résister à la science tactique de son père. Dans ces cas-là, Charlster se dépouillait du vieil homme, redevenait presque le prestigieux scientifique qu'elle avait connu.

Un dimanche elle vint seule et Charlster se mit en colère, puis sanglota tandis qu'elle lui expliquait que Rom avait pris froid et avait un bon rhume. Elle l'avait laissé à la garde d'une infirmière. L'argent que lui donnait Charlster lui permettait désormais de ne plus travailler et elle pouvait payer une baby-sitter au besoin. De plus, celle-là était infirmière.

— Il a pris froid, répétait Charlster, comme s'il ne comprenait pas comment on pouvait faire.

— La ville est moins bien chauffée depuis que la moyenne a encore baissé et se rapproche des moins trente, dit-elle.

Cristella n'avait aucune intention préméditée quand elle parlait du froid, des difficultés des gens, des émigrés du Sud qui manifestaient pour rentrer chez eux, alors qu'il neigeait toujours au-delà du 50^e parallèle.

— Il neige au Sud ? murmurait Charlster, comme si c'était une chose étrange.

Un homme qui avait connu les grands froids d'avant le réchauffement ne pouvait avoir vu que rarement de la neige. Peut-être des chutes de grêle, dans certains cas.

— On a enregistré un moins cinquante-cinq en dehors de la station, dit-elle un jour, et Charlster hocha la tête d'un air songeur.

Parfois, lorsqu'elle repartait, Cristella rencontrait le directeur de cette unité psychiatrique qui lui faisait un rapport sur l'état de santé de son pensionnaire.

Elle était désormais considérée comme sa concubine et avait même signé des papiers confirmant cet état de fait, après que Charlster lui-même l'ait désignée comme son héritière. Elle avait découvert qu'il disposait d'une véritable fortune, n'ayant jamais vraiment dépensé beaucoup d'argent et recevant un salaire très élevé. Il touchait aussi des droits sur certaines de ses réalisations. Par exemple, le Chenal Noir lui avait rapporté pas mal de dollars, tout comme le passage de la Ceinture de Feu appelé Serpent Gris par les populations asiatiques.

— Le médecine pense qu'il s'affaiblit chaque jour un peu plus, mais qu'il peut encore tenir une année. Cependant n'importe quel accident cardiaque ou cérébral peut abréger ce délai.

Il avait fait venir des hommes de loi pour régler sa succession. Elle touchait une bonne pension et l'enfant était richement doté. Elle avait pu le changer d'école et elle-même avait déménagé pour un demi-wagon résidentiel.

Régulièrement, elle entrait en communication avec Louria Finister, nommée directrice du train-observatoire de NPST. La jeune femme connaissait l'état de santé de Charlster, mais ne parvenait pas à abandonner son poste pour lui rendre visite. Cristella se doutait qu'elle essayait de freiner cette effroyable chute de la température, avant que la Terre tout entière ne plonge dans la mort.

— J'ai l'impression, disait-elle à Cristella, que Charlster sachant qu'il va mourir voudrait nous entraîner tous dans sa disparition.

— Vous vous trompez. Il se soucie de la vie quotidienne des gens et surtout se fait du souci pour Rom.

— Oui, mais il ne nous donne pas la clé qui pourrait nous permettre de stopper cette catastrophe en cours.

Dès lors, Cristella commença de se demander si elle ne devait pas prendre ses responsabilités. Elle ne savait comment faire, car elle était pêtée de respect pour le vieillard, craignait de le mécontenter, pire de le traumatiser et de hâter sa fin. Malgré l'argent qu'elle recevait, elle n'envisageait pas un jour qu'il puisse mourir. Ce n'était pas véritablement de l'amour ou un attachement spirituel, mais il était la seule personne à laquelle elle pouvait se confier. Leurs relations avaient été si complexes, si perverses à une époque, que des liens subtils les rattachaient l'un à l'autre, même si Charlster n'éprouvait plus ces pulsions sexuelles.

— Cette nuit des conduites ont éclaté et une partie des confins de la station sont privés de chaleur, d'eau et de lumière. La situation est encore plus dure

pour les petites stations isolées et pour les agriculteurs qui vivent sur leurs serres. Celles-ci ne résistent pas à un tel froid et le besoin énergétique a été multiplié par plus de deux. Bientôt nous manquerons de différents produits et en ce moment pour les repas, je dépense le double d'autrefois, mais heureusement que j'ai l'argent que vous me versez, sinon je n'y arriverais pas.

Il hochait la tête. Souvent il essayait certains problèmes d'échecs, demandait si chez lui Rom y jouait et effectivement l'enfant se passionnait pour ce jeu.

— Pensez-vous que nous allons connaître des jours encore plus froids ? osa-t-elle demander lors d'une visite. Et que la lumière sera encore plus faible ?

Il ne répondait pas, hochant seulement la tête.

CHAPITRE 7

Après une dernière chasse aux cachalots, le *Mistake* leva l'ancre. Les jeunes îliens l'accompagnèrent un temps à bord de leurs pirogues, jusqu'à ce que Kurty augmente la vitesse et la distance. Fleur resta à l'arrière, sous l'arceau du chalut, pour les saluer longtemps en agitant la main. Ils avaient promis de revenir, mais elle ne savait quand. Les cétacés tués s'alignaient sur la plage du lagon et le dépeçage avait commencé. On faisait fondre le lard pour obtenir une huile dans laquelle on conserverait les morceaux de viande. La nourriture était ainsi assurée durant de longs mois pour les habitants des cases sur pilotis. Mais tous voyaient avec inquiétude venir l'hiver éternel, la glaciation qui bordait leur île d'une banquise encore fragile, mais qui se renouvelait sans cesse après avoir fondu.

Le petit baleinier faisait route vers l'ouest et Kurty n'avait pas donné d'indication sur leur destination. Fleur était surprise qu'il abandonne le lieu où la Locomotive-dieu gisait dans son enveloppe de corail. Son ami lui avait dit qu'ils reviendraient avec tout le matériel nécessaire pour renflouer la Locomotive dans laquelle son père, Kurts le pirate, reposait, son corps ayant été mystérieusement embaumé par la Machine. Fleur n'avait pas voulu pénétrer à l'intérieur de ce monstrueux sarcophage et Kurty ne lui avait pas donné beaucoup de détails sur ce qu'il avait vu.

Tout ce qu'elle savait, c'est qu'ils allaient essayer de quitter la mer de Chine méridionale pour passer dans l'océan Indien, mais une très longue presque-île se présenterait à eux, avec pour unique passage maritime un détroit dangereux. Kurty craignait qu'il ne fût déjà bouché par la banquise, mais lorsqu'ils descendirent vers le 10^e parallèle, ils constatèrent que la température restait assez stable et qu'il gelait de moins en moins la nuit.

— Nous allons encore descendre vers l'équateur et nous passerons dans l'océan Indien, au sud de cette grande île dont le nom est difficile à lire sur ce vieil atlas.

Toutes les cartes de ces régions dataient d'avant la première glaciation, des années 2020 environ, et les noms s'étaient parfois effacés. À force de scruter ces lettres pâles avec une loupe, Fleur réussit à lire Sumatra. Il s'agissait d'une île très longue qui se prolongeait par une autre, parallèle à l'équateur. Le seul passage s'appelait détroit de la Sonde et Kurty pensait qu'avec des températures moyennes de huit degrés, celui-ci était libre de glace.

Fleur était impatiente de se retrouver dans l'océan Indien qui, sur les vieilles cartes, apparaissait débarrassé de ce fourmillement d'îles qu'ils laissaient dans leur sillage. Une mer immense avec juste quelques minuscules archipels, mais ce n'était pas sa seule source de satisfaction. Lorsqu'ils atteindraient le 65^e méridien ouest, ils seraient alors à l'aplomb des Kerguelen. Bien sûr, l'archipel serait à des milliers de kilomètres d'eux, neuf mille environ, mais de savoir que s'il leur en prenait l'envie, ils pourraient directement rentrer chez eux, l'illuminait. Peut-être que Kurty n'envisageait pas un retour, mais de toute façon la voie serait libre devant eux. Enfin, elle l'espérait, mais redoutait que la banquise ne soit en formation, une fois franchi le tropique du Capricorne.

— Il ne reste pas grand-chose de la Ceinture de Feu dans cette zone, dit Kurty un soir, juste une température de quelques degrés au-dessus de zéro. C'est étrange qu'en quelques mois cette chaleur torride qui coupait le monde en deux parties, avec l'impossibilité de communiquer, ait totalement disparu. Pourtant le ciel est plombé de gris sombre et le jour bien réduit.

— Moins qu'à l'est, fit remarquer Fleur, nous disposons de sept heures de lumière environ.

Le franchissement du détroit de la Sonde faillit leur être fatal. Kurty avait prévu que des pirates les attaqueraient, mais en abordant ce passage ils n'avaient d'abord aperçu que de petites embarcations de pêcheurs, lesquels les saluaient gentiment depuis leur bord. Certains leur criaient qu'ils avaient du poisson à troquer contre de l'huile ou tout autre carburant. Leur soute était remplie ainsi que les réservoirs auxiliaires, car l'avant-veille ils étaient tombés sur un troupeau de cachalots et avaient pu en harponner un petit. L'odeur en était encore perceptible et avec cette température se renforçait à chaque heure. Une fois la Sonde franchie, Fleur se promettait de mettre en route le compresseur pour traquer les dernières particules de viande dans les coins.

Ce ne fut pas une grosse unité, une de ces jonques chinoises qui les attaqua, mais une nuée de petites barques, toutes actionnées par des rameurs que des voiles nattées venaient parfois soulager quand le vent s'élevait.

Toute jeune, Fleur avait assisté à la réapparition des mouches, quand le réchauffement atteignit son maximum, et même aux Kerguelen elles s'étaient multipliées à une grande vitesse, si bien qu'elles se posaient sur tous les restes de cuisine, les déchets, et devenaient un véritable fléau. Elle pensa à ces insectes lorsque les barques les cernèrent et que des coups de feu crépitèrent contre la coque épaisse du *Mistake*.

Les attaquants ignoraient ce qu'étaient les harpons explosifs, mais Kurty hésitait à les utiliser sur d'aussi fragiles coques de noix, non par bonté d'âme mais par souci d'économiser ses munitions. Il alla chercher dans les réserves

des balles explosives destinées à achever les cachalots quand les harpons ne les avaient pas tués. On grimpait sur cette grosse masse animale pour lui loger une balle dans l'œil.

— Tu coules les premières barques, dit-il à sa compagne. Ces types-là sont comme des poissons dans l'eau, mais ils n'auront qu'une idée, regagner le bord des embarcations encore intactes et les surchargeront.

Comme Fleur hésitait, il vida son chargeur et en quelques minutes quatre embarcations se remplirent d'eau, puis il continua à tirer. Il avait vu juste, les naufragés nagèrent éperdument vers les autres barques pour se hisser à bord et l'une d'elles chavira. Horrifiée, Fleur comprit la raison de cette précipitation, alors que l'eau n'était pas très froide et qu'effectivement ces gens-là se débrouillaient bien en natation.

— Tu ne m'as pas parlé des requins.

— Ils nous suivent depuis la dernière chasse.

Elle détourna la tête lorsqu'elle aperçut des nageurs attaqués par les squales. Les autres embarcations s'éloignaient déjà à la voile, profitant du vent arrière et le baleinier s'échappa. Par chance, le passage n'était pas très long et en fin de journée ils naviguaient en pleine mer, alors que la nuit tombait. D'un village on avait tiré sur eux au bazooka, un engin ancestral qui envoyait des roquettes maladroites. Kurty riposta avec sa carabine et dut atteindre l'un des servants de l'engin.

Elle ne put s'endormir, d'abord à cause de ces malheureux happés par les requins, mais aussi de l'excitation de se trouver enfin face à un horizon indéterminé, sans une terre en vue, sans une lumière à l'ouest. Rien que la mer, un peu dure, mais le baleinier en avait vu d'autres dans le Sud.

Lorsqu'elle regagna sa couchette, Kurty lui fit signe depuis le poste de pilotage.

— Je pensais retrouver des traces de l'ancien réseau des Maldives, mais je vais d'abord essayer de rejoindre la côte africaine du réseau de l'océan Indien, l'un des plus importants à l'époque des Glaces et de la Compagnie Australasienne.

— Mais tout a coulé au fond de l'eau.

— Il y avait des îles sur son parcours, les Seychelles pour commencer. Il fallait toujours quelques points d'ancrage en terre ferme pour certaines installations lourdes. Je pense trouver les ruines d'un dépôt.

Elle crut comprendre ce qu'il espérait y découvrir, mais n'osa lui en parler

cette nuit-là. Elle alla se coucher, ne réussit pas à dormir et vint le relever normalement. Il lui prépara un café avec ce qui leur restait de ce produit récolté en Patagonie occidentale, mais bientôt ils devraient se servir de malt de substitution, aromatisé artificiellement, qui ressemblait à n'importe quoi excepté du café.

Le lendemain, la vitesse fut réduite à cinq nœuds pour économiser l'huile, car les troupeaux de baleines ou de cachalots n'apparaissaient pas.

— Nous ferons escale aux îles Chagos, annonça son ami, les Cocos sont beaucoup plus au sud.

— Les Kerguelen encore plus, murmura-t-elle, sans pouvoir se retenir.

Il la regarda avec surprise.

— Tu y penses ? Tu as des regrets ?

— Non, mentit-elle, mais je pense à mon père et aussi à ma mère. Se trouve-t-elle toujours sur le *Dragon* de Farnelle et Danglov ? Crois-tu qu'elle va continuer de vivre ainsi, enfermée toute la journée dans une cabine, sans jamais en sortir ?

— Savoir si les banquises se sont formées et si les navettes avec la Zone Tabou de l'Antarctique fonctionnent encore ?

Cette question évoqua pour Kurty la silhouette magnifique de la *Salamandre*, ce merveilleux baleinier, l'un des plus grands bateaux de l'hémisphère Sud et peut-être de celui du Nord, car là-haut, le temps de son séjour, il n'en avait pas rencontré de semblable. Il regrettait son navire, mais non cette navette routinière entre les dépôts de fuphoc et Cooktown.

— Mon père a certainement démissionné, tout comme Yeuse, et ils doivent vivre ensemble dans la grande maison. Pendant ce temps ma mère survit dans quelques mètres carrés, mais elle a choisi son sort. Par quel processus en est-elle arrivée à fuir tout ce qui faisait le cadre de sa vie ? Quand mon frère Liensun me raconte quelle fille extraordinaire c'était, le courage qu'elle montra pour lui sauver la vie, pour subvenir à ses besoins, j'ai toujours l'impression qu'il s'agit d'une autre.

La tempête les attendait à proximité des Chagos et celles-ci disparaissaient dans une telle écume rageuse que Kurty préféra mettre en fuite. Sous voile de tempête ils filèrent vers l'ouest, espérant que le noyau de cet ouragan ne les suivrait pas, mais pourtant ils le subirent et durent infléchir leur route vers le sud pour retrouver une zone de calme, une zone où l'air chaud n'affrontait pas l'air froid descendu du nord. Ils passèrent deux jours à réparer les dégâts subis, c'est-à-dire à balayer les objets cassés, à colmater les fuites d'une cuve

de baleinimum fissurée après que ses attaches aient sauté.

Ils remontèrent ensuite vers les Seychelles, mais Kurty regrettait les Chacos, pensant que l'endroit était certainement peu habité et que les ruines des dépôts ferroviaires y avaient été moins pillées.

— C'est un engin de levage que tu cherches ? Mais ce sera un engin ferroviaire, comment le traîneras-tu derrière le *Mistake* ? Il te faudra construire une barge énorme. Combien de temps cela nous prendra-t-il de remorquer le tout sur quatre mille kilomètres, avec le passage de ce détroit de la Sonde où nous avons bien failli laisser notre peau ?

— Je sais que nous aurions dû aller plutôt vers l'est où les dépôts sont certainement intacts et où la navigation est plus facile. Il y a moins d'endroits dangereux, moins de détroits. Mais je craignais que la banquise n'ait gagné le Pacifique à partir du Chenal Noir. Et la température aurait été difficilement supportable. Il nous aurait fallu de l'huile pour nous chauffer.

Il n'avait pas répondu directement à ses interrogations, mais elle pensa que c'était effectivement un puissant engin de levage qu'il recherchait. Les dépôts en possédaient de fantastiques, capables de soulever une locomotive de plusieurs dizaines de tonnes et tout un train. Elle avait lu que dans la Compagnie de la Banquise le président Kid avait même fait construire des grues géantes, pour retirer du fond de l'océan les trains engloutis par suite d'un effondrement de la glace.

— Les Seychelles sont habitées depuis longtemps, quelle que soit la température, et pourtant il est possible que certaines, les îles coralliennes, aient disparu. Ne resteraient que les îles granitiques, les seules qui m'intéressent puisque les dépôts étaient parfois creusés sous la glace.

Les oiseaux apparurent les premiers, puis de petits troupeaux de baleines naines, mais un matin Fleur alla secouer Kurty pour lui parler de quelques cachalots endormis sur l'eau, à quatre milles d'eux.

Ils effectuèrent une belle chasse, tuèrent un animal de trente-cinq tonnes environ. Ils étaient en train de le dépecer, lorsque le teuf-teuf d'une machine à vapeur les alerta et ils découvrirent un bâtiment hétéroclite, très haut sur l'eau qui se dandinait dangereusement sur les vagues. Debout sur la hune du mât unique, un mât à pible, c'est-à-dire d'un seul morceau de matériau, que ce soit le bois ou du métal, et celui-là était en bois, un homme à la barbe blanche leur souhaitait la bienvenue, commentait leur prise :

— Je vous échange un quartier de ce cachalot contre ce que vous voudrez. J'ai des sacs de riz, de farine, des conserves récentes, des boissons. Je suis marchand itinérant dans l'archipel.

— Vous n'avez pas peur que votre bateau à fond plat ne se retourne ?
répondit Kurty, mettant ses mains devant sa bouche en guise de porte-voix.

— Je ne quitte guère l'archipel. Alors d'accord pour le bout de bidoche ?
Du côté de la queue si possible.

D'autres personnes apparaissaient et Fleur éprouva une impression bizarre. Ces femmes et ces hommes qui vivaient presque nus avec juste des shorts, les femmes ne portant même pas de soutien-gorge pour soutenir leur poitrine affaissée, étaient des vieillards burinés par l'air marin à défaut de soleil.

— Nous sommes tous associés dans le commerce, annonça le bonhomme à barbe, en descendant de sa hune avec souplesse. Je me nomme Ahmed Kallah et notre bateau-magasin est le *Mektoub*, ce qui en arabe signifie à la grâce de Dieu. Ou le sort en est jeté, pour les infidèles. Et jusqu'ici le Miséricordieux nous a accordé sa protection.

Sans attendre l'autorisation de Kurty, ils abordaient le baleinier et Ahmed Kallah sautait à leur bord, manquait de s'aplatir sur le pont à cause du gras de cachalot. Il avait des jambes grêles surmontées d'un ventre en ballon.

— Ici, on chasse de façon primitive et les pirogues sont souvent retournées par les baleines. Vous, vous êtes équipés. D'où sortez-vous donc ?

— De partout et de nulle part, répondit Kurty renfrogné. Nous n'avons pas tellement besoin de nourriture, mais qu'avez-vous d'autre à nous proposer ?

— Venez visiter nos rayonnages. Je suis sûr que cette jeune personne trouvera de quoi se réjouir en parfums, colifichets et, si elle le veut, bijoux de grand luxe.

Fleur le regardait en silence, méfiante. Les autres membres de l'équipage s'alignaient le long de la filière du bastingage et elle les trouvait sinistres, alors que certainement ils souhaitaient apparaître comme des personnages pittoresques. Un de ces vieux lui faisait même de l'œil, pensa-t-elle avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'un tic. Un autre tremblait de tous ses membres et paraissait avoir du mal à tenir debout.

— Nous avons besoin de certaines choses, dit finalement Kurty, mais nous ne pensons pas les trouver à bord de votre navire.

— Vous vous avancez trop, jeune homme. Nous pouvons vous fournir tout et n'importe quoi.

— Même une grue de levage de cent tonnes ? lança Fleur qui trouvait le bonhomme insupportable.

Kurty tourna vivement la tête pour lui jeter un regard noir, mais c'était trop tard.

— Un engin de levage... répéta Ahmed Kallah, désarçonné.

À bord du *Mektoub* les vieillards se répétaient l'étrange demande.

— C'est une plaisanterie, dit Fleur, essayant de faire oublier sa bourde, mais le marchand se redressait.

— On peut toujours en discuter, mes amis. Il se trouve que je connais la famille qui gère les anciens dépôts des chemins de fer de l'océan Indien. Il y a tout un tas de matériels, mais en principe ils vendent surtout des métaux après avoir désossé les locomotives et les voitures.

— Une famille ? fit Kurty alerté.

— Les Kalami, des Indiens. Une soixantaine avec les ancêtres, tous installés dans ce dépôt comme des rats dans un silo à grains. On vient de partout leur acheter du fer, des métaux non ferreux, des chaudières, enfin tout un bazar, quoi. Je veux bien vous représenter auprès d'eux. Je peux vous obtenir des ristournes importantes, alors que si vous vous adressez directement à eux vous paierez le prix fort. En or bien sûr, mais il est possible que de l'huile de cachalot les intéresse. Un engin de levage de cent tonnes devrait vous revenir à autant de poids en huile.

— Je ne cherche pas un engin de levage, fit sèchement Kurty. Mon amie s'est trompée.

CHAPITRE 8

Tout le matériel nécessaire à la vie quotidienne dans cette banquise de la mer de Ross fut déchargé du dirigeavion, et les ouvriers débarqués montèrent le chalet où Lien Rag et Yeuse allaient vivre durant quelques semaines, pour étudier cette mer intérieure où des centaines de milliers d'éléphants de mer avaient choisi de séjourner. Ils superviseraient les commandos chargés de la police de cette concession, rencontreraient Jdriège, si le garçon en manifestait le désir et essaieraient de raccomoder les liens brisés entre Gdami et sa mère Farnelle. Gdami séjournait dans cet endroit à bord de sa grosse chaloupe pontée qui pouvait affronter n'importe quelle mer. Pour se ravitailler en huile, il sortait au large pour chasser les animaux solitaires, mais revenait le soir s'ancrer dans la mer intérieure. Zabel, sa femme, était venue leur présenter son fils et Yeuse lui avait offert des cadeaux que Farnelle lui avait confiés là-bas à Cooktown.

Régulièrement, Lien Rag prenait seul un canot pneumatique pour rejoindre les Roux qui s'abritaient des vents au pied d'une falaise de glace. Lorsque le temps était calme ils vivaient en dehors des cavernes qu'ils avaient creusées pour s'abriter des tempêtes furieuses.

Lien Rag était prié de s'asseoir avec les Hommes du Froid pour discuter avec eux dans leur langue. Celle-ci se composait à parts égales de mots et de signes. Son fils Jdrien l'avait initié à cette façon de s'exprimer et il ne l'avait jamais oubliée.

C'était toujours la même protestation paisible des Roux et la même réponse ferme du glaciologue. La mer intérieure échappait en totalité aux exigences des traités signés avec les Roux. En réalité, ces traités étaient de pure forme, il n'y avait aucun document et tout était basé sur la parole donnée.

— Que dit la Voix ? demandait chaque fois Lien Rag.

Et on lui répondait que la Voix exigeait le départ des Hommes du Chaud, que des éléphants de mer ne pouvaient être abattus à une telle cadence sans que l'espèce ne soit menacée.

— Nous devons nous chauffer et vivre de façon raisonnable. Nous ne supportons pas le froid et celui-ci devient chaque jour plus cruel. Là-bas, aux Kerguelen, il neige beaucoup et la population souffrirait si nous ne fondions pas le lard de ces animaux. Pour nous la vie des nôtres est plus importante que

celle des animaux de n'importe quelle espèce.

— La Voix dit qu'avec l'huile vous fabriquez des choses inutiles. Vous faites de la lumière pour éclairer des endroits où l'on boit de l'alcool, où l'on rencontre des femmes cupides, où l'on joue de l'argent.

— Ce n'est pas la Voix qui le dit, c'est Jdriège le fils de mon fils Jdrien, qui a séjourné chez nous. Les Hommes du Chaud ont besoin de se distraire, vous-mêmes avez des jeux, rencontrez des femmes.

— Oui, mais nous n'avons pas besoin de lumière pour leur faire l'amour.

Le grand souci de tous était de maintenir libres les chenaux. Celui du nord s'ouvrait sur un courant rapide qui traversait la mer intérieure et ressortait au sud. La puissance de ce courant était telle au nord que la banquise ne s'y formait que difficilement. D'ailleurs, les éléphants de mer veillaient à ce que l'accès reste libre pour les harengs et les calmars, leur nourriture. Des quantités astronomiques de poissons et de mollusques pénétraient donc dans cette nappe d'eau, mais la sortie sud risquait à tout moment de se rétrécir et de se boucher. Lien Rag cherchait le moyen économique et naturel de maintenir la libre circulation des eaux. C'était donc une raison première de leur séjour à Yeuse et à lui. L'ancienne présidente de la Patagonie occidentale avait refusé de rester aux Kerguelen pensant qu'il négocierait avec les Roux, Jdriège, Gdami, et ferait ses relevés sur le chenal.

Liensun, devenu président du gouvernement des Kerguelen, se heurtait à de grandes difficultés pour lutter contre le froid de plus en plus mordant. Le ravitaillement en huile et viande de phoque était suffisant, mais les habitants désiraient une alimentation plus variée et les serres que l'on construisait aussi vite que possible ne pouvaient satisfaire ces exigences. On manquait de matériel, même si les vendeurs de matériaux de récupération offraient une importante marchandise. Les tempêtes de neige se succédaient et les gens répugnaient à travailler dans ces conditions. On manquait de blé, de riz, de légumes, de viande bovine. La viande ovine était moins rare, mais les éleveurs ne savaient plus comment nourrir leurs moutons. On avait perdu la technique de la culture hors sol et par tranches successives. Notamment pour les herbage.

Là-dessus le *Dragon* de Farnelle et Danglov avait de plus en plus de mal à passer le détroit de Drake à cause de la banquise en formation, une banquise de plus en plus épaisse. Jusque-là le baleinier l'avait pulvérisée, mais viendrait le jour où il devrait contourner complètement l'Antarctique pour faire le plein. Lien Rag se demandait s'il ne fallait pas créer un corps spécial chargé de la libre circulation des bateaux. Un corps en poste dans le passage de Drake, qui régulièrement ferait sauter la banquise pour libérer un chenal.

— Pourquoi pas un dépôt là-bas avec des navettes partant d'ici ? Pourquoi ne pas construire un de ces ice-tankers dont tu étais le spécialiste ?

— Nous n'avons pas de production de capillaires et il faudrait du cuivre pour les fabriquer. De plus nous n'aurons jamais de moteurs assez puissants pour de telles masses. Cinq cent mille tonnes seraient un minimum, si l'on devait faire le tour du continent.

CHAPITRE 9

Pour le couple quelque peu isolé, ce fut une heureuse surprise de voir la *Chimère* des Simone pénétrer dans la mer intérieure des banquises de Ross, un soir, un peu avant la nuit. En dehors de Lien Rag et de Yeuse, les seuls permanents de l'endroit étaient les commandos de Joffran, mais Yeuse ne les aimait pas. Lorsqu'ils étaient au repos ils se saoulaient, hurlaient des chansons méprisables. Elle redoutait qu'ils n'aillent un jour enlever des femmes rousses pour calmer leur libido. Ils avaient réclamé que des prostituées se succèdent régulièrement dans ce poste perdu, mais Liensun avait refusé. Tout ce qu'il avait offert, c'étaient des journées de récupération, quinze jours aux Kerguelen pour un mois de présence dans le poste de surveillance. Régulièrement, le dirigeavion venait chercher les permissionnaires et ramener ceux qui reprenaient du service.

Le matin, de bonne heure, Lien Rag et Yeuse accostèrent le bateau des Simone. Tom-Tom était à la coupée pour les accueillir, ainsi qu'une partie du Conseil du Tabernacle. Lien Rag aperçut aussi quelques garçons et filles rencontrés jadis dans des conditions parfois confuses. Mais l'ordre régnait à nouveau à bord de ce grand bateau.

Un peu plus tard, Tom-Tom annonça la nouvelle à ses hôtes.

— Césaire a quitté l'île de Crozet avec les survivants de la leucémie. Ils ont tous embarqué à bord du *Staple* et sont partis.

— Le Doge aussi ?

— Oui, lui aussi. Je pense que Césaire n'a jamais renoncé à son idée de rejoindre la colonie de l'hémisphère Nord. Il nous a parlé d'un grand-oncle qui avait fondé une famille et qui était venu sur Terre à une époque, abandonnant ce satellite qui tournerait autour de notre planète, Flatty.

— Vous avez l'air de douter de l'existence de ce satellite.

— Je ne parviens pas à y croire. Césaire m'avait demandé de l'aider à rejoindre le Nord, il pensait, je suppose, voyager sans ses compagnons, mais mon Conseil du Tabernacle a refusé régulièrement de lui venir en aide, et je dois vous avouer qu'avec ce retour du froid et de cette semi-obscrité je n'étais pas très enthousiaste moi-même. Il a embarqué tout le monde, y compris cet hybride de Doge, sur le gros remorqueur et ils sont partis. Je sais qu'il a constitué des stocks importants d'huile, mais ils ne suffiront pas. De

plus nous avons capté des émissions d'au-delà l'équateur et il neige en Atlantique dans bon nombre d'endroits, entre l'équateur précisément et le parallèle 50 nord.

Lien Rag, à son tour, estima que c'était une expédition pleine de danger. Jamais le *Staple* ne parviendrait à rejoindre le Groenland avec ces conditions météorologiques récentes. La banquise allait progressivement descendre vers le sud et les bloquerait en plein océan Atlantique.

— C'est un remorqueur d'une puissance inouïe, mais qui exige en échange une grande consommation de carburant. Ils ne sont pas équipés à bord pour la chasse aux phoques et encore moins à la baleine, ainsi que pour la fonte du lard. J'aime bien Césaire, mais je n'avais pas envie de m'engager dans cette aventure.

— Avez-vous passé le Drake ?

— Non sans mal. Il faut remonter vers le cap Horn pour trouver une glace moins épaisse et la pulvériser. Par contre la banquise de la mer de Weddell ne se développe pas beaucoup. Je pense qu'un courant d'eau chaude circule dans le fond de l'eau. Ne pensez-vous pas qu'il pourrait s'agir de réacteurs nucléaires abandonnés jadis par la Guilde des Harponneurs ? C'était un matériel panaméricain dont la Guilde s'empara lorsqu'ils envahirent l'Antarctique.

— Un certain nombre de ces réacteurs n'ont jamais été retrouvés. Peut-être, effectivement, gisent-ils au fond de cette mer. Mais nous n'avons jamais relevé la présence de radioactivité dangereuse.

CHAPITRE 10

Le professeur Charlster n'était plus dans l'unité psychiatrique de ce grand complexe hospitalier qui depuis quelques jours stationnait dans la périphérie immédiate de Salt Lake Station. Des tunnels translucides y conduisaient à partir de l'écluse nord et des lignes de tramways et de draisines taxis avaient été créées de toute urgence. Le souci d'économiser l'énergie avait donc frappé cet ensemble d'inertie, tout comme bien d'autres administrations, à l'exception des trains-pénitenciers.

Charlster se trouvait dans un compartiment particulier, au quatrième étage d'un wagon ultra-moderne. Dans la coursive attendait Cristella Marlone, assise sur une banquette étroite, en train de lire un journal. Lorsqu'elle aperçut Louria, elle se leva pour venir au-devant d'elle.

— En ce moment il dort, car ce matin il était très agité. Il est sous assistance respiratoire et lorsqu'il se réveille, il lui arrive de ne plus avoir toute sa lucidité, mais c'est lui-même qui m'a demandé de vous appeler.

En réalité, Louria était venue parce que le président Fortalès l'avait convoquée pour faire le point sur les travaux en cours, et sur les possibilités de stopper cette épouvantable baisse de la température. La moyenne enregistrée était désormais au-delà des moins trente degrés, et signe que le froid gagnait, il ne neigeait plus vers le sud, jusqu'à hauteur du 45°. Au-delà, les tempêtes de neige se succédaient. Les réfugiés, qui attendaient depuis vingt ans de retourner chez eux, voyaient une chose, que jusqu'au 45° le règne des glaces avait recommencé. On pouvait donc y construire les réseaux qui les conduiraient dans leur pays. Une immense ruée s'était produite durant des jours que la police des gardes frontières n'avait pu endiguer. Il avait fallu envoyer la Marine et ses bâtiments légers, alors que l'amiral Kinnjone se trouvait toujours bloqué quelque part dans le Sud.

— Un interne veille sur lui avec une infirmière et une aide-soignante. Les ordres du gouvernement sont stricts à ce sujet. Il faut le maintenir en vie aussi longtemps que possible, mais je n'en vois pas toujours l'utilité s'il ne retrouve pas suffisamment de lucidité. Ce n'est pas parce qu'il me reconnaît qu'il a tous ses esprits, et peut-être il vous reconnaîtra aussi, mais ça ne voudra pas dire qu'il vous fera les confidences que vous attendez.

— Que tout le monde attend, murmura Louria en la regardant intentionnellement.

— Je sais. Grâce à Charlster je jouis désormais d'un grand bien-être et Rom fréquente une bonne école. Nous avons un demi-wagon résidentiel, sinon je continuerais à nettoyer les wagons dans le froid. Peut-être même pas, car on réduit considérablement le trafic vers le nord, et des milliers de voitures sont immobilisées dans un immense parking long de cent kilomètres. Du coup on licencie des gens comme moi.

— Je l'ai aperçu en venant dans la capitale, dit Louria.

L'interne sortit du compartiment et s'approcha de la jeune femme. Il savait qui elle était et que le président en personne l'envoyait.

— Il va se réveiller avant une heure et il est possible que la transfusion...

— Transfusion ?

— Oui, pour compenser certaines carences. Ce renouvellement peut lui apporter une amélioration des fonctions cervicales, mais rien n'est certain.

Elle s'attendait à tous ces appareils qui se pressaient autour du lit médicalisé comme autant de soignants, mais Charlster paraissait exténué. Il était d'une blancheur qui se confondait avec celle du drap et en quelques semaines ses sourcils, ses cheveux s'étaient décolorés de même. Alors qu'il avait toujours eu une grosse tête sur un corps de plus en plus réduit, celle-ci désormais apparaissait minuscule, toute renfrognée par un assaut impitoyable de rides et de tics, seules manifestations d'une vie encore présente.

Elle s'assit entre l'appareil qui fournissait une sélection sanguine et la pompe à oxygène. Il n'y avait plus qu'à attendre. Cristella était rentrée avec elle mais se tenait auprès de la porte, et Louria découvrit dans son regard une réelle compassion. Étrange destinée de cette femme qui lors de ses premiers contacts avec Charlster s'était montrée dominatrice, jusqu'à ce que cette formidable personnalité renverse la situation et fasse d'elle une subordonnée peu douée pour les sciences, ce qu'elle avait toujours été. Là-bas, à 87°7 Station, les scientifiques se moquaient d'elle quand elle avait été nommée directrice par Opérasque.

Lorsque les paupières sans cils battirent, Louria regardait ailleurs, et lorsqu'elle fixa le malade il lui souriait, malgré les sondes qui pénétraient dans ses narines. Il battit des paupières et murmura son prénom. Sa main se renversa et s'ouvrit non sans mal, chaque doigt donnant l'impression d'attendre son tour pour recevoir l'énergie nécessaire. Louria posa les siens dans la paume creusée de maigreur.

Elle comprit qu'il essayait de parler, mais n'y parvenait pas, et elle pensa que les sondes qui plongeaient dans ses narines l'en empêchaient. Pouvait-on

les retirer sans risque ? De toute façon elle était bien décidée à ne pas le demander, mais l'infirmière, comme si elle avait deviné ses pensées, le fit avec une habileté tranquille pour celle de gauche.

— Durant son sommeil, des mucosités peuvent l'étouffer. Quand il se réveille on la retire.

La pression légère des doigts de Charlster l'incita à se pencher sur cette bouche aux lèvres écaillées par la déshydratation.

— Altaï, crut-elle entendre.

Elle inclina la tête.

— J'ai vérifié, effectivement la coupole tourne et tout fonctionne.

Il prononça un mot.

— Biologisation ?

Il approuva des paupières.

— J'ai un assistant de grande valeur, un jeune garçon, Harold Kowning qui m'a fait lire des ouvrages importants sur ce détournement de l'informatique par les logiciels. Des ouvrages des XX^e et XXI^e siècles de Dawkins et Truong. Malheureusement, si plus tard d'autres ouvrages furent publiés, ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

— Truong.

— Oui, j'ai compris ce qui se passait, mais depuis que son ouvrage est paru, il s'est écoulé deux millénaires et nous n'en savons pas plus. Je cherche en vain comment entrer en communication avec cette entité qui couvre toutes les activités de cet ancien laboratoire d'astronomie lunaire, mais je travaille au hasard, au coup par coup. J'ai bien sûr tout essayé depuis les signaux laser jusqu'aux infra et ultrasons, les nuances du spectre, le langage binaire, mais rien n'a voulu fonctionner. Le croirez-vous, mais j'ai même essayé de trouver, dans les différentes ondes qui s'échappent d'Altaï, celles qui se rapprocheraient le plus des vecteurs de nos émissions-radio, mais en vain.

Il happait l'air avidement malgré l'oxygène qui lui arrivait par la narine droite. L'infirmière revint avec une double canule pour les deux narines. Il parut respirer avec moins d'efforts.

— Truong, lui sembla-t-il entendre.

Elle avait lu l'ouvrage ancien de cet auteur. Harold le lui avait apporté et par la suite elle avait déjeuné avec lui au restaurant gastronomique. Sa

maladresse et sa timidité qui cachaient un extraordinaire sens scientifique l'avaient troublée, et elle avait commencé à détailler le garçon avec un intérêt autre que la simple curiosité d'une dirigeante pour une recrue. Il avait des mains très fines, des attaches élégantes, un visage émouvant, avait-elle trouvé, sans s'expliquer pourquoi. Ce regard filtré par de longs cils, comme ceux d'une biche, l'aurait prodigieusement agacée en un autre temps, et lorsqu'elle l'avait découvert, elle avait éprouvé le désir de poser ses lèvres sur ces yeux-là, se retenant chaque fois qu'elle se trouvait en sa présence. Un jour qu'elle le raccompagnait à la porte de son bureau, elle avait failli le saisir pour l'embrasser sauvagement.

Ensemble, ils avaient passé des heures au radiotélescope et lorsqu'elle en redescendait, elle était exténuée de l'avoir frôlé durant si longtemps.

— Truong, répéta le professeur.

— Vous comprenez ? demanda l'infirmière. Je me demande s'il n'est pas en train d'agoniser.

Effrayée, Louria se pencha encore plus et une nouvelle fois le professeur prononça ce nom, mais y ajouta autre chose qu'elle ne parvenait pas à saisir, car ce deuxième mot formait une bulle de salive blanche, concentrée chaque fois.

— Peut-être veut-il cracher, dit l'infirmière qui d'un mouchoir de papier lui essuya les lèvres.

Et Louria, frustrée, eut l'impression qu'en même temps elle effaçait un mot important que le malade prononçait avec la plus grande difficulté, en faisant appel à ses dernières miettes d'énergie. Elle souhaitait que cette femme s'éloigne. Bien sûr, elle était dévouée, scrupuleuse, à l'écoute du malade, prête à intervenir à tout moment, mais Louria, partagée entre la pitié et la volonté d'arracher à Charlster ses ultimes confidences, devait trancher.

Elle se leva et murmura :

— Voulez-vous me suivre, voyageuse ?

L'autre, croyant que Louria allait lui demander ses dernières conclusions sur l'état du mourant, la rejoignit au fond de la chambre, là où l'interne surveillait les différents écrans.

— Je vous demande de me laisser seule avec le professeur. Je sais que vous avez mission de veiller sur lui, mais moi j'ai la mission de recueillir ses ultimes paroles. Celles-ci peuvent conditionner la vie de chacun de nous.

Mais l'infirmière limitait son avenir à celui de son malade, pour l'instant,

et elle commença de protester, dit qu'elle ne pouvait s'éloigner sans risque.

— Mitila, n'exagérons rien, intervint l'interne. La voyageuse Finister peut rester quelques minutes avec le patient sans provoquer de catastrophe. Disons cinq minutes, après quoi vous irez vous rendre compte si nous pouvons les laisser seuls cinq autres.

Louria retourna donc seule auprès de Charlster. Lorsqu'elle le vit les yeux fermés, elle pensa qu'il ne se réveillerait pas de sitôt, mais à tout hasard elle posa sa main sur sa paume aux doigts recroquevillés et il réagit.

— *Full of...*

Elle sursauta légèrement, pensant qu'il l'accusait d'être trop satisfaite d'elle-même, trop prétentieuse, de se prendre pour supérieure. C'était bien ce que signifiait ce *full of*, non ?

— Je vous assure qu'au contraire, je ne me suis jamais sentie aussi nulle qu'en face de cette impossibilité d'entrer en communication avec un système informatique. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, les appareils du labo d'Altaï dépendent étroitement de l'information que leur donne tout un ensemble de logiciels ayant conquis leur indépendance.

— *Full of...* Truong.

Elle ne comprenait plus. C'était maintenant ce philosophe mort depuis des siècles qu'il accusait de prétention ? Non, il ne pouvait perdre de précieux instants à brocarder cet homme.

— Vous pensez que ce philosophe a fait des erreurs sur la biologisation ?

La tête remua imperceptiblement en signe de dénégation. Il ne s'agissait pas d'accuser Truong de vanité, mais de lier ce mot de *full of* à ce que ce philosophe avait défini.

— Je ne me souviens pas que Truong ait utilisé cette expression de *full of* dans son ouvrage, commença-t-elle, en essayant de se rappeler sa lecture.

Elle n'avait pas lu d'un trait ces pages, constamment interrompue, et se demandait si elle n'avait pas sauté des passages importants.

— Cinq minutes, laissa tomber l'infirmière revêche qui venait de la rejoindre sans prendre de précautions, et qui fit semblant de remonter l'oreiller du malade, de vérifier son respirateur, sa perfusion.

Louria se leva et s'approcha de l'interne.

— Je suis désolée, mais je vais appeler la Présidence pour me plaindre. S'il

le faut, nous ferons transporter Charlster dans un autre centre hospitalier où je ne me heurterai pas à la mauvaise volonté du personnel soignant.

Consterné, l'interne alla trouver Mitila et celle-ci sortit du compartiment, la lippe pleine de mépris.

— Vous restez, dit Louria au jeune médecin.

Elle retourna vers Charlster, mais il paraissait dormir. Elle se demanda si l'infirmière n'avait pas injecté à leur insu une substance soporifique dans sa transfusion, examina le tube en plastique mou transparent. Un trou minuscule d'une aiguille de seringue n'aurait laissé aucune trace, même pas un écoulement, se serait refermé aussitôt l'aiguille retirée.

Le nom de Truong et de *full of* tournaient dans sa tête, sans qu'elle parvienne à les associer. Elle pensa que seul Harold Kowning pourrait peut-être l'aider. Ce garçon, à partir des écrits des deux anciens auteurs, avait essayé d'imaginer ce qu'ils laissaient prévoir, à savoir une totale indépendance des biologiciels.

— Je reviens tout de suite, dit-elle à l'interne qui la suivit d'un regard inquiet, certain qu'elle allait appeler la Présidence, mais dans la coursière Cristella se précipita. Louria fut brève :

— Toujours le même état. Excusez-moi, je dois appeler NPST.

Elle s'éloigna pour cet appel et composa sa demande à destination de Kowning sur le petit clavier, de façon que ce texte ne soit pas piraté par les services de surveillance de la Sécurité.

La réponse fut très rapide et elle en éprouva un choc. Elle rappela pour confirmation et le garçon persista. Elle retourna dans le compartiment de Charlster qui dormait toujours, se pencha vers son oreille gauche.

— Excusez-moi. Je n'avais pas compris le sens de *full of* par rapport au français. Truong parle effectivement des Imbus qui ont favorisé le développement de ces e-gènes. Mais êtes-vous, vous-même, l'un d'eux ?

CHAPITRE 11

D'autres pierres tombèrent du haut de la faille, tandis que le couple se terrait dans son trou, n'osant pas sortir pour essayer de comprendre ce qui se passait. Dans leur esprit, le propriétaire de ce cheval qui avait basculé dans l'abîme avait retrouvé ses traces et se préparait à descendre. Peut-être cherchait-il à assurer un système de corde pour le faire. Movane tendait l'oreille, mais n'entendait rien. Se pouvait-il que ce cavalier démonté soit venu seul ?

— S'il a des compagnons, on devrait les entendre parler.

Ed Kan approuva et se glissa hors de son sac de couchage, et elle n'eut pas le temps de le retenir qu'il était au-dehors. Mais du fond de ce ravin étroit, véritable canyon, il était difficile de découvrir le sommet de la paroi. Movane le rejoignit et comme lui ne vit rien. Une pierre roula encore et vint frapper le corps du cheval qui résonna comme un tambour.

— Mauvais signe, fit Ed, preuve que la décomposition a commencé dans le ventre et que les gaz gonflent le cadavre. S'il n'y avait pas la selle et le harnais incrustés d'argent, ce type n'aurait pas envie de descendre. Peut-être qu'il remontera sans regarder autour de lui. Depuis que les jours sont aussi courts, il n'est pas bon de s'attarder dans ces solitudes.

À plusieurs reprises ils avaient cru entendre hurler des loups et même feuler plusieurs fauves. Peut-être des tigres qui, en voie d'extinction jadis, s'étaient multipliés durant la glaciation. Avaient-ils survécu au réchauffement ? L'odeur de putréfaction finirait par attirer ces animaux dangereux, mais ils n'avaient pas eu le courage de dépecer le cheval.

— Il se peut qu'il y ait autre chose d'autrement précieux sur ce cheval, peut-être de l'autre côté du cadavre que nous n'avons pas totalement examiné.

L'un et l'autre étaient impressionnés par cette masse tombée du ciel, et sans même se consulter avaient repoussé le moment où ils devraient soit partir à cause de la puanteur, soit attaquer leur travail de boucher. Et maintenant quelqu'un, tout en haut de la ravine, préparait ils ne savaient trop quoi.

Ils attendirent toute la journée, mais la nuit vint sans que l'inconnu se soit manifesté. Ils profitèrent de l'obscurité pour aller fouiller le paquetage que le poids de l'animal écrasait sous lui. Ils durent pénétrer dans l'eau de la petite cuvette glacée que le cheval emplissait aux trois quarts, pour le retirer peu à

peu et non sans mal. Les bruits d'eau les interrompaient à chaque instant et ils redoutaient que depuis le haut de cette faille l'inconnu ne braque une lampe sur eux. Ils finirent par récupérer un sac cylindrique très lourd et l'emportèrent dans leur repaire. À la lueur d'un des derniers bouts de bougie, ils purent l'ouvrir et en découvrirent le contenu avec effarement. Un appareil oblong était la seule chose présente.

— On dirait un missile, mais ce n'en est pas un.

Ils éteignirent la bougie pour l'économiser et ils tâtèrent à tour de rôle l'étrange trouvaille. Movane chuchota qu'elle avait découvert que le haut se dévissait.

— Il y a une sorte de poignée. Oui, et elle est fixée à une tige qui fonctionne comme un piston.

Ed Kan prit le relais et affina cette constatation.

— Il s'agit d'une pompe qui compresse quelque chose. Oui, c'est ça. Un compresseur manuel. On pompe au maximum et on obtient une énergie sous forme d'air comprimé.

— Un outil pour des gens qui vivent loin de toute source d'énergie ? Mais pour quoi faire ?

Ils continuèrent cette exploration manuelle, se repassant l'objet avec parfois de l'agacement, voire de l'irritation de ne pouvoir l'identifier plus en détail. Et puis Movane déclencha une trappe sur le côté. Ils avaient si souvent manœuvré le piston que celui-ci ne pouvait plus fonctionner, c'est-à-dire que le réservoir d'air comprimé était rempli.

— Je sens des touches. Oh, ne put-elle s'empêcher de crier, car soudain une lueur rouge clignotait, et Ed lui prit la main et l'entraîna au-dehors, certain qu'elle venait d'amorcer une bombe.

— Le type du cheval a dû la trouver quelque part, la ramasser sans trop savoir ce que c'était. Elle aurait même pu exploser lorsque le cheval s'est écrasé dans notre jolie mare.

Ils attendirent dans le froid vif, mais rien ne se produisit. Kan décida d'aller voir et elle refusa de rester au-dehors. La lampe minuscule, en fait une touche lumineuse, clignotait toujours. Ils rallumèrent leur bout de bougie et après avoir consulté sa compagne du regard et reçu son approbation muette, Ed enfonça la touche, mais bondit une nouvelle fois au-dehors avec Movane. Un vrombissement s'était déclenché. Depuis l'extérieur, ils l'entendaient et Movane trouvait que c'était un bruit identique à celui d'un extracteur d'air ou d'un fort aspirateur. Au bout d'une vingtaine de minutes, le bruit s'atténua et

finalement se tut.

— Nous sommes stupides, mais on n'est jamais trop prudent, dit Ed Kan. L'air comprimé sert d'énergie à un moteur électrique, mais à quoi peut-il servir ? Il faut qu'on le découvre.

Ils retournèrent dans l'abri, mais grelottaient si fort qu'ils durent s'enfouir une bonne heure dans leur sac de couchage pour se réchauffer et commencer une nouvelle exploration de cet engin.

— C'est un générateur, pas une bombe, décréta assez vite le neurologue. Un générateur portatif alimenté par air comprimé, et qui doit produire une électricité suffisante pour recharger certains appareils, un portable de communication ou d'informatique, un émetteur, au choix, et aussi différentes bricoles nécessaires à la vie de tous les jours, une bouilloire par exemple.

— Tu veux dire qu'il s'agit d'un vulgaire engin ménager ? fit Movane déçue. Je croyais qu'il y avait là un mystère spatial ou quelque chose se rapprochant de nos préoccupations du départ. Et tout ce que nous avons là, c'est quoi, un mixer ?

— Ne sois pas méprisante. C'est un générateur et je suis même certain que si tu mettais les deux doigts dans ces fentes parallèles, juste là, tu serais peut-être électrocutée net.

Il approcha la flamme de la bougie d'une plaque et la déchiffra.

— C'est fabriqué en Panaméricaine et d'après ce que je lis, cela fonctionne sous un voltage de quarante avec un ampérage de vingt. Ce qui donne huit cents watts instantanés, pas si mal, dis donc. Pourrait-on en faire une lampe ?

— Fabriqué en Panaméricaine et on le retrouve sur le dos d'un canasson mongol ?

— Les caravanes marchandes qui traversent le Gobi transportent toutes sortes d'objets que les nomades achètent. Imagine l'utilité d'un tel générateur à air comprimé. Tu peux recharger les batteries de poste émetteur-récepteur et tu peux lui trouver bien d'autres usages.

Movane retourna s'enfouir dans son sac, rabattit le haut sur son visage en déclarant qu'elle voulait dormir.

— N'empêche qu'il y a là-haut un bonhomme qui est en train d'attendre le jour pour descendre jusqu'ici et qui sera furieux de ne pas trouver ce sac avec son générateur électrique.

Movane ressurgit de son duvet.

— On devrait le déposer à côté du cheval, comme si dans la chute il s'était détaché de la selle et s'était retrouvé à côté.

Ils durent ressortir dans le froid qu'un vent assez fort rendait intolérable. Ils déposèrent le sac à côté du cadavre et retournèrent se coucher. Malgré la peur qui lui ravageait le ventre, Movane réussit à s'endormir.

Lorsqu'elle se réveilla, il pouvait être n'importe quelle heure avec cette saleté de jour qui attendait parfois onze heures pour daigner éclairer le fond de ce gouffre qu'elle commençait de détester. Elle s'assit pour essayer de surprendre ce qui l'avait sortie de son sommeil. Il lui fallut du temps pour réaliser que c'était la nouvelle qualité du silence. Au début de leur séjour forcé dans ce ravin, le bruit de l'eau qui gouttait de la paroi à l'extérieur lui paraissait charmant. Toutes ces gouttes se réunissaient en un petit filet qui avait sa chanson discrète. Elle l'enchantait. Avec le froid, les gouttes gelaient et le lendemain ils devaient racler la paroi pour qu'elles se reforment et leur fournissent leur provision quotidienne. Mais il y avait d'autres bruits, justement, avec le froid, des craquements de la glace, de pierres se fendant. Or il n'y avait plus rien de tout ça. Elle rampa vers la sortie, vit qu'il faisait nuit noire. Sa main s'enfonça soudain dans une ouate froide.

— Il neige, dit-elle.

Mais Ed dormait profondément.

— Peut-être que ça va décourager le bonhomme qui comptait descendre récupérer son matériel, continua-t-elle.

Mais elle n'eut aucune réponse. Juste un léger ronflement.

Elle essuya sa main et retourna se coucher, mais resta les yeux ouverts dans cette obscurité totale. Elle n'avait jamais connu la même et au début il était difficile de s'y habituer. Déjà sous les yourtes puantes où leur expédition s'abritait, c'était ainsi, mais l'air y était irrespirable. Ici, ce même air glacé brûlait les poumons si on le respirait directement, tant il était fortement oxygéné.

Ce furent les allées et venues de son ami qui la réveillèrent. Il faisait fondre une pleine gamelle de neige sur la flamme d'une bougie, faute de pouvoir allumer du feu. Bien sûr, réalisa-t-elle, à cause de l'inconnu là-haut.

— Il n'a pas décampé ?

— Il est descendu de dix mètres environ, sur une corniche. On voit une vague forme allongée. Ce doit être une sorte de géant, car vraiment il m'a impressionné. Il a installé un bivouac et un système qui lui permet de récupérer la corde chaque fois. En quatre ou cinq descentes, il atteindra le

fond. Il récupérera son générateur et disparaîtra.

Soudain, tout fut clair pour Movane, inexplicablement clair.

— Le générateur, dit-elle, je sais à quoi il sert.

CHAPITRE 12

La neige avait cessé de tomber depuis quatre jours et le froid affichait une moyenne de moins vingt dans ces régions méridionales, lorsque l'amiral Kinnjone réunit ce qu'il appelait son petit état-major de campagne. Le grand état-major constituait le commandement de la III^e Flotte avec toutes ses unités. Ici, il n'y avait que des bâtiments légers de reconnaissance.

— La situation est plus nette, désormais, et avec le vent qui a soufflé nous avons une magnifique étendue de glace qui se perd à l'horizon. Celui-ci est plutôt rapproché à cause de ce jour défectueux, mais je pense que la neige s'est éloignée vers le sud et tombe aux alentours du 45^e, ce qui devrait confirmer les prévisions météo. À droite, à gauche, devant et derrière nous, c'est plat et l'installation des réseaux en sera facilitée. Si nous voulons faire demi-tour nous aurons le champ libre, et en quelques jours nous pourrons retrouver les lignes officielles.

Ses officiers comprirent que le vieux renard leur préparait tout autre chose, avec ce préambule sournois.

— Mais notre objectif ce n'est pas de faire demi-tour et de décamper pour retrouver bobonne et les enfants. Nous pataugeons dans cette foutue bouillasse de neige depuis des semaines, et maintenant que le blizzard a fait un superbe travail de profileuse, nous n'allons quand même pas nous priver d'en profiter. Nous allons donc poursuivre notre mission vers le sud, en installant comme nous l'avons fait jusqu'à présent un réseau de quatre voies.

— Amiral, celui que nous avons laissé derrière doit être sous dix mètres de neige au moins, se permit de lancer un capitaine de vaisseau aux cheveux argentés. Tout sera à recommencer au retour.

— Peut-être même vingt mètres, surenchérit Kinnjone goguenard. Je comprends votre impatience à retrouver le Nord, mais ne vous leurrez pas. Les conditions de vie se sont brutalement dégradées et des milliers, des dizaines de milliers de gens se pressent aux frontières climatiques de la Compagnie, en espérant regagner leur pays. Le froid paralyse peu à peu l'économie, d'après les derniers bulletins diffusés par les services secrets du gouvernement. Je ne devrais pas vous en parler, mais c'est fait. Nous allons pousser vers le sud, jusqu'à ce que les premiers flocons nous contraignent à faire demi-tour. Ce réseau de quatre voies restera stable, car avec ce froid la neige ne reviendra plus. Dès que nous enregistrons des hausses de

température, nous serons sur nos gardes. Il n'est pas question d'installer des rails qui disparaîtraient en quelques heures sous une tempête blanche.

Il braqua son index vers l'intendant maître principal.

— C'est possible, question résine bactérienne pour les rails et nourriture pour les hommes ?

— Nous avons encore vingt-quatre heures de stock, Amiral.

— Si nous descendons vers le 45^e, il nous en faudra quinze pour nous retrouver en pays civilisé, dit le capitaine de vaisseau aux cheveux gris.

— Hé bien, c'est parfait. En neuf jours, mettons dix, nous pouvons installer au moins deux cents kilomètres de voies résineuses, sans accabler nos batteries bactériennes de trop de travail. Messieurs, je vous remercie. En cas de besoin je suis toujours à votre disposition, mais je vais tout de suite me transporter sur l'une des poseuses.

Tous savaient que l'amiral outrepassait les ordres de Fortalès en allant aussi loin dans le Sud. Leur mission était une reconnaissance avec la création d'une seule voie. Mais Kinnjone avait une âme de conquérant pacifique et dès qu'il le pouvait il créait des réseaux pour quadriller les pays encore vierges. La vue d'une étendue de glace nue, sans apport de la civilisation ferroviaire, lui était insupportable.

L'état-major résigné se sépara rapidement avec très peu de commentaires. Le Vieux avait encore fait des siennes et dès son retour dans la capitale devrait se justifier. En général, il y parvenait assez bien.

CHAPITRE 13

Cette neige froide, qui l'assaillait dès qu'il quittait la maison familiale pour monter dans son glisseur, n'arrêterait donc jamais de tomber ? La couche atteignait deux mètres et la vie de Cooktown et de toutes les îles de l'archipel se trouvait paralysée. Les rails des draisines avaient disparu et on n'avait pas encore lancé d'autres lignes provisoires, faute de matériel. Le port était difficile d'accès sans visibilité, et la piste d'atterrissage de l'aéroport devait être damée sans cesse par des dizaines de chômeurs embauchés pour un salaire de misère.

Chaque matin, Liensun regrettait d'avoir accepté la présidence du gouvernement, car dès qu'il arrivait à son bureau des tas de gens l'y attendaient pour le harceler de revendications. Et l'Assemblée des élus gênait ses actions.

Son principal souci venait de l'entreprise Chalazy qui avait dû ralentir la production des glisseurs, faute de matière première. Il ne s'était pas rendu à Magellan Station, comme annoncé, et ce pays n'avait pas fourni à temps les ferrailles, la matière plastique nécessaire ainsi que les moteurs. Léonora Cabana devait lui en vouloir de ne pas avoir fait le voyage jusque là-bas.

Sa seule consolation était de piloter ce Schuss qui était vraiment un bon véhicule. Chalazy, ses techniciens et ses ateliers faisaient de l'excellent travail et il avait, faute de temps, quelque peu saboté leur dynamisme. Il aurait fallu des centaines de ces glisseurs et surtout de très gros modèles. L'industriel prévoyait de sortir des engins de chantier et plus tard des chasse-neige, des profiteuses. Un stock de rails et de traverses attendait justement que la surface de la neige soit égalisée.

Il se levait de plus en plus tôt pour éviter de se heurter à tous ces solliciteurs, ces mécontents qui obstruaient les entrées du bâtiment du gouvernement. Mais certains n'hésitaient pas à passer la nuit dans des abris de fortune ou enroulés dans des couvertures, pour être les premiers à se présenter aux bureaux d'accueil.

Ses collaborateurs arrivaient plus tard, ainsi que les autres membres du Conseil. Il pouvait expédier certaines affaires urgentes en leur absence. Seule la secrétaire Vorgine venait avant lui. Son titre était exactement secrétaire d'État aux Affaires humaines, mais elle débordait sur tous les autres ministères, tant sa puissance de travail était grande. C'était une femme de

cinquante ans, forte de quatre-vingts kilos, mais infatigable. Elle abattait un ouvrage considérable et était la plus habile pour débayer le terrain des paperasses, alors que les autres ministères s'embourbaient dans des considérations inutiles. Elle mettait tout de suite le doigt sur l'urgence du jour et quand il s'asseyait à son bureau, il avait sous les yeux le dossier à traiter sans attendre. Ensuite venaient ce qu'il appelait les affaires en souffrance, dont la plus préoccupante pour lui restait donc l'entreprise Chalazy. Il était pleinement responsable de son chômage technique partiel et ne savait comment réparer cette erreur impardonnable.

Vorgine attendit quelques minutes avant de surgir dans son bureau pour le saluer brièvement et attaquer tout de suite la discussion.

— Vous avez des nouvelles du *Jocker* ?

— Pas pour l'instant.

Le petit baleinier naviguait vers Magellan Station avec Songe et Chalazy à bord, ainsi que trois marins expérimentés. Le dirigeavion était indisponible pour révision, mais il était affecté surtout aux liaisons entre les Kerguelen et la nouvelle colonie de la mer de Ross.

— Ils devraient arriver ces jours-ci, si tout va bien. Il ne neige plus là-bas, sans qu'on sache exactement pourquoi, mais par contre le passage de Drake va nous poser de sérieux problèmes, car la banquise est en train de relier la Terre de Graham au Cap Horn.

Le dossier du jour concernait le port qu'il fallait équiper de projecteurs, de phares et de balises. Le *Dragon* de Farnelle et Danglov avait éperonné une vedette de la police en pénétrant à l'aveugle dans la passe. Les chalutiers, les petits baleiniers n'osaient plus sortir. Et d'ailleurs la plupart renonçaient à la pêche et à la chasse à cause de cette nuit trop longue, près de vingt heures d'obscurité. En pleine mer, c'était terrorisant pour les équipages, avec l'impossibilité de repérer les cétacés en ce qui concernait les harponneurs. Pourtant ceux-ci n'avaient jamais été aussi nombreux, car ils fuyaient les zones déjà prises par la glace et se retrouvaient dans une mer encore libre. Il s'agissait d'un rectangle délimité par le parallèle 40 au nord, le 80^e méridien à l'est, la Patagonie et la côte Antarctique, avec cependant de fortes avancées de banquise pour cette dernière. La mer de Weddel était encore libre d'accès, alors que la banquise de la Terre de la reine Maud, appellation datant de plusieurs millénaires faute d'une cartographie récente, progressait.

— Cet arrivage de poissons de la mer de Ross a été apprécié par la population, mais dans certains coins les revendeurs ont poussé sur les prix. Il faudrait créer des magasins d'État.

— Et nous mettre à dos tous les commerçants ?

Quelques années plus tôt, Vorgine avait milité dans les rangs de la Nouvelle Société Marxiste du député Kerchinian et en avait gardé quelques idées récurrentes.

— Les gens doivent pouvoir se nourrir à bon prix, déclara-t-elle sèchement.

— Nous avons pris la décision sans précédent, vu les circonstances, qu'ils seraient éclairés, chauffés gratuitement. La Société mixte d'exploitation de la mer de Ross acceptant de ne pas faire de bénéfices, les habitants de ce pays peuvent consacrer cet argent économisé à la nourriture. Ce poisson a été livré gratuitement et même si certains ont exagéré le prix de revente, il est resté dans des marges acceptables.

Donazo, le secrétaire chargé des transports, arriva et la discussion sur l'équipement du port put commencer. Le bilan du matériel disponible s'avéra particulièrement décevant. Aucune entreprise locale ne fabriquait de projecteurs et tous ceux qui étaient utilisés venaient de la récupération. Des négociants itinérants, véritables aventuriers maritimes, utilisaient des rafiots immondes qui croisaient dans les océans, surchargés de marchandises diverses. Ces bateaux coulaient souvent au cours de tempêtes. On ne savait jamais où ces trafiquants trouvaient tous ces appareils, mais lorsqu'ils faisaient escale dans le port, il y avait foule pour acheter.

— Tout ce que je peux proposer, disait Donazo, c'est trois projos à l'entrée pour éclairer la passe, et une balise clignotante qu'on pourra équiper d'un signal radio de portée réduite, deux kilomètres maximum.

Si Vorgine était une ministre excellente, Liensun se demandait s'il n'avait pas fait une erreur en prenant ce type-là, beau parleur, séducteur de femmes et bambocheur. Mais la Solidarité Démocratique des Kerguelen, parti majoritaire en nombre d'élus, le lui avait imposé. Du moins le président de l'Assemblée, Carminale, devenu l'ennemi des Rag, avait menacé d'un vote hostile si Donazo ne faisait pas partie du gouvernement. Pour l'instant, Liensun ne comprenait pas très bien la raison de cette insistance insupportable, mais soupçonnait une magouille sous-jacente. Il en venait à regretter que Kerchinian n'ait pas fait un meilleur score pour contrebalancer la prétention de Carminale. Les gens avaient voté pour lui, Liensun Rag, en tant que président du gouvernement, mais avaient porté les hommes de Carminale à l'Assemblée. Il devait faire avec.

— Les bateaux-marchandises se font rares, dit Vorgine, et le prochain n'aura pas forcément du matériel électrique. Il faut faire avec ce que nous avons.

Du rez-de-chaussée du bâtiment montait déjà la rumeur de la foule en train de faire le siège des bureaux d'accueil. Il y aurait des protestations de plus en plus véhémentes, des cris et des bagarres que la police locale ne parviendrait à calmer que difficilement. Tous les volontaires pour un emploi policier ou militaire se retrouvaient dans la mer de Ross, avec les mercenaires de Joffran. On utilisait plutôt le mot de supplétifs, mais le fait était que ces gens de sac et de corde étaient moins dangereux au loin que dans l'archipel.

— La voyageuse Farnelle m'a interdit l'accès de son baleinier, dit alors Donazo furieux, en me disant que c'était un navire privé où je n'avais rien à faire.

— J'irai la trouver, promet Liensun, d'autant plus facilement que le *Dragon* devait appareiller le même jour et qu'il ne pourrait tenir sa promesse. Le ministre aux Transports déclara qu'il se rendait donc au port et Vorgine leva les yeux au ciel lorsqu'il fut sorti.

— Il n'a pas dit un seul mot de la piste d'atterrissage qui n'est pas damée depuis hier. Le dirigeavion ne pourra pas se poser et devra amerrir, ce qui compliquera les choses. Il ramène les permissionnaires de Joffran et aussi une cargaison de poissons.

Le gros appareil pouvait aisément transporter cent tonnes de fret en toute sécurité, deux cents dans des conditions exceptionnelles, mais avec le changement de climat et la mauvaise piste d'atterrissage, ce n'était pas conseillé. Lorsqu'il était lourdement chargé, l'appareil se posait alors en mer, mais le transbordement était toujours fastidieux.

— Je m'occupe de la piste, décréta Liensun, qui ne pouvait rester longtemps assis dans son fauteuil de président.

On avait dû construire à la hâte une sortie discrète de l'immeuble et il prenait l'habitude de garer son Schuss non loin de cette issue. Chaque jour, il s'attendait à y rencontrer des quémandeurs, mais pour l'instant le secret avait été bien gardé. Mais si Carminale en avait l'écho, il se hâterait de le révéler, ne serait-ce que pour l'embêter.

Comme il s'y attendait, les équipes de damage étaient restées au chaud dans les bâtiments de l'aéroport, à manger du lard de phoque grillé et à boire de la vodka clandestine. Lorsqu'on sut que le président était là, ce fut un éparpillement qui les précipita tous vers les dameuses, des rouleaux poussés à la main.

— Je sais bien que c'est un travail sans fin, s'énervait Liensun avec le directeur, mais il doit être fait. Si pour une quelconque raison le dirigeavion abrège son séjour à la mer de Ross ou bien si un hydravion de Patagonie

demande à se poser, que répondrez-vous ?

— Il y a toujours la mer, répondit le directeur mécontent de cette visite.

Lui aussi était un homme de Carminale que Liensun aurait voulu destituer, mais que le président de l'Assemblée protégeait.

Depuis le glisseur, Liensun parvint à parler à Donazo et lui lança un ultimatum :

— Si cette piste n'est pas complètement damée à midi, je vous demanderai votre démission, et le recours à Carminale ne changera rien à ma décision.

Cette fois, l'autre compris que s'il se dérobaît ce serait une grave crise politique et il promit de venir surveiller les travaux. À la fin, Carminale supportait de moins en moins ses incartades et le journal de Kerchinian l'attaquait souvent.

Bien entendu, au port, il n'y avait pas le moindre ouvrier et le capitaine dit qu'il se chargerait de faire poser la balise radio et les projecteurs avant qu'un autre accident ne se produise. Au large, un chalutier faisait meugler sa sirène dont les échos ricochant sur la jetée lui permettaient de se guider vers la passe.

Liensun jugea inutile de retourner au siège du gouvernement, les gens qui s'y pressaient ne se dispersant en général qu'en milieu de journée, mais certains s'obstinaient jusqu'à la nuit.

Déjà, en sortant de la capitainerie, il avait constaté un ralentissement de la neige et celle-ci s'arrêta net quelques minutes plus tard, le surprenant agréablement aux commandes de son glisseur. Il se rendait justement aux ateliers Chalazy pour examiner la situation avec l'adjoint du patron. La production allait reprendre petitement, avec la sortie d'une seule unité par jour.

Les ouvriers étaient en dehors des bâtiments pour constater que la neige ne tombait plus, car cette chute durait depuis des jours et des jours.

— Un coup de froid se prépare, lui dit l'adjoint de direction. C'est peut-être souhaitable pour atteindre une certaine stabilité, sinon rien n'est possible et le moral des gens se dégrade de plus en plus. Les conversations ne tournent qu'autour de ça, la neige continue, et ce n'est pas très stimulant.

Comme chaque fois qu'il venait là, Liensun allait voir les carcasses des grands modèles qui, faute de matière première, ne pouvaient être terminés. Il y avait des glisseurs pour les transports en commun, pouvant emporter une cinquantaine de personnes, des glisseurs de marchandises, dix et vingt tonnes d'un seul coup.

— Il ne manque pas grand-chose, sinon les moteurs. Et seule la Patagonie orientale peut les fournir. Ils ont une tradition de cette fabrication, là-bas, et ne l'ont jamais perdue vraiment, même quand le vieux dictateur-professeur refusait toute relation avec l'extérieur. Il faut souhaiter que le patron décroche une livraison importante. Il paraît que votre amie est aussi une battante ? À tous les deux, ils peuvent réussir.

Pour la première fois, pendant le retour, Liensun réfléchit à ce voyage à bord du petit baleinier de Songe et de Chalazy. Ce dernier n'était pas mal comme type et Songe n'avait jamais été d'une fidélité scrupuleuse. Il se disait indifférent à la jalousie, mais ne pouvait s'empêcher d'être agacé. Il souhaitait que la bombe sexuelle qu'était Léonora Cabana, au dire de son père et surtout de Yeuse, séduise Chalazy. Mais c'était tout aussi dangereux car elle était bien capable, cette dynamique présidente de la Patagonie orientale, de faire de telles offres à cet ingénieur qu'il serait tenté de délocaliser son entreprise dans un pays moins exposé aux rigueurs du temps, et dont l'économie penchait plus vers l'industrie de haut niveau que vers la chasse aux phoques et aux baleines.

Tout en pilotant, il se demandait si son père n'avait pas fait une erreur dans l'orientation des Kerguelen vers l'exploitation des ressources maritimes sous toutes ses formes. Lui, avait toujours déclaré que des stocks de matériel attendaient dans les zones brûlées par la Ceinture de Feu et qu'avec des équipements spéciaux on aurait pu les récupérer. Que faisaient d'autre les capitaines audacieux des bateaux-marchandises ? Ils n'hésitaient pas à se rendre dans le Nord, à s'emparer de tout ce que les hommes avaient abandonné en hâte. Il se souvenait qu'un jour un de ces rafiots chargé à couler proposait une locomotive de petit tonnage. Dix tonnes tout de même, qui menaçaient de faire chavirer la barcasse.

Chez lui, il reçut un appel qui avait transité par La Nouvelle-Amsterdam, la radio de la Compagnie de la Sainte-Croix qui louait son réémetteur aux Kerguelen.

Songe lui annonçait qu'ils venaient de s'amarrer dans le port de Magellan Station, qu'il ne neigeait pas et que d'ailleurs la température était assez clémente, aux alentours de cinq degrés. Le voyage avait été fatigant, car la tempête blanche les avait accompagnés sur les deux tiers du trajet, mais ensuite un vent furieux les fit dériver vers le nord.

— Nous dépensions énormément d'huile pour maintenir le cap et redoutions d'en manquer avant d'avoir atteint la Patagonie orientale. Il n'y avait pas un seul troupeau de cachalots en vue, pas plus que de phoques. J'ai pensé que nous en trouverions au besoin dans les Falkland, mais cette escale est devenue inutile, une fois vérifiés les niveaux. Nous avons rendez-vous

demain avec cette Léonora Cabana. Ici, c'est vraiment le pays en pleine révolution industrielle. Le port regorge de marchandises qu'on embarque sur des barges pour la traversée du détroit, en direction de Punta Arenas. Il paraît que Reiner est un président extraordinaire et que le pays fonctionne bien.

Ça, c'était une pique contre Yeuse que Songe n'avait jamais appréciée. En réalité, c'était Yeuse qui se montrait assez indifférente et Songe ne l'avait jamais encaissé.

— Chalazy n'a pas été trop encombrant ? Il n'est pas très amariné et a dû souffrir du mal de mer, non ?

— Tu plaisantes ? C'est un type sensationnel. Il a appris à barrer et nous a été d'un grand secours dans ce voyage difficile. De plus c'est un garçon sympa et à bord tous l'ont accepté.

Liensun essayait de garder son calme et de ne pas trop marquer son dépit.

— Nous allons faire des affaires, car il y a une nouvelle fabrique de moteurs performants. Les Patagons ont trouvé du pétrole sur leur territoire et en tirent des produits plastiques particulièrement intéressants. Ah, autre chose, ils se sont lancés dans les chantiers navals et d'ici peu vont sortir des baleiniers et des cargos de grand tonnage.

Par la suite, il resta seul en proie à une grande inquiétude, se demandant une fois de plus s'il avait eu raison d'accepter de devenir président du gouvernement kerguelen.

CHAPITRE 14

Songe avait retrouvé ses entrepôts, loués du temps où avec Liensun ils étaient venus à Magellan Station acheter des moteurs monocylindres. Tout le monde s'était moqué d'eux, parce que ces moteurs faisaient tant de bruit que les poissons et les phoques fuyaient sans attendre l'arrivée des bateaux de pêche. Liensun et elle avaient réussi à les rendre silencieux, en les isolant, et du coup avaient intéressé d'éventuels acheteurs, mais Liensun refusa de s'installer là, ne rêvant que de retrouver l'île du Titan, qui d'après lui regorgeait de richesses abandonnées au moment du réchauffement. Ils n'avaient jamais atteint cette île fabuleuse et Songe préférait oublier les événements qui avaient bouleversé leur vie, avant qu'ils ne retournent plus ou moins piteusement vers les Kerguelen. C'est alors qu'ils avaient découvert l'immense troupeau d'éléphants de la mer de Ross et que Liensun, grâce à ce coup de chance, avait été élu président du gouvernement. Mais elle n'aimait pas les Kerguelen, où d'ailleurs le retour du froid provoquait des tempêtes de neige effroyables.

Elle se rendait compte que l'essor économique de ce pays patagon rendait ses moteurs et son système d'isolation caducs, mais elle pensait que le marché pouvait se tourner vers d'autres clientèles.

Chalazy eut une moue significative à la vue de ces moteurs stockés. Il avait rencontré avec elle Léonora Cabana, visité plusieurs entreprises. Il aurait des moteurs performants pour ses glisseurs et de quoi terminer les carrosseries, mais le prix en était élevé et il se demandait si les Kerguelen accepteraient. La présidente Cabana exigeait de grosses quantités d'huile, du fuphoc de préférence, plus facile à filtrer que le baleinium.

— Vos livraisons seront plus rapides avec nous qu'avec vos Kerguelen, puisque vous pourrez directement emprunter le détroit de Magellan et éviter ainsi la banquise en formation sur le passage de Drake.

La production de pétrole commençait à peine et ne serait pas consacrée à fournir du carburant, mais des produits dérivés. Seuls le fuphoc et le baleinium seraient vendus pour les moteurs, pour produire de l'électricité. La présidente avait fait établir un plan quinquennal qui promettait une expansion très élevée du niveau de vie. Et par contagion la Patagonie de l'Ouest en profiterait amplement.

— J'ai d'excellentes relations avec le président Reiner, dit Léonora

Cabana, de façon assez bizarre qui permit à Songe de penser qu'elle l'avait entraîné dans son lit.

— C'est un garçon très réservé en apparence, mais le départ de la présidente Yeuse l'a complètement libéré. Il était son conseiller depuis plus de vingt ans, trente je pense.

Façon sournoise de vieillir Yeuse, ce que Songe ne trouva pas révoltant.

— Nous avons d'excellentes relations et il est même possible que d'ici quelques années, mais nous ne voulons rien précipiter, nous songions à réunir nos deux États dans une confédération.

En cet instant, Songe se dit que lorsqu'ils apprendraient ce projet encore imprécis, Liensun, le gouvernement, Lien Rag et Yeuse éprouveraient certainement une inquiétude. Une confédération patagone deviendrait une puissance difficile à négliger, et les richesses de la mer de Ross et de l'Antarctique ne pourraient plus être réservées à une minorité.

Lorsqu'elle voulut rappeler Liensun pour la deuxième fois, elle fut surprise d'apprendre que la Patagonie disposait d'émetteurs de grande puissance dont une congrégation de Néo-Catholiques détenait la propriété. Mais l'on pouvait les utiliser pour atteindre n'importe quel récepteur du monde austral. Lorsque Liensun apprit cette possibilité, il ne cacha pas son désenchantement. Elle évita de lui parler de cette confédération en projet, se réservant de le faire en tête à tête, mais elle comprit ce que son ami éprouvait. Il avait comme elle l'impression que les Kerguelen étaient désormais largement dépassées, voire reléguées au rang de pays sans avenir et sans grande vitalité, ce qui n'était pas inexact.

— Pour les moteurs de différentes puissances, elle a exigé le paiement en océanos, la monnaie qu'elle a lancée et qui est acceptée par de nombreux clients, à commencer par le voisin occidental, les capitaines de bateaux étrangers, surtout les bateaux-marchandises. Son cours est fixé à un océano pour l'équivalent de cinq kilos fuphoc ou cinq cents watts.

— C'est exorbitant, protesta Liensun.

— Un moteur moyen vaut quarante tonnes d'huile. Si le *Dragon* ou la *Salamandre* livrent dix mille tonnes d'huile, nous pourrons acheter environ deux cent cinquante moteurs, ce qui est considérable. Mais que faire d'autre ?

— La société mixte nous oblige à obtenir l'accord de l'Assemblée et il y aura des protestations, mais Kerchinian, lui, sera de notre côté pour une fois, puisque le travail pourra reprendre. Deux cent cinquante moteurs c'est considérable.

— Nos baleiniers pourront les transporter jusqu'à Cooktown. Le passage par Magellan nous facilitera bien le trafic du fuphoc, même s'il allongera les trajets de quatre à cinq jours.

— Essaye de savoir si l'on fabrique des capillaires dans ce foutu pays. Mais ne donne pas trop d'explications, car les Patagons pourraient se douter de quelque chose. Pense aussi à des projecteurs, des balises radio.

C'était très imprudent d'évoquer cette fabrication sur ce réseau radio. Songe était sûre que toutes les conversations longue distance étaient écoutées et étudiées par les Néos.

Ceux-ci bénéficiaient, grâce à Léonora Cabana, d'énormes privilèges. L'anticléricalisme de Lien Rag lui avait nui.

— Vous avez besoin de vous procurer très vite des océanos.

— L'Assemblée reste fidèle au ker créé par mon père et ne se laissera pas facilement convaincre.

— Les deux baleiniers appartiennent à vos parents ou à vos amis. La part de l'État dans la société mixte n'est que de quarante-neuf pour cent. C'est-à-dire qu'un baleinier sur deux peut déverser son huile ici. Il faut prendre une position rapide. La Cabana ne m'a pas caché que la décision de donner, contre redevance, l'huile de la Zone Tabou à Reiner, l'avait blessée, et je pense qu'elle nous en garde rancune. Il faut que l'un des deux baleiniers arrive ici très vite avec le plein d'huile. D'abord pour les moteurs, puis pour les devises. Ne me parle plus de l'Assemblée paralysée par la guéguerre de Carminale contre la famille Rag. Les ateliers Chalazy sont une entreprise privée, tout comme les cinquante et un pour cent de la société de Ross. D'ici, je peux appeler aussi Farnelle ou Grathe pour les détourner de leur route habituelle.

— Si l'huile n'arrive pas à Cooktown en quantités habituelles, ce sera la panique. Il ne neige plus, mais le froid commence à devenir très vif. Ce matin on a relevé un moins quinze et nous devons fournir lumière et chaleur en priorité, et faire tourner les entreprises. Ordonne à Grathe de se dérouter pour commencer, nous verrons par la suite.

CHAPITRE 15

Quand le capitaine Grathe en eut terminé avec les nouvelles stupéfiantes qu'il apportait, Lien Rag comprit que la routine habituelle qui paralysait quelque peu l'évolution des Kerguelen allait enregistrer quelques séismes. En quelques mots, il découvrait que Songe et Chalazy négociaient en Patagonie orientale l'achat de moteurs, que ceux-ci seraient payés en fuphoc et que depuis Magellan Station on pouvait émettre sur des distances considérables. Songe avait directement contacté le capitaine de la *Salamandre*, sans avoir besoin de relais.

— Je dois remonter vers la Patagonie occidentale, pénétrer dans le détroit de Magellan à hauteur de Santa Inès. Je sais que ce passage est farci d'îlots et de récifs, et que ce sera extrêmement dangereux en cas de mauvais temps. Songe m'assure qu'il y a des pilotes prévus. Ensuite j'irai décharger mon huile à Magellan Station et je pourrai soit directement revenir ici chasser l'éléphant de mer, soit transporter ces moteurs jusqu'à Cooktown. Je ne sais si l'équipage appréciera ces cadences nouvelles de travail. Bien sûr, ainsi faisant nous évitons le passage de Drake et la banquise en formation que nous devrions faire sauter avec des explosifs si elle est trop épaisse. Je ne peux agir sans avoir reçu l'aval de votre fils Liensun, président du gouvernement.

— Ce dernier n'a droit de regard que sur quarante-neuf pour cent de la production de fuphoc, répondit Lien Rag. Mais nous avons promis de fournir une huile gratuite dans cette période mouvementée, le temps que tout s'organise pour faire face. Nous avons besoin de ces moteurs, de matériaux, de matière première. N'oubliez pas que je suis avec Yeuse coprésident de la Société d'exploitation de la mer de Ross. Vous ferez donc le détour par le détroit de Magellan et vous transporterez ces moteurs. Il faut que Songe obtienne le transit constant par ce détroit. Nous présenterons ainsi la chose à l'Assemblée des élus. Sans le détroit, la banquise du passage de Drake nous obligerait à contourner le continent Antarctique. Chaque voyage prendrait le double, et même plus, de temps.

Le même jour, Lienty et le dirigeavion arrivèrent avec des permissionnaires venant reprendre leur service. L'appareil embarquerait les suivants et aussi des tonnes de poisson congelé.

— Nous allons vers une crise, affirma tranquillement Lienty, lorsqu'il apprit que Grathe se rendrait à Magellan Station livrer sa cargaison d'huile. C'est l'affolement là-bas, dans les Kerguelen. La neige a cessé de tomber,

mais il y fait très froid et les gens sont complètement fous. La plupart refusent de sortir et montent le thermostat de leur chauffage à des chiffres incroyables, comme si vivre dans vingt-six, trente degrés leur était indispensable. Les congélateurs sont remplis à éclater et bouffent des quantités incroyables de kilowatts. Je suis allé avec ton fils dans une centrale électrique à huile où les techniciens sont très inquiets, car les turbines fonctionnent à haut régime et ne pourront tenir ce rythme longtemps. Si l'une d'elles saute, il faudra prévoir des délestages sérieux.

— Nous n'aurions pas dû nous entêter à pousser Liensun à ce poste de président, fit-il ensuite.

— Tu l'en crois incapable ? dit Lien Rag irrité.

— Non, mais il doit faire face à des difficultés inouïes et Carminale lui tire dans les pattes. Ton fils est doué pour mener seul ses affaires, mais là il est contré par cette Assemblée plus hostile parfois que l'opposition de Kerchinian. Là-bas, à Lacustra City, d'après ce qu'on m'en a dit puisque je n'ai pas assisté à son histoire, il était chef d'entreprise sans élus, sans conseil d'administration. C'est ce qu'il aime le plus, être son maître et à moins de devenir un dictateur je ne vois pas comment il luttera contre le conservatisme de son groupe.

Lien Rag y avait déjà réfléchi et le portrait de Liensun était exact. Mais était-il capable de dissoudre l'Assemblée pour gouverner seul ? Il ne le pensait pas. À moins que sous l'influence de Songe, il n'en vienne à cette fin.

CHAPITRE 16

Ce n'était pas seulement un immense tas informe de matériel ferroviaire qui gisait dans cette île des Seychelles, mais un véritable arsenal bien organisé et abrité par des toits en plastique léger. Ahmed Kallah les avait conduits jusqu'au bureau où une vieille dame aux cheveux blancs, très digne, l'aïeule de la famille Kalami, les reçut aimablement et leur donna l'autorisation de visiter les entrepôts. Ahmed les laissa aller avec de grandes manifestations d'amitié dont ils n'étaient pas dupes. Selon leurs achats, il toucherait son pourcentage.

— Je ne vois pas de grue de cent tonnes, commença par dire Fleur en examinant de près des banquettes de wagons de luxe.

Elles étaient dans un excellent état et auraient pu décorer une maison. Il y avait aussi des couchettes, puis des installations complètes de salles de bains, telles qu'on les trouvait dans les trains de grande classe, ceux qui traversaient une partie de la Terre en quelques semaines. Plus loin c'étaient les cuisines, les infirmeries ferroviaires, et tout un train-hôpital alignait ses wagons sur deux cents mètres. Derrière, Kurty crut reconnaître un train-universitaire avec ses étages.

Ils continuaient leur visite et trouvèrent effectivement des grues et toutes sortes d'appareils de levage, mais Kurty ne parut pas s'y intéresser, et Fleur comprit pourquoi il avait paru furieux lorsqu'elle avait lancé à Ahmed Kallah qu'ils cherchaient ce genre de choses.

Ils quittèrent les hangars pour approcher des piles de rails en plein air, des aiguillages, des plaques tournantes, des ponts métalliques de différentes longueurs, des moules pour les tunnels à travers la glace.

— Lorsque les Compagnies se sont inquiétées du réchauffement, elles ont replié leurs trains vers ces îles qui constituaient un inlandsis stable qui ne disparaîtrait pas. Des stocks de rails, de matériel y furent également mis à l'abri au fur et à mesure que les banquises disparaissaient. Tout cela, c'est du matériel neuf entreposé sur des sites fragiles qui menaçaient de sombrer dans les océans. Le reste a été pris sur des wagons désossés.

Plus loin, immobilisées contre des butoirs, s'alignaient des locomotives de différents tonnages, des machines à vapeur, des diesels et des motrices électriques. Il y avait des centaines de draines, de lococars individuels, de

trucks de manutention. Mais Kurty n'avait pas un regard pour ces merveilles bien entretenues. Il restait immobile face aux rails.

— Nous continuons ? demanda Fleur perplexe.

— Non, j'ai ce que je voulais.

— Des rails ?

— Des rails en résine et certainement des aiguillages, à tout hasard pour les raccordements. Des batteries bactériennes !

— Les raccordements ?

Il ne jugea pas utile de donner des explications et sans prévenir retourna sur ses pas pour aller parler à la vieille dame de l'accueil, qui le dirigea vers un ensemble de wagons de première classe garés un peu plus loin. Fleur le rattrapa et rentra avec lui dans l'un d'eux. Une jeune femme en sari leur demanda ce qu'ils désiraient.

— Faire quelques achats, déclara son ami.

Ils furent introduits dans un compartiment aménagé en bureau. Deux hommes en longue robe écrue discutaient autour d'une table de travail. Ils furent invités à s'asseoir et la même jeune femme leur apporta du thé parfumé.

— Je suis acheteur de trente kilomètres de rail en résine et de plusieurs aiguillages, dit Kurty.

— Tout ce que vous voudrez, à condition que vous enleviez la marchandise. Évidemment, il vous faudra une barge importante, mais nous ne la fournissons pas. Nous pouvons seulement vous vendre les tôles nécessaires à sa construction dans le chantier naval qui se trouve dans une île voisine. C'est un cousin qui le dirige, et il viendra prendre possession de tout ce qui sera nécessaire. Je sais que vous disposez d'un baleinier de taille moyenne. Sa puissance vous permettra-t-elle de tirer plus de cinq cents tonnes ?

— Je le pense.

— De quelle façon comptez-vous régler cette commande ? Nous acceptons l'or et les dollars dévalués. Le cours de ces derniers est en train de remonter à cause du refroidissement et si vous en avez, vous ferez une affaire en nous payant à la fin de l'opération.

— Je ne dispose que d'une monnaie, de l'huile de cachalot. Je suis un capitaine confirmé. J'ai commandé un gros baleinier des Kerguelen et maintenant je suis à bord du *Mistake*. Nous avons fait un long périple et

jamais nous n'avons manqué d'huile, car j'ai un certain flair pour découvrir les endroits où les troupeaux se trouvent. Ahmed Kallah m'a dit que l'huile pourrait vous intéresser.

Les deux hommes, des Indiens ou des Pakistanais, éclatèrent de rire.

— Ce vieux forban dit vrai. Nous subissons nous aussi une perte de chaleur, même si pour l'instant il ne gèle pas, mais si nous perdons encore quelques degrés, il se mettra à neiger, comme partout ailleurs entre les deux tropiques et nous aurons besoin de nous chauffer et de nous éclairer. Déjà, la fourniture d'électricité nous coûte cher en carburant. Nous pouvons traiter sur un apport régulier d'huile. Nous vous proposons cinq kilomètres de rail-métal pour le plein de vos soutes. Je suppose que vous pouvez emmagasiner plus de trois cents tonnes à bord de votre baleinier ?

— C'est exact. Mais cela représenterait près de deux mille tonnes de fuphoc. Il nous faudrait tuer quarante à soixante cachalots pour vous régler la facture, et cela nous demandera au moins un an. C'est trop cher.

— Les prix augmentent tous les jours. Nous avons des commandes venues de l'Africana où de nouvelles Compagnies pensent reprendre une activité prochaine. Là-bas, vers l'ouest, il neige, et dès que le froid sera plus vif on pourra commencer la construction de réseaux.

— Nous pouvons au mieux vous échanger six kilomètres contre la cargaison de votre baleinier, fit le deuxième homme.

— Bien, alors je me contenterai de douze kilomètres de rails, car je suppose que votre cousin constructeur naval m'imposera des conditions aussi sévères.

— Nous sommes dans le juste prix, croyez-moi, et si vous reprenez déjà trente kilomètres, d'ici un mois vous aurez fait une excellente affaire, car ils se revendront le double. Puis-je vous poser une question ?

— Je vous écoute.

— Vous avez parlé des Kerguelen, venez-vous de là-bas ?

— C'est exact.

— Vous connaissez le glaciologue Lien Rag ?

Les Kalami pensaient que dans un avenir proche, avant un an, ils auraient besoin d'établir des liaisons ferroviaires avec le continent africain et les autres îles. Cette famille souhaitait contacter Lien Rag pour lui faire des offres d'embauche pour la construction de viaducs en glace, selon le système qu'il

avait exploité dans la Compagnie de la Banquise.

— Si vous disposez d'un émetteur puissant de radio, vous pouvez appeler la présidence des Kerguelen.

— Avez-vous aussi visité la Patagonie ? Il paraît que cette région est en plein renouveau économique et qu'on y fabrique toutes sortes d'objets et d'appareils, notamment des moteurs de toute puissance.

Kurty n'avait guère prêté attention aux nouvelles venues de cette région, préoccupé qu'il était par son désir d'abandonner les navettes entre la Zone Tabou et Cooktown, pour prendre le large.

— Je connais ces endroits et la présidente Yeuse de la Patagonie occidentale.

Celui qui parlait lui jeta un tel regard que Fleur comprit qu'il s'était passé quelque chose qu'ils ignoraient au sujet de Yeuse.

— L'ancienne présidente de la Panaméricaine a certes dirigé cette zone occidentale, mais depuis a démissionné si l'on en croit les marchands maritimes itinérants. Et dans l'Est, c'est une certaine Léonora Cabana qui dirige les affaires.

— Nous sommes partis depuis des mois, dit Kurty en toute franchise. Je suppose qu'à l'Ouest c'est Reiner qui a pris la tête du gouvernement.

— C'est exact, mais c'est l'Est qui progresse à pas de géant et qui déjà dispose d'émetteurs de grande puissance. Nous écoutons leurs informations chaque matin et je peux vous assurer que l'activité économique y bouillonne. Nous voudrions nous consulter quelques instants, mon frère et moi, excusez-nous, vous ne le regretterez pas car nous aurons peut-être une proposition intéressante à vous faire.

Lorsqu'ils furent sortis, Fleur se tourna vers son ami.

— Pourquoi seulement des rails ?

— Pour les placer au fond de l'eau et faire remonter ainsi la locomotive de mon père à la surface, sur l'île en face. Aucune grue ne pourrait le faire, sinon en engageant des moyens hors de prix. Je descendrai souder ces rails au fur et à mesure.

— C'est de la folie.

Les deux frères revenaient et toujours le même prit la parole :

— Nous ne disposons pas de bateau capable d'affronter une longue

traversée vers le sud, mais nous voudrions prendre contact avec cette Léonora Cabana et commercer avec elle. Elle aura besoin d'installer des réseaux ferroviaires et nous aurons besoin de ses moteurs, car ceux qui sont dans nos locos sont très vétustes. Nous vous offrons ces douze kilomètres de rails pour un aller et retour à Magellan Station. Seule condition, que deux personnes de notre famille embarquent à votre bord. Nous mettrons de côté vos rails, n'ayez crainte.

Ce voyage serait plus court que la chasse à des dizaines de cachalots, nécessaires pour fournir cette huile en paiement des rails.

CHAPITRE 17

L'être décrocha d'une hauteur de cinquante mètres environ, au moment où Movane surgissait de leur terrier. Elle vit tomber ce grand corps épais, pensa qu'avec un peu de chance il rebondirait sur le ventre du cheval gonflé par les gaz de décomposition, à moins que ce dernier n'explose dans une projection d'horribles débris. Mais soudain une sorte de cape transparente se déploya autour de cette masse qui parut flotter dans l'air. Elle se souvenait d'avoir entendu parler de parachutes, utilisés par les équipages en perdition de ces dirigeables qui un temps naviguaient dans le ciel, et crut que l'inconnu disposait d'un tel équipement. En même temps, comme elle l'avait pressenti, elle sut qu'il s'agissait du sphale Zixiss et que ce dernier venait d'utiliser ses fameuses ailes pour ralentir sa chute. D'ailleurs, il descendait mollement en les agitant, du moins il n'en gardait qu'une car l'autre paraissait inerte. Elles étaient, entre les nervures plus épaisses, d'une finesse extrême comme de la dentelle.

Figée par cette scène extraordinaire, elle regarda l'alien se poser à côté du cheval et sans attendre, sans replier ses ailes qui le gênaient, se traîner vers le sac qui contenait le générateur. Elle comprit qu'il était à bout de forces et que c'était la raison qui lui avait fait lâcher cette corde qui se balançait là-haut. Zixiss, fébrile, découvrit la poignée de ses petites mains, des griffes plutôt atrophiées, et commença de pomper l'air pour le compresser. Peu après il se brancha sur le générateur qui vrombissait.

Ed Kan s'apprêtait à sortir de leur trou, mais elle le repoussa avec force.

— Souviens-toi de ses hallucinations. Il n'est plus sous sédatif et risque de te confondre avec un de ces laineux, ses ennemis mortels.

Cet alien était un sphale, un être qui vivait en symbiose dans les Bulbs et non en parasite comme cette autre race, les laineux. Entre ces deux groupes existait une haine immuable et depuis qu'il était sur Terre, par un curieux transfert de son psychisme, le sphale considérait chaque humain comme un laineux et cherchait à l'égorger. Seule Movane avait échappé à ses fureurs sanguinaires, car douée d'un pouvoir télépathique elle avait, d'abord inconsciemment puis en toute connaissance de cause, prouvé son caractère humain au sphale. Ce dernier la respectait et la considérait sinon comme une amie, mais du moins comme une personne à laquelle il pouvait accorder sa confiance.

Les premiers explorateurs des Bulbs avaient surnommé les sphales des gargouilles, et découvert qu'ils devaient obligatoirement s'alimenter en courant électrique et à un degré moindre en oxygène. À l'intérieur du Bulb, ils se contactaient sur ce qui tenait lieu de neurone à ces animaux spatiaux. Sur Terre, Zixiss se contentait d'électricité. En cet instant il reprenait des forces, pompait à nouveau de l'air pour relancer le générateur.

Elle fit un peu de bruit et il se retourna. En même temps elle projetait en lui son image, essayant de l'envelopper d'une aura de sympathie. Ce n'était pas toujours facile car les sphales disposaient de plusieurs cerveaux répartis sur leur corps chitineux, et les sentiments qu'ils pouvaient éprouver, pouvait-on appeler ainsi ce qui n'était que des pulsions, se chevauchaient voire se combattaient.

En même temps, elle parlait avec douceur sans cesser d'aller vers lui, et en réponse il lui renvoya sa propre image.

— Movane, pensa-t-il, en exprimant la même chose dans ce langage qui s'apparentait à des crissements et des bruissements d'insectes terrestres.

L'astrophysicien Bourguine comprenait ce langage, le parlait, mais elle avait plus de mal. Zixiss disposait d'une boîte vocale qui traduisait en anglais de synthèse sa propre langue. Mais il dit à Movane que cette boîte s'était brisée lors de l'attaque de leur caravane.

— Je ne suis pas seule, se hâta-t-elle de dire, Ed Kan le neurologue qui vous a souvent examiné m'accompagne. Peut-il se montrer ou bien ne supporterez-vous pas sa vue ?

— Je me dominerai, lui fit-il comprendre.

Lentement, Ed sortit de leur cachette, se redressa sans mouvements brusques. Zixiss choisit alors de ranger ses ailes sous ses élytres plus épaisses, expliquant tant bien que mal que l'une d'elles s'était brisée, pendant l'attaque de leur caravane. Il s'était défendu contre les cavaliers mongols, avait réussi à en tuer plusieurs, à s'emparer d'un cheval. Il portait sur lui ce sac contenant le générateur électrique et il avait galopé tant que son cheval n'avait pas donné des signes de faiblesse. Terrorisés, les Mongols ne l'avaient pas poursuivi.

— Je vais vous aider, dit à voix haute Movane, voyant qu'il avait du mal à replier ses ailes.

Elle le fit avec un grand souci de ne pas lui faire mal, tandis qu'il racontait que son instinct de survie, seul, lui avait fait déployer ses membranes. Depuis qu'il était allé sur Terre, il s'en était très peu servi de crainte de se faire surprendre en train de voler.

— Savez-vous s'il y a eu des survivants après l'attaque des cavaliers mongols d'Oul-Azam ?

— Non, sauf quelques femmes.

Movane frissonna.

— Je ne veux pas m'éloigner de Landal Gobi où s'élève la navette spatiale qui seule peut me ramener chez moi. Je pense que je parviendrai à la piloter, puisque pour venir sur Terre j'ai utilisé une capsule au maniement assez compliqué.

— Nous en sommes très éloignés, remarqua Movane et votre cheval est mort.

— Nous n'en sommes pas à plus de quatre jours de cheval et je sais où sont installés des nomades, dans de grandes yourtes. Je peux voler un autre cheval pour me rendre là-bas. Je recherchais celui-ci à cause de mon générateur électrique. J'étais à bout de force et j'allais mourir quand j'ai retrouvé ses traces. Curieusement, elles s'arrêtent avant d'atteindre le gouffre et j'ai longuement hésité avant de comprendre qu'on les avait effacées. Est-ce vous ?

Movane répondit qu'ils redoutaient d'être découverts par les hommes d'Oul-Azam. Du coin de l'œil elle regardait Ed Kan qui restait debout et immobile contre la paroi. Zixiss se retourna lentement et osa projeter vers le neurologue son étrange regard né de multiples pupilles.

— Qu'éprouvez-vous ? demanda Movane avec angoisse.

— Rien, je vois un homme. Au début de mon séjour sur Terre, je ne voyais pas les hommes sous l'apparence de laineux. C'est plus tard que j'ai eu des hallucinations. Je crois que j'ai réussi à dominer ce trouble de mon système cérébral.

— Ce serait merveilleux, approuva Movane, qui cependant restait sur ses gardes et persistait justement à plonger sa pensée dans ce système complexe. Comment faites-vous pour l'oxygène ?

— Dans ce désert il est en quantité suffisante. Seule l'électricité me manquait.

CHAPITRE 18

Les deux représentants de la famille Kalami étaient peut-être d'habiles négociateurs commerciaux, mais c'étaient de déplorables passagers. Ils souffraient d'un mal de mer chronique et ne quittaient pratiquement pas leur minuscule cabine où ils étouffaient dans un air qui commençait d'empester. Il s'agissait d'un couple, Indira la jeune femme, Ramha son mari, qui leur avait paru très sympathique, mais après une semaine de navigation ils ne se montraient plus. Fleur leur apportait surtout de quoi boire, car ils refusaient toute nourriture par précaution. Dès qu'ils avaient quitté les Seychelles, la tempête les avait assaillis, une tempête de neige puis de vents puissants soufflant du nord-est. Des rouleaux énormes s'abattaient à l'arrière du baleinier qui cependant résistait bien à ces déferlantes sauvages.

Malgré la violence de la mer et du vent, Fleur exultait à la pensée de revoir les Kerguelen et les siens. Kurty ferait d'abord escale chez eux, avant de conduire les deux Kalami en Patagonie orientale. Mais la route était rude et ils avaient espéré l'un et l'autre que leurs hôtes apporteraient une aide efficace, peut-être pas pour la navigation, mais pour les tâches quotidiennes.

Bientôt il leur faudrait renouveler leur plein d'huile et si un temps ils avaient pensé trouver des cachalots du côté du tropique du Cancer, la furie de la tempête les avait forcés à mettre en fuite. Même en économisant sur la vitesse, jamais ils n'atteindraient les Kerguelen dans ces conditions.

— Reste La Nouvelle-Amsterdam de la Compagnie de la Sainte-Croix, nous y trouverons de l'huile de manchot, mais comment la payer ? À moins de demander à ce que règlement soit envoyé à Cooktown où nous préviendrons ton père.

La tempête finit par se calmer, mais ils naviguaient à toute petite allure sur une mer d'huile, et la première, Indira Kalami, se montra un matin sur le pont avec un sourire timide. Oui, ça allait mieux, du moins pour elle, mais son mari était toujours malade. Elle voulait savoir si le voyage durerait encore longtemps, mais Kurty ne pouvait avancer aucune précision. Le détour par les Kerguelen allongeait le trajet de plus d'une semaine si l'on comptait les journées d'escale, mais elles étaient nécessaires.

Ce fut un peu avant d'atteindre le petit archipel de La Nouvelle-Amsterdam qu'ils aperçurent un troupeau de baleines solinas. Ils attendaient des cachalots, et il fallait que ce soit cette race de baleines protégées par des

accords entre les Hommes-Jonas et les Kerguelen, accords signés par Lien Rag. Ces baleines-là étaient les mêmes que celles avec lesquelles les Hommes-Jonas vivaient en harmonie.

— Les quotas n'ont jamais été atteints, affirma Fleur, depuis que nous disposons du fuphoc de la Zone Tabou. La chasse de ces cétacés a été pratiquement abandonnée.

Tout en suivant le troupeau, Kurty vérifia les jauges de ses réservoirs. Jamais, même à très petite allure, ils ne pourraient atteindre La Nouvelle-Amsterdam et le vent ayant tourné au sud ne leur permettrait pas de naviguer à la voile.

Ils harponnèrent une jeune solina et commençaient de la hisser à bord lorsque le couple Kalami surgit sur le pont, la femme soutenant l'homme d'une pâleur extrême.

— Arrêtez, nous ne pouvons accepter ce que vous faites, ces baleines sont sacrées pour nous, depuis que nous avons passé un pacte avec les Hommes-Jonas. Ils ont sauvé une partie de notre famille lors du réchauffement, et nous avons juré de ne plus jamais utiliser l'huile et la chair de ces animaux.

— Nous ne les traquons pas de gaieté de cœur, répondit Fleur, car mon père Lien Rag a aussi passé un pacte avec les Hommes-Jonas qui sont ses amis depuis fort longtemps, mais nous disposons d'un quota de chasse qui est loin d'avoir été rempli.

— Nous ne vous laisserons pas faire, cria la femme d'une voix qui frôlait l'hystérie, tandis que l'homme se laissa glisser sur le plan incliné pour venir heurter la gueule ouverte de la baleine et saisir ses fanons.

— Libérez-la, hurlait Indira, libérez-la qu'elle rejoigne ses amies.

Là-dessus son mari se mit à hurler en se roulant tout contre le cadavre, ayant découvert que la baleine avait été déjà tuée, et lorsque sa femme l'apprit, elle se laissa glisser à son tour, tous deux s'étreignirent en pleurant, puis posèrent leurs mains sur le mufle de l'animal.

— Nous voilà bien, murmura Kurty. Nous ne pouvons bousculer ces gens sans risquer de nous mettre à dos toute leur famille. J'ai besoin de rails, d'une barge et de matériel, mais nous avons aussi besoin d'huile en ce moment.

Fleur avait failli éclater d'un rire nerveux et se rendait brutalement compte qu'après des mois de voyage en compagnie de Kurty, elle avait acquis sinon une certaine insensibilité, mais peut-être le sens des réalités. Ils avaient besoin de cette huile.

Elle pénétra dans le poste de navigation et coupa les moteurs. Même lorsqu'ils hissaient un animal à bord pour le dépecer et le fondre, ils gardaient une petite vitesse de deux nœuds environ à l'heure. En coupant les moteurs, elle livrait le *Mistake* à la houle qui s'était levée ce matin-là, avec des vagues peu méchantes mais qui faisaient gîter le bateau de tribord à bâbord. Tout de suite, le couple en ressentit les effets et commença de glisser de droite à gauche et de gauche à droite sur le plan incliné, en même temps que la solina. L'homme se mit à vomir de la bile.

— Que se passe-t-il ? cria Ramha que secouaient de violentes nausées.

— Nous n'avons plus d'huile, hurla Fleur, si nous ne remplissons pas les réservoirs, nous allons devoir supporter ces mouvements désordonnés, car nous sommes sans moteur.

Kurty restait impassible, tout en haut du plan incliné, près du treuil, interloqué par l'aplomb et surtout la duplicité de sa compagne. Il pensa brièvement qu'elle était bien la demi-sœur de Liensun le rusé et la fille du subtil négociateur, Lien Rag. Il n'aurait jamais eu cette idée, mais décida de ne rien faire contre la décision de Fleur. Là-dessus, les quarante tonnes de la solina commencèrent de se déplacer et le couple dut abandonner l'animal, essayer de remonter vers le haut de la pente. Celle-ci, malgré des nettoyages à base de détergents, restait toujours glissante, et ils ne parvenaient pas à faire trois pas sans repartir en arrière. Kurty déroula un filin pour qu'ils s'y accrochent. Une fois en haut, ils rejoignirent non sans mal l'écoutille et disparurent.

— C'est bien beau de dire que l'huile est terminée. Nous allons devoir dépecer cet animal sans scie électrique, sans eau sous pression et comment faire fondre le lard, peux-tu me le dire ?

— Ils sont trop malades pour s'étonner du bruit des appareils, dit-elle avec assurance, et je suis sûre que même s'ils se doutent que j'ai menti, ils sont trop mal pour protester et manifester plus longtemps en faveur des solinas.

CHAPITRE 19

C'était l'une des rares nuits où la masse nuageuse s'ouvrait et permettait toutes les observations en direct. Un miracle que la météo ne pouvait prévoir longtemps à l'avance, juste quelques heures, et dans le cas présent seulement trois. Le branle-bas de combat avait révolutionné le train-observatoire, dans une frénésie haletante, des courses épuisantes, des erreurs, des doublons, des crises de nerfs et des menaces. Tout ça pour que Louria Finister et Harold Kowning se retrouvent coincés dans la nacelle du grand télescope, grelottant dans la nuit glacée malgré leur combinaison isotherme.

Cette nuit spéciale coïnciderait, si les nuages ne revenaient pas, avec un passage d'Altaï, mais en attendant ce débris de Lune ils pouvaient observer la fameuse nébuleuse, objet des discussions les plus âpres de NPST, voire d'empoignades sévères. Tous, sachant que Louria privilégiait la thèse d'un deuxième animal sidéral, un Bulb installé en orbite stationnaire au-dessus de la Terre, n'avaient plus que ce sujet en tête et des fractions irréductibles se faisaient jour. Il y avait les pro-Flatty et les anti, et un petit noyau de sceptiques qui ne savaient qu'en penser.

Louria pressentait qu'Harold, ce jeune prodige scientifique, faisait partie de cette troisième classe qui attendait de nouvelles observations pour décider de leur sentiment.

L'un et l'autre, serrés intimement dans cette cage étroite, eurent l'impression que l'atmosphère au-dessus du pôle se réfractait différemment et qu'elle s'augmentait d'un pouvoir grossissant. Jamais Shade n'avait été aussi nette. Louria, pour ne heurter personne, n'utilisait plus ce surnom de Flatty, s'en tenant à Shade (ombre), ce que ses adversaires transformaient sournoisement en shady, c'est-à-dire louche, suspect.

Tel quel, ce corps céleste ressemblait vraiment à un astéroïde et Louria ne jugea pas utile de parler de la découverte de Claudion Hyponias. Lui, parlait de calcite recouvrant le satellite d'une couche d'un beige foncé. Les photographies et les films seraient d'une grande précision cette fois, et entraîneraient de nouvelles hypothèses, des discussions sans fin.

— Ces ravines qui forment des rayons autour d'un certain point m'intriguent, murmura Kowning. Elles n'apparaissent pas sur les clichés que nous avons visionnés. C'est peut-être le point d'impact d'une météorite qui, dans ce cas, serait d'une densité telle qu'elle aurait fait exploser ce corps

astral, ne se contentant pas de forer un trou moyen dans la masse.

— Vous êtes-vous intéressé au Bulb appelé SAS qui tenta d'amerrir sur l'océan Pacifique, mais sombra peu après ?

— J'ai lu quelques textes, effectivement, mais sans éprouver de véritable curiosité. Quand j'ai commencé à faire des études d'astrophysique, les étoiles, le Soleil, tout ce qui nous restait inconnu et invisible me passionnait trop. Je ne pouvais égarer mon esprit, encore peu informé, avec un fait épisodique.

— Épisodique, alors que SAS est resté des siècles en orbite autour de notre Terre ? se fâcha-t-elle.

— Oui, mais certaines étoiles ont des milliards d'années.

En définitive, elle participait moins que lui et que tous les autres au suspense de cette nuit étoilée, depuis qu'elle passait ses journées, ses nuits à découvrir ce que Charlster lui avait dit au sujet de ce *full of* qui traduit donnait imbu. Elle avait fini par retrouver dans les archives anciennes que des chercheurs de jadis avaient adopté ce mot d'imbu, même les savants ne parlant pas le français, et que de nombreuses théories avaient été ébauchées sur ces servants de la biologisation. Ce mot de servant était emprunté à l'artillerie pour montrer combien ces Imbus étaient complètement soumis à leur création. Il signifiait aussi domestique.

Des dizaines de théories, mais aucune qui laissait entendre qu'un beau jour les biologiciels avaient complètement échappé à ces Imbus.

— Altaï s'approche, les avertit le centre de contrôle de NPST.

Outre ce grand radiotélescope, tous les appareils classiques étaient braqués sur le ciel. Dans cette zone limitée, débarrassée des poussières lunaires, les télescopes visaient les planètes solaires, d'autres certaines étoiles, et eux seuls devaient se consacrer à Altaï. L'ombre de ce débris lunaire occulterait en partie Shade, qui malgré la netteté de son image resterait donc un mystère.

— Un volcan d'un type nouveau ? émit Harold. On dirait bien un cratère avec ces rides concentriques.

— Un trou de balle ! répliqua Louria, agacée.

Il sursauta, peut-être choqué par cette façon de s'exprimer.

— Si nous pouvions envoyer un rayon laser pour obtenir une autre image ?

— Altaï dans dix minutes pour le télescope n° 1, lança la voix métallique du contrôleur.

Louria décrocha le combiné et demanda que le rayon laser soit couplé à leur radiotélescope durant cinq minutes. Pour guider les spécialistes, elle utilisa le petit laser directionnel qui envoyait un rayon assez court, destiné aux réglages. Les spécialistes, sur le qui-vive, réagirent en quelques secondes et Harold, avec une grande habileté, réussit à atteindre pile son objectif.

— Cinq minutes pas plus, ordonna Louria aux commandes du télescope.

— Une caverne, s'écriait le garçon. C'est incroyable, non ?

Il jonglait avec dextérité sur les touches, prospectait sa découverte, mais le rayon laser butait sur un opercule plus sombre.

— Une paroi, dit-il.

— Prenez des photos, nous les agrandirons.

Puis le laser fut coupé et Altaï se glissa lentement dans leur espace de visée, devint la cible privilégiée. La coupole était parfaite et l'on pouvait détailler ses nervures, ses demi-sphères. Plus bas, les anciens bâtiments lunaires paraissaient construits de la veille. Ils avaient conservé leur verticalité, défié le temps, les météorites. De l'eau avait été découverte sur ce morceau de Lune et aurait pu en gelant faire éclater les matériaux, mais il n'en était rien. À l'œil nu, on ne voyait pas tourner la coupole.

— La météo est pessimiste pour la suite de l'observation, ne perdez pas un instant, lança le contrôleur.

— Si Altaï intervient sur les masses glaciaires, selon les affirmations de Charlster, bien sûr, comment cela se passe-t-il ? Chaque fois que nous avons ce bloc rocheux dans l'oculaire, nous ne voyons rien. Vous seule avez surpris l'action d'un laser venu de Shade, qui soi-disant nettoyait les cellules photo-électriques. Mais si nous n'avions pas des photographies, nous pourrions en douter.

Elle évita de relever ce que cette réflexion avait d'offensant pour elle. Harold ne se rendait pas compte qu'il remettait en question cet épisode. Comme tous les néophytes, Kowning trépignait d'impatience, se cramponnait à ses commandes, et aurait certainement souhaité que l'image soit encore meilleure, alors qu'elle ne l'avait jamais été à ce point. Louria restait plus distante, sachant que les films, les photos, lui apporteraient dans le calme une meilleure apparence de cet objet céleste. Non qu'elle ait perdu son enthousiasme de chercheuse, mais les dernières paroles de Charlster ne cessaient de la hanter. Chaque jour elle recevait un bulletin de santé du malade. Il ne reprenait presque jamais connaissance et demandait surtout la présence de Cristella et de son fils Rom. Elle avait aussi des messages de

Cristella qui lui disait que l'enfant était de plus en plus attaché à son père, qu'il se couchait à côté de lui, lui chuchotait des petits mots doux et lui caressait le front sans se lasser. Les médecins laissaient faire, sachant que Charlster n'en avait pas pour longtemps. Peut-être pas une semaine.

— Rom recueille tous les balbutiements de son père et me les répète parfois à l'improviste. Des mots sans suite, bien sûr, mais que le petit prend pour des manifestations de tendresse. Il les répète avec bonheur le soir, comme s'il faisait une prière.

À tout hasard, Louria lui avait demandé d'enregistrer tout ce que l'enfant pouvait répéter de ces balbutiements de Charlster.

Elle avait aussi désigné une personne qui s'occupait exclusivement des sites d'Opérasque, mais jusqu'à présent ces travaux fastidieux n'avaient rien donné, même en connaissant le code d'accès. Celui qu'avait découvert Ann Suba.

À son sujet, deux policiers de la Sécurité recherchaient ses traces. Elle avait disparu depuis des semaines. La présidence redoutait qu'elle n'ait rejoint des groupes terroristes liés aux Aiguilleurs extrémistes, mais Louria était certaine qu'on faisait erreur. Si Ann Suba était encore en vie, elle essayait peut-être d'atteindre l'hémisphère Sud et les Kerguelen. Ses amis se trouvaient tous là-bas et surtout Liensun, son amant de toujours.

Alors que la météo avait prévu au moins trois heures de ciel dégagé, les nuages se reformèrent au bout de deux heures dix, interrompant les observations. Les chercheurs se sentirent frustrés et des protestations s'élevèrent contre le manque de précision du service de météo. Louria, elle, fut heureuse de descendre de sa nacelle et de retrouver de la chaleur. Tout ce qu'elle retenait de ces heures passées en observation, était d'avoir senti contre elle le corps de Harold. Elle déclara que pour le moment c'était terminé, qu'on visionnerait les films le lendemain, mais qu'elle avait demandé au restaurant de prévoir une soirée.

Tous se retrouvèrent donc dans ce lieu où Louria avait commandé un médianoche pour récompenser toutes ces bonnes volontés. Les chercheurs étaient épuisés, mais très excités, et les conversations s'entrecroisaient, se coupaient, le ton enflait, Louria trouvant cette ambiance vivante et agréable. Seul Harold paraissait songeur et elle lui en demanda la raison. Avant de se réunir dans cette partie de l'observatoire, ils avaient quitté leur harnachement antifroid et tous étaient en tenue légère. Les filles les plus jeunes étaient même d'une grande audace avec leurs gandouras transparentes fort à la mode, comme pour défier les chutes vertigineuses de la température. Elles ne cachaient rien de leur intimité, et loin d'être blasés les garçons et les hommes se montraient très pressants. On dansait de façon provocante, tout en dévorant

des canapés ou en buvant de l'alcool.

Au lieu de rejoindre les gens de son âge, le garçon s'était assis à sa table avec les plus âgés, et soudain il se leva et l'invita à danser. C'était pour elle un cas de conscience, car elle devait s'avouer qu'elle désirait follement son adjoint. Tout avait commencé par une grande complicité intellectuelle, même s'il restait réservé sur Shade, et s'était peu à peu transformé en attente sexuelle pour Louria. Elle voulait cantonner ce qu'elle éprouvait à cette simple envie de frotter son corps à celui d'Harold, mais redoutait de découvrir qu'il y avait plus qu'un caprice sensuel.

Dans ce type de danse qu'elle avait estimée assez dévergondée quelques jours plus tôt, elle se retrouva en train de mimer l'amour avec son subordonné, se rendant compte au contact qu'elle ne lui était pas indifférente.

CHAPITRE 20

Sans disposer du même ciel étoilé que l'on pouvait observer au pôle Nord, l'observatoire de 87°7 Station réalisa, la même nuit, d'excellents travaux et des images parfaites. Contrairement à ce qui se passait sous la direction de Louria, Claudion Hyponias avait demandé à ses collaborateurs de poursuivre en laboratoire de développement leur nuit de travail, profitant de l'excitation de ces instants uniques. Lui-même étudiait déjà les films enregistrés et restait songeur devant les clichés de Shade. Les spectrogrammes avaient confirmé ce qu'il avait annoncé à son amie, à savoir que du calcaire recouvrait cette partie visible de Shade.

Depuis, Louria le battait froid et il ne l'avait pas revue. Il lui avait proposé de monter à NPST pour passer une journée avec elle, mais elle l'en avait dissuadé, disant qu'elle préférerait le rejoindre ici même, ce qu'elle n'avait pas fait. Il savait qu'elle était très occupée par le résultat de son ultime entrevue avec le professeur Charlster. Ultime, car d'après les nouvelles qu'il avait du vieux savant, ce dernier était entré en agonie avec de rares et fugitifs moments de lucidité. Louria ne lui avait rien dit sur ces heures passées auprès de lui dans le train-hôpital.

Lorsqu'il sortit du labo, Randwell le guettait pour lui dire qu'ils avaient largement dépassé le budget prévu pour cette nuit exceptionnelle. La dépense en heures supplémentaires et surtout en courant électrique débordait de vingt-deux pour cent le devis, et pour que ses comptes ne soient pas contestés il devrait freiner les futures observations, même si le hasard leur accordait des nuits aussi magnifiques.

Ces mises en garde, pourtant dites avec amabilité, irritèrent Claudion. Il savait que le budget de Louria était triple du sien, mais que jusqu'à présent elle n'avait guère progressé.

— Il paraît qu'elle s'est entichée d'un jeune chercheur frais émoulu de l'université, qui a fait sensation lors de la première réunion qu'elle tint en revenant de Salt Lake Station. On m'a dit que c'était un spécialiste de la biologisation.

— Bah, dit Claudion, il aura lu quelques vieux bouquins là-dessus sans en savoir plus long que nous, car on ne retrouve par la suite aucune confirmation de cette théorie. Je ne dis pas qu'elle était erronée, mais les archives de l'époque proche de l'explosion lunaire ont toutes disparu. La panique fut telle

que tout fut abandonné par des gens qui se dirigeaient vers des bases spatiales, dans l'espoir de quitter la Terre menacée par l'hiver nucléaire et de rejoindre Ophiuchus IV.

— J'ai des amis là-bas, du genre colporteurs de ragots. Je les écoute avec scepticisme, mais Finister semble obnubilée par cette nouveauté et Charlster n'a rien fait pour la dissuader de trop s'impliquer dans l'inconnu.

La même nuit, il y eut des projections après montage des meilleurs moments des observations. Shade prit la vedette au détriment d'Altaï que l'on connaissait mieux. Cette nuit-là les photographies de Shade étaient fabuleuses, prises sous un angle encore inédit. Claudion pensa qu'à plus de mille kilomètres de NPST son équipe avait peut-être fait mieux que celle de Louria.

Agité par des sentiments qui n'avaient rien à voir avec le travail en cours, une confusion de jalousie, de dépit, de regrets et de fringale sexuelle, Claudion n'accordait qu'un œil distrait aux images. Il n'avait jamais autant désiré son amie que ce soir-là, et la pensée qu'elle était peut-être tentée par la jeunesse et l'enthousiasme d'un très jeune collaborateur le rendait encore plus sombre. Il dut faire un effort pour prendre un intérêt à ce qu'il visionnait et soudain il sursauta, car ce qu'il apercevait de Shade était tout à fait inattendu.

— Revenez en arrière et repassez-moi un bout de ce film.

Il fallut plusieurs réglages pour qu'il retrouve la preuve de cette rémanence, éprouvée alors que le stimulus en avait disparu. Ce n'était peut-être qu'une impression personnelle qui ne donnerait rien et qui le rendrait ridicule, mais soudain une image fut tout à fait révélatrice.

— Regardez ce rectangle à peine délimité par des lignes effacées. Pouvez-vous l'agrandir ?

Plusieurs stades d'agrandissements furent proposés par l'opérateur et les assistants surent que leur patron avait découvert une particularité extraordinaire.

— Ça m'a tout l'air d'une porte, genre porte étanche comme sur les trains ultra-rapides, fit remarquer quelqu'un.

— Il faudrait analyser la rainure de droite qui est la plus profonde et qui peut-être nous fournira quelques renseignements. Du moins sur sa propre nature.

— On peut essayer le spectromètre, même si l'agrandissement dissipe les éléments révélateurs.

Deux chercheurs se levèrent et se rendirent dans les labos, tandis que la projection continuait par des images d'Altaï qui détendirent la tension nerveuse.

À la fin du film les deux scientifiques revinrent.

— La fente est faite d'une matière qui s'apparente à du cartilage animal. Je ne dis pas que c'est vraiment ça, mais il y a des similitudes que j'ai d'abord chiffrées à soixante-huit pour cent. Une analyse plus longue, plus précise, donnerait peut-être plus, mais c'est déjà un chiffre élevé. Il semble que la calcite, qui par ailleurs est omniprésente, ait épargné cette fente.

— Vous avez sa dimension ?

— Deux mètres quarante. Ce n'est pas extraordinaire s'il s'agit d'une porte étanche, celles des TUR sont aussi très grandes du fait des matériaux d'étanchéité, ou d'isolation, comme vous voulez.

Claudion ne savait s'il devait se réjouir ou s'il regrettait sa découverte. D'un côté, il avait une révélation à offrir à Louria, et ne le ferait que si elle le rejoignait ou si lui-même se rendait à NPST. D'un autre côté, après l'avoir déçue avec cette histoire de calcite, il allait lui donner de bonnes raisons de penser que Shade avait une origine animale. La connaissant, elle triompherait, n'hésiterait pas à se lancer dans de nouvelles recherches qui la hisseraient encore plus haut dans l'esprit des gens qui l'admiraient.

— Il y a des matières qui peuvent s'apparenter à du cartilage, des matières synthétiques bien entendu.

— Voyageur directeur, lança une jeune femme handicapée, qui ne se déplaçait que dans son fauteuil roulant et qui se montrait d'une grande réserve vis-à-vis de Claudion.

Tous les autres l'appelaient par son prénom, elle seule persistait à lui donner du voyageur directeur. Il ne s'en formalisait pas.

— Voyageur directeur, croyez-vous que votre découverte donnerait à l'hypothèse de la voyageuse Finister un début de confirmation ? Nous savons tous qu'elle a toujours pensé que ce Shade n'était autre qu'un deuxième Bulb venu se mettre en orbite terrestre. Si c'est le cas, ne conviendrait-il pas d'établir une étude beaucoup plus précise avant tout communiqué ?

— Certes, dit-il, nous devons rester prudents.

— Vous parlez de matière synthétique s'apparentant à du cartilage, en avez-vous une idée précise ? Je sais qu'en chirurgie réparatrice on utilise une telle matière, mais je me demande si à l'examen nous aurions les mêmes

particules constitutives. Il existe dans cette station de 87°7 Station un train-hôpital de moyenne importance, mais qui effectue des opérations réparatrices. Je suis moi-même une de leurs patientes. J'espère obtenir avant peu la possibilité d'être opérée de cette vertèbre qui m'ennuie beaucoup.

Cette femme cherchait-elle à le coincer ? Soupçonnait-elle qu'il était en partie agacé par cette découverte et qu'il songeait à la passer sous silence, du moins à la traiter avec la prudence requise qui s'apparenterait plus à de la méfiance.

— Nous leur demanderons un échantillon, dès demain.

— Je peux m'en charger. En attendant, je vais me rendre au local du microscope nucléaire pour analyser les photographies de cette fente cartilagineuse et essayer de décompter les particules qui la composent.

— Je suis désolé, voyageuse Berton, mais le contrôleur Randwell qui surveille notre budget vient de me dire que nous avons dépassé le devis de ce soir de vingt-deux pour cent. L'utilisation du microscope nucléaire augmenterait encore ce pourcentage, et je dois le consulter avant tout nouvel usage.

C'était un argument irréfutable et tous savaient qu'en cas d'excès financiers le couperet pouvait tomber sur certains d'entre eux, les économies commençant toujours par des licenciements.

CHAPITRE 21

Lorsqu'elle se réveilla, Harold Kowning avait disparu. Elle se dressa sur les coudes, vit qu'il avait emporté ses vêtements, les avait certainement enfilés dans le petit vestibule. Elle se renversa en arrière, éprouvant la crainte de l'avoir affolé. Elle avait découvert qu'il était vierge, que du moins il n'avait aucune expérience et elle n'en avait pas vraiment tenu compte, l'avait sauvagement initié à des pratiques que peut-être il avait trouvées rebutantes. Pourtant, il l'avait suivie dans son compartiment, s'était laissé déshabiller, embrasser, caresser. Et si elle avait eu plusieurs orgasmes, lui-même s'était montré bon partenaire dans ce sens. Mais par la suite il lui avait semblé que dans le sommeil, il s'était éloigné d'elle.

Elle se leva d'un bond, alla se planter devant la grande glace de sa salle de bains, tourna sur elle-même, ne trouva rien qui puisse éloigner ainsi un homme d'une vingtaine d'années. Dès qu'ils avaient dansé ensemble, il avait eu une érection qui l'avait tenu des heures durant ensuite.

Elle pensa à Ann Suba qui avait séduit un adolescent ayant vingt ans de moins qu'elle, peut-être plus. Mais la comparaison était stupide, puisqu'elle avait vingt-huit ans et Harold vingt-deux ou vingt-trois.

Elle s'habilla, alla déjeuner dans une cafétéria en partie vide, car après la soirée de la veille les chercheurs prolongeaient leur repos.

De ces observations nocturnes, elle ne retenait pas grand-chose et même cette photo agrandie d'un cratère sur Shade la laissait indifférente. Le président Fortalès lui téléphonerait bientôt, comme il le faisait chaque jour, pour savoir quand le thermomètre cesserait de dégringoler et commencerait même à remonter.

— Si déjà il restait stable durant quelques jours et que même il regagne un ou deux degrés, le moral de la Compagnie remonterait lui aussi et nous pourrions envisager l'avenir différemment. En ce moment nous sommes contraints d'organiser des camps pour les réfugiés qui se sont précipités vers le sud et se sont trouvés bloqués par le manque de réseaux. Celui que l'amiral Kinnjone avait installé au cours de son expédition a disparu sous la neige. L'amiral revient vers nous en en construisant un autre, mais nous ne pouvons laisser les gens l'emprunter pour l'instant.

Elle put obtenir Cristella qui se trouvait dans l'hôpital auprès de Charlster.

Le vieillard était dans un calme stationnaire. L'enfant, lui, était à l'école et viendrait auprès de son père dans la soirée.

— Hier, Charlster a prononcé votre nom à deux reprises. Lorsque je lui ai dit que vous étiez à NPST, il a paru satisfait.

Chaque mot que le savant murmurait était décortiqué par Louria qui faisait une idée fixe sur cet Imbu capable d'entrer en communication avec les e-gènes d'Altaï. Ce n'était plus un esclave de ces chromosomes biologiciels ni un servent, mais un individu qui disposait d'un langage. De là à dire que cet Imbu pouvait mettre un terme au système installé par Charlster pour déclencher une nouvelle glaciation, il y avait certainement un grand pas de géant à franchir, et peut-être avait-elle tort de vouloir à tout prix le faire, ce pas. Charlster avec sa malice habituelle, sa perversité plutôt, était bien capable de l'avoir induite en erreur. Mais aurait-il eu jusqu'au bout de sa vie un tel comportement ?

Harold Kowning la rejoignit dans son bureau comme si rien ne s'était passé entre eux. Elle avait dévoré cette bouche et tout ce corps encore fragile, le sexe tendu essayait de faire illusion, mais c'était encore un corps d'adolescent.

— J'ai relu cette nuit quelques extraits de ces ouvrages écrits par cette dynastie des Sugar sur les Bulbs.

— Il est vrai que les nuits sont particulièrement longues, fit-elle avec amertume.

Ils avaient rejoint son compartiment vers quatre heures et lui avait dû la quitter vers sept, huit heures. Il appelait ces quelques instants sa nuit, comme si vraiment il n'avait pas gémé de plaisir entre ses bras.

À cause du ton il rougit, se troubla.

— Excusez-moi, murmura-t-il, je voulais dire que j'ai profité de ce repos exceptionnel dont nous avons bénéficié pour relire ces pages choisies. J'ai retrouvé une description de la morphologie de ces animaux de l'espace découverts par un certain Duncan Vernon.

— Il n'était pas seul, il y avait aussi une excellente spécialiste de l'espace, Aldina Pérou. Est-ce du mépris pour les scientifiques féminines ?

— Il y a un passage intéressant dans le deuxième ouvrage sur la chasse aux Bulbs... Ces animaux fonctionnent selon un rythme physiologique proche du nôtre, capturent dans l'espace des proies qu'ils appelaient saus. Ils s'en nourrissent, rejettent les déchets par une sorte de diaphragme. Le cratère observé, cette sorte de caverne, n'est-il pas précisément ce diaphragme ?

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit-elle. Vous épousez mes fantasmes à présent ? Que cherchez-vous ? À me flatter parce que je vous ai fait jouir cette nuit ? Vous avez envie que je recommence ? Dites-le franchement et approchez-vous que je vous dégrafe pour un câlin rapide.

Effaré, penaud, stupide, il ne savait ce qui lui arrivait. Louria se vit devenir odieuse parce que ce garçon l'avait abandonnée en pleine nuit pour aller lire les ouvrages de cette collection de ces salopes de Sugar.

— Je voulais dire... fit-il d'une voix émue, je pense que vous avez vu juste avec ce Shade. Ça n'a rien à voir avec la nuit merveilleuse que vous m'avez donnée.

Avec un sourire navré, il fit demi-tour pour prendre la porte.

CHAPITRE 22

— Tu as fait le voyage depuis 87°7, près de mille kilomètres, pour me dire que tu avais une preuve que Shade était bien vivant puisque vous avez découvert, toi et ton équipe, de la matière cartilagineuse sur lui ? Et tout ce que nous avons découvert ensemble, l'existence d'un alien, d'un complot de gens venus d'ailleurs à une époque, le rôle d'un Bourguine par exemple, d'un Kawy, ancien chef de la police, tu les as oubliés ceux-là ? Tu avais comme moi la conviction que Shade était bien un Bulb et que nous pouvions l'appeler Flatty. Tu avais lu les ouvrages des présidentes Sugar sur ces animaux de l'espace, mais voilà qu'une fois seul là-bas, à 87°7, tu retombes dans l'incrédulité, le doute, voilà que tu redeviens un de ces routiniers accrochés à leur évidence, ce genre qui paralyse toute évolution scientifique parce qu'elle n'est pas politiquement correcte en quelque sorte ? Mais tu n'avais pas besoin de te déranger et de passer dix heures à bord de ton loco-car pour me rejoindre. Tu dois être fatigué d'ailleurs, et je vais te faire préparer un compartiment pour que tu puisses te reposer.

Il sursauta et répliqua vivement qu'il comptait repartir lu soir même.

— Comme tu veux, dit-elle.

— Tu ne me retiens pas ?

— L'ai-je dit ? Tu fais ce que tu veux, mais moi j'ai des instructions à donner car une nouvelle fois le ciel se dégage, alors que les météorologues ne l'avaient pas prévu et que nous avons des travaux à faire. Toi-même tu vas manquer ça.

— Je peux partager vos observations, fit-il en s'efforçant de conserver son sang-froid.

— Comme tu voudras. Moi je me contenterai de diriger ce soir. J'ai passé des heures, hier, à observer Shade et puis Altaï, et les photos et les films sont encore plus révélateurs que l'observation directe.

Il s'approcha d'elle qui se tenait debout, légèrement appuyée du bout des fesses contre le rebord de son bureau. Elle ne l'avait pas invité à s'asseoir.

— Louria, que se passe-t-il ? Tu m'as rejeté à plusieurs reprises. Tu devais venir et quand je te proposais de faire le voyage tu refusais.

— Je ne suis pas dans mon état normal. Si tu es venu pour me baiser, c'est non, car je ne suis pas encline à des retrouvailles dans une couchette. Laisse-moi en finir avec mes préoccupations et nous verrons plus tard. Je suis chargée, comme toi, de mettre un terme à ce refroidissement et je n'ai pas progressé d'un pouce.

— Tu t'égares dans cette histoire de biologisation.

— Tu n'y crois pas ? Tu n'as pas vu tourner la coupole d'Altaï peut-être ?

— Ça n'a pas de rapport avec le bouleversement climatique. Je rejette tout, car nous ne parviendrons à rien.

Il faut repartir de zéro, sans les foutus icebergs célestes de Charlster et sans cette connerie d'e-gènes.

— Et tu penses gagner du temps en repartant de zéro ? Alors que nous avons un matériel d'hypothèses sous le nez ? Charlster n'a pas menti. Il n'a jamais menti, même s'il a donné l'impression de le faire. Il était mégalo, mais toutes ses affirmations se sont trouvées confirmées un jour ou l'autre.

— Je crois que tu ne t'es jamais consolée de ne pas avoir couché avec lui, car tu l'adules, vraiment tu l'adules, plus comme un amour idéalisé et non comme un père spirituel, ce que lui souhaitait simplement être.

— Est-ce le manque, la frustration qui te font élaborer de telles bêtises ?

— C'est vrai, je suis en manque de toi, fit-il d'une voix sourde, sans oser la regarder. Je suis très amoureux de toi et tu me manques terriblement.

Elle se raidit, profondément touchée par cet aveu. Elle ferma les yeux de crainte qu'il n'y lise la tendresse qu'elle ressentait brusquement pour lui. Mais seulement de la tendresse, car ce même soir Harold devait la rejoindre pour un dîner en tête à tête chez elle.

CHAPITRE 23

Le retard de la *Salamandre* était très mal accepté par la population qui redoutait que le ravitaillement en fuphoc, en viande de phoque et en poisson ne soit rationné. Les communiqués du gouvernement ne rassuraient personne. Pourtant, les réservoirs d'huile construits à proximité du port, remplis à ras bord, les étals des revendeurs couverts de marchandises, prouvaient qu'il n'y avait aucune crainte à avoir, mais des agents de Carminale montaient les esprits contre la présidence de Liensun Rag. Ce dernier avait dû informer Carminale sur le retard du baleinier commandé par Grathe.

— Sachez une chose, c'est que le passage de Drake est désormais bouché par la banquise et que nous avons le choix entre faire le tour complet de l'Antarctique ou emprunter le détroit de Magellan. Nous avons négocié l'achat de moteurs en échange de l'huile, deux cent cinquante moteurs de différentes puissances. Lorsque autant de glisseurs en seront équipés, la qualité de vie sur les Kerguelen en sera certainement meilleure.

Le président de l'Assemblée faisait mine d'approuver, mais ses fidèles continuaient une sourde campagne contre Liensun. Ce que ce dernier ne disait pas était encore plus grave. Là-bas, dans la mer de Ross où son père et Yeuse surveillaient les opérations de chasse et de fonte, les tribus rousses arrivaient chaque jour plus nombreuses. C'était plus de cent mille hommes, femmes et enfants du Froid qui séjournaient sur l'inlandsis, en bordure de la banquise, et nul ne pouvait dire ce que venaient faire tous ces gens.

Jdriège, le fils de Jdrien, se trouvait parmi eux mais n'avait jamais à ce jour consenti à rencontrer son grand-père. Gdami, le fils de Farnelle, acceptait de mauvaise grâce de servir d'ambassadeur auprès des Roux. Il avait refusé de se réconcilier avec sa mère, tant qu'elle commanderait avec Danglov le baleinier *Dragon*. Il exigeait qu'elle reprenne plutôt la navette avec la Zone Tabou.

— Puisque vous vous êtes emparé par la ruse de ces immenses réserves de fuphoc créées par la Guilde des Harponneurs, que venez-vous faire dans la mer de Ross, au mépris des accords ?

Inlassablement, Lien Rag répondait que les accords se limitaient à la frange de la banquise le long de l'inlandsis, c'est-à-dire la terre ferme du continent antarctique caché depuis toujours sous une épaisseur de glaces, mais dont l'existence était indiscutable. La mer intérieure à cette banquise n'était autre que la mer tout court où les phoquiers pouvaient opérer, chasser, fondre.

Liensun était donc tenu au courant de cette situation par des messages radio qui transitaient par Magellan Station et l'île de La Nouvelle-Amsterdam, si bien que le secret n'en était pas observé. Ces relais étaient tous deux dirigés par les Néos qui devaient tenir le pape au courant de cet affrontement. Pour l'instant, la population des Kerguelen n'avait aucun écho de ces difficultés.

Liensun avait d'autres préoccupations avec Songe qui le préparait subtilement, croyait-elle, à accepter qu'elle s'installe à Magellan Station un temps, pour reprendre en main cette affaire de moteurs anciens qui avait déjà failli la retenir là-bas, avant qu'ils ne reprennent la mer, quelques mois auparavant. Elle croyait pouvoir les vendre à des pêcheurs installés à l'ouest, dans l'autre Patagonie. Des pêcheurs des archipels qui découpaient cette côte sur des milliers de kilomètres. Avec le refroidissement, les populations commençaient de remonter vers le nord et l'île de Chiloé, la plus grande parmi des centaines, était de nouveau habitée.

Il était plus furieux que déçu par cette éventualité d'une séparation à plus ou moins long terme. Songe ne changerait jamais, c'était une femme qui aimait faire des affaires, voyager, se lancer dans des entreprises plus ou moins correctes, jouer de son charme au besoin, sans beaucoup de scrupules. Il avait parfois envie de lui rappeler qu'elle était une criminelle, qu'elle avait tué à coups de couteau cet Arbaï qui soi-disant la martyrisait. Il avait tout fait pour qu'elle oublie ce drame sanglant, mais à peine guérie elle repartait dans des combines douteuses, des trafics juteux.

Lorsque la *Salamandre* de Grathe se signala à mi-parcours de la Patagonie, il l'utilisa comme relais radio pour sommer Songe de rentrer avec Chalazy à bord du petit baleinier *Jocker*. Il savait qu'il n'aurait jamais dû se montrer aussi exigeant, mais il craignait surtout que Chalazy ne soit à son tour tenté de rester à Magellan Station. D'ailleurs, son adjoint, qui dirigeait les ateliers des glisseurs en son absence, montrait de plus en plus d'inquiétude à ce sujet. La production était cette fois complètement stoppée, les matières premières ayant été épuisées. C'était une vingtaine de glisseurs qui parcouraient désormais la principale île de l'archipel, et parmi eux quelques véhicules de moyen tonnage pouvant transporter quatre tonnes de marchandises. Sans eux, le ravitaillement eût été difficile, car les rares lignes de chemin de fer étaient ensevelies sous deux mètres de neige gelée. Et avec le froid qui s'accroissait, il était peu probable qu'elles soient un jour dégagées. Il existait un petit stock de rails et l'on avait pu établir une ligne, une seule qui traversait l'île en diagonale, mais les côtes n'étaient pas desservies, et les pêcheurs de ces petites agglomérations utilisaient leurs bateaux pour venir se ravitailler à Cooktown quand les glisseurs tardaient.

Vorgine, sa secrétaire aux affaires humaines, lui demanda ce qu'il comptait faire lorsque le baleinier accosterait dans le port.

— Les gens vont se précipiter, heureux de savoir qu'il est enfin arrivé avec de l'huile, de la viande, du poisson. Au lieu de quoi ils vont apprendre qu'il ne transporte que des moteurs, des pièces de rechange et des matières premières pour les ateliers Chalazy. Vous allez avoir une belle manifestation et peut-être même une émeute. Moi, si j'étais vous, je chargerais Carminale de se présenter sur les quais pour cette arrivée. Puisqu'il a monté les gens contre vous, qu'il se débrouille avec les éventuels émeutiers.

— Il ne va pas tomber dans le piège, il est trop malin, ce n'est pas un imbécile pompeux comme l'ancien président Quinçon.

— Promettez-lui qu'en tant que président de l'Assemblée il aura droit à un glisseur de la nouvelle série et qu'il ne peut refuser de faire un discours sur le sujet. En même temps vous devriez baisser le prix de l'huile au détail, ainsi que ceux de plusieurs marchandises.

Bien entendu, la première réaction de Carminale fut de refuser d'accueillir la *Salamandre* à son entrée dans le port.

— Ce n'est pas mon rôle. Je vous laisse cet honneur.

Il venait d'apprendre les baisses de différents produits et en était furieux. Ce fut alors que Liensun lui dit qu'il avait prévu que le premier glisseur sortant des ateliers Chalazy, avec un nouveau moteur de construction récente, ne pouvait que devenir la propriété du premier magistrat des Kerguelen.

— Nous comptons donner à cette série qui sortira assez rapidement le nom de série Président Carminale. Il faut que les habitants voient que nous attachons une grande importance à ce moyen de transport. Et vous verrez que d'ici quelque temps on appellera ces glisseurs des *Carminales*.

Toutes les nuances des pensées contradictoires de Carminale s'affichèrent sur son visage au masque de sénateur romain. Il passa de la méfiance au doute, puis à l'étonnement, la satisfaction, et parut enfin véritablement séduit, enchanté.

— Croyez-vous vraiment ?

— Non seulement je le crois, mais je ferai tout pour qu'il en soit ainsi. Je ne déteste pas le nom de Schuss de l'ancienne série, mais celui de Carminale sonne mieux et sera un excellent argument de vente.

Cette fois, il lut autre chose dans le regard rêveur de cet homme qui le combattait de façon sournoise. Carminale était en train de se demander si ce n'était pas le moment d'investir dans les ateliers Chalazy. Ces moteurs allaient provoquer une ruée d'acheteurs vers ces glisseurs, et dans le fond les manifestations de mécontentement qui pouvaient suivre l'arrivée du baleinier

seraient vite passées.

— Je me ferai un plaisir d'accueillir le capitaine Grathe et son équipage.

Là-dessus Liensun apprit une bonne nouvelle. Le *Dragon* de Farnelle et Danglov, après avoir emprunté le détroit de Magellan, arriverait deux ou trois jours après le baleinier de Grathe, et cette fois il serait lourdement chargé de fuphoc, de viande et de poisson.

Ayant donc laissé à Carminale la libre organisation de cette cérémonie, Liensun apprit que le président de l'Assemblée faisait les choses en grand, avec tribune, invités d'honneur, buffet d'accueil pour des centaines de personnes et distribution de médailles du souvenir : souvenir de quoi ? Ce n'était pas précisé, mais il y avait gros à parier que l'annonce que l'huile avait été remplacée par des caisses de moteurs provoquerait certainement des mécontentements.

Ni les messages rassurants, ni les baisses de prix, ni les discours enthousiastes de Carminale n'empêchèrent des centaines d'individus de tout casser sur les quais, de démolir la tribune officielle, de jeter à terre les tables du buffet sous tente et d'essayer d'investir le baleinier. Les policiers durent tirer en l'air pour faire reculer les assaillants qui réclamaient « du fuphoc, du fuphoc, pas de moteurs ».

Liensun suivit en compagnie de quelques ministres ces événements depuis les fenêtres de son bureau. Il ne se réjouissait pas de voir Carminale en difficulté. Il prit Vorgine à part pour lui dire que ce n'était peut-être pas une idée aussi bonne qu'elle le croyait.

CHAPITRE 24

Ce fut Yeuse qui lui fit remarquer que jamais ils ne s'étaient retrouvés ainsi isolés. Les deux baleiniers étaient en route pour les Kerguelen, via le détroit de Magellan, et le dirigeavion ne reviendrait pas avant une semaine.

— Et cent mille Roux, peut-être deux cent mille, campent tout autour de cette mer intérieure. Je ne dis pas que nous sommes en danger de mort, mais je me sens oppressée. Il faudra s'arranger dans l'avenir pour qu'un des deux baleiniers soit présent jusqu'au retour de l'autre. Je me sentirais plus en sécurité.

— Il n'y a rien à craindre, mais j'aimerais que Jdriège accepte de me rencontrer. Et que Gdami choisisse carrément son camp. S'il ne veut plus entretenir de relations avec sa mère Farnelle et les Hommes du Chaud, qu'il le fasse franchement et renvoie aussi Zabel vers nous avec son gosse.

— N'exagérons rien, murmura Yeuse. Mais le pire c'est cette nuit permanente, avec juste ce trait de lumière à l'est qui ensuite paraît faire un tour complet avant de disparaître à l'ouest. Du moins, je le pense, car il est difficile de s'orienter.

Dans cette nuit permanente, les seules lumières étaient celles des supplétifs de Joffran qui fouillaient les ténèbres de leurs puissants projecteurs. Leur groupe électrogène fonctionnait sans arrêt pour recharger les batteries, et pas une seule minute le silence des zones antarctiques ne venait apporter un peu d'apaisement. Mais lorsqu'ils se réveillaient, la nuit, dans leur chalet confortable et insonorisé, Lien Rag et Yeuse sortaient rapidement pour s'assurer que ces générateurs fonctionnaient toujours. Le glaciologue se demandait si les Roux oseraient attaquer ce groupe d'hommes armés. Ils étaient si nombreux qu'ils auraient pu le faire même au prix de lourdes pertes humaines, mais les commandos auraient été submergés.

Leurs canots pneumatiques longeaient les côtes des banquises, en évitant d'effrayer les éléphants de mer qui occupaient des kilomètres à l'est, du moins en face des installations où vivaient les Hommes du Chaud, les Hommes du Cauchemar comme les Roux les appelaient depuis quelques années seulement. Lien Rag savait que c'était son petit-fils qui avait répandu cette dernière appellation, ramenée de l'Arctique avec des tribus exploitées par les trappeurs. Les commandos surveillaient surtout les chenaux qui, au nord, permettaient aux poissons et aux calmars de pénétrer dans cette mer

intérieure. Le courant rapide qui traversait cette étendue d'eau ressortait au Sud, par un étroit goulet qui avait tendance à se refermer avec le froid intense. Curieusement, les éléphants de mer s'ébattaient dans celui du Nord pour le maintenir en l'état, négligeaient l'autre.

Peut-être espéraient-ils piéger ainsi plus de poissons, mais ceux-ci auraient fini par se détourner de ce passage dans ce cas. Ils étaient si nombreux, surtout les harengs, les morues et autres espèces dans ce courant, que dans la lumière des projecteurs ils grouillaient littéralement en surface, paraissant s'entasser les uns sur les autres.

À cause de cette obscurité permanente, à l'exception de ce trait blanchâtre qui persistait quelques heures, il était impossible de situer exactement à quel moment de la journée on se trouvait et il fallait une discipline rigoureuse pour vivre à peu près normalement. Tout était dirigé par les pendules, les réveils et les montres en nombre superflu, mais rassurant. Sinon l'esprit s'égarait dans des angoisses confuses.

Le matin, c'est-à-dire à huit heures, Joffran venait faire son rapport sur les dernières vingt-quatre heures. Qu'il ait lui-même patrouillé ou non, c'était toujours lui qui se présentait à leur porte et non ses adjoints.

— Le chenal Sud se rétrécit et nous avons décidé de faire sauter les blocs de glace la nuit prochaine. Mais ce n'est pas notre seul souci, la vitesse du courant a augmenté au chenal Nord et se ralentit vers le chenal Sud. Nous l'avons mesuré à plusieurs reprises pour avoir confirmation. Il semble qu'un pourcentage encore infime de poissons ne se soit pas présenté ces derniers temps dans le goulet d'entrée.

— Pas d'explication ? Il s'agit donc d'un rétrécissement.

— Nous avons entendu des bruits de plongeurs comme si les éléphants de mer se baignaient pour pêcher à des heures indues. Ces animaux observent un cycle bien établi. Ils dorment aux heures normales de la nuit, pêchent durant une partie d'une matinée virtuelle, mangent ou se reposent, repêchent dans l'après-midi. Nous n'avons jamais enregistré de plongeurs à l'heure où nous sommes tous, hommes et animaux, susceptibles de dormir. Nous préparons notre matériel de plongée et serons opérationnels demain. Je veux dire la nuit prochaine.

— Quelle est la profondeur du goulet Nord ?

— Soixante-dix mètres. Nous pouvons atteindre les trente en apnée et aller au fond avec des bouteilles. Mais seuls moi et deux de nos hommes sommes capables de le faire. Nous n'avons pas un seul projecteur résistant à la pression de soixante-dix mètres. Nous en avons parlé à votre cousin qui doit

faire le nécessaire, mais à Cooktown il n'y a pas de fabrique d'appareils d'éclairage.

— Il manque énormément de fabriques, fit Lien Rag, qui voyait une accusation dans cette réflexion. Allez-vous prendre de grands risques dans cette descente sous les eaux ?

— Pas plus que pour autre chose.

— Auriez-vous une idée préconçue sur ce qui se passe ?

— Je préfère ne pas en parler tant que je ne suis pas allé y voir de plus près. Nous ne pouvons à la fois contrôler la passe sud et celle du nord distantes de trente kilomètres environ. Nous faisons un bien plus long trajet, car si nous coupions en droite ligne nous nous rapprocherions trop des éléphants de mer. D'une part, nous devons éviter de les effrayer, et ensuite si plusieurs d'entre eux se mettaient en tête de renverser les pneumatiques, ils y parviendraient. À propos des pneumatiques viendra bientôt le moment de les changer. Nous devons les réparer sans cesse et leur caoutchouc synthétique est pratiquement mort.

— Il n'y a pas de fabrique de caoutchouc non plus, fit Lien Rag sarcastique, et ces modèles datant du début du réchauffement étaient fabriqués à China Voksal, une station importante disparue depuis.

Une fois seul avec Yeuse, il ne cacha pas ses inquiétudes.

— Tu crois que les Roux sont entrés en lutte secrète contre nous ? demanda Yeuse.

— Certainement. Ils sont venus à bout de la Guilde des Harponneurs en truffant la glace de souterrains, de gouffres où les convois, les stations s'abîmaient un beau jour, disparaissaient de la surface de l'Antarctique, entraînant dans leur chute des milliers de tonnes de glace, si bien qu'il était impossible de songer à retrouver des survivants.

— S'ils détournent progressivement le courant poissonneux, les éléphants de mer s'en iront-ils ?

— Peu à peu, oui. Et si nous faisons sauter les barrages de glace que les Roux peuvent construire sous l'eau, nous finirons par chasser également les animaux. Les ondes de choc seront insupportables pour eux.

— Tu crois qu'ils profitent de l'obscurité pour plonger à de telles profondeurs.

— Il suffit qu'ils utilisent des objets lourds. Ils doivent connaître des

endroits où le sol affleure, où ils peuvent trouver des matériaux lourds, des roches, des pierres, peut-être même du matériel abandonné par les Harponneurs. Il suffit qu'ils l'immergent pour que peu à peu se forme une barrière de glace. Tant que l'eau court à une certaine vitesse, elle ne gèle pas, mais dès qu'elle stagne, elle se fige.

— Quel moyen utiliser, à part des explosions ?

— Des grues et des plongeurs. Nous pouvons faire venir deux grues à bord des baleiniers. Mais cela prendra du temps. Il faut que j'attende le rapport de Joffran avant d'envoyer un message, message qui ricochera de Magellan à La Nouvelle-Amsterdam, mettant des tas de gens au courant de nos ennuis. Ce qui risque d'entraîner une hausse du prix du fuphoc et la panique au moment où nous traitons avec Léonora Cabana.

— Ah, celle-là, fit Yeuse avec rage, elle devient trop importante à mon avis, et le pauvre Reiner va se faire dévorer par son sens des convenances. Pour traiter avec elle, il faut être aussi voyou.

CHAPITRE 25

Chalazy ayant embarqué avec Grathe pour retourner à Cooktown, Songe avait décidé de charger le *Jocker* de ces vieux moteurs et du matériel d'insonorisation, pour livrer le tout dans une île de la côte Ouest, l'île Campana. Le revendeur était un Indien de ces régions, Mataxa, qui était venu à Magellan pour justement acheter ce type de machines. Il avait déposé dans une banque une somme d'équivalents océanos en pièces d'or. Le solde serait remis à Songe à la livraison. Mais lorsqu'elle parla à ses deux marins du voyage prévu, ils dirent qu'ils ne navigueraient pas dans ces parages dangereux sans un pilote confirmé. Ils iraient jusqu'à Punta Arenas, mais plus loin si elle n'embauchait pas un navigateur connaissant parfaitement les archipels de la côte Ouest, véritable cimetière de bateaux.

Ce fut à Punta Arenas qu'elle perdit le plus de temps. Elle alla trouver Reiner qui la reçut sans trop de chaleur. Elle comprit qu'il ne l'appréciait pas vraiment et que de toute façon il n'aimait pas plus Liensun. Il lui conseilla de s'adresser au capitaine du port qui certainement pourrait lui venir en aide.

La Patagonie occidentale ne connaissait pas l'effervescence de sa voisine, mais Songe se rendit compte que les gens ne paraissaient pas malheureux. L'entente économique avec l'Est portait ses fruits, et l'octroi de l'huile de la Zone Tabou apportait plus d'aisance alimentaire et énergétique.

Un certain Vargacita se présenta comme originaire de l'île de Chiloé et ayant pendant vingt années navigué dans ces îles.

— Pourtant, il y faisait une chaleur torride, lui rétorqua Songe, méfiante. La navigation était impossible.

— Nous n'allions pas plus haut que l'archipel Madré de Dios, mais Campana est à deux cents kilomètres et en naviguant au large il n'y aura pas de danger. Votre bateau me paraît capable d'affronter n'importe quelle mer, même s'il ne doit pas être rapide.

Songe l'engagea, car personne d'autre ne se présenta. Ses deux marins des Kerguelen faisaient la tête, peu convaincus par l'expérience du bonhomme, mais ils quittèrent Punta Arenas le surlendemain.

Elle avait décidé sur un coup de tête de liquider ces moteurs. Elle souffrait de ne pas disposer d'argent et avait pensé qu'une belle somme en océanos l'aiderait à créer une société de commerce maritime à Cooktown, mais les

messages de Liensun étaient clairs. Il lui ordonnait de revenir sans perdre de temps, et elle n'avait pas supporté de recevoir des ordres.

Tant qu'ils naviguèrent dans les chenaux pour atteindre l'océan, à Adélaïda, ce fut tranquille et elle ne regrettait pas cette expédition en terres inconnues. Vargacita connaissait son affaire. Ils durent cependant faire escale à Adélaïda car la mer était démontée. Le jour ne durait que quelques heures, avec une lumière moribonde, mais ensuite ils iraient à petite allure à la clarté de deux projecteurs qui augmentaient la consommation d'huile. Elle avait fait un bon plein et l'Indien qui avait réalisé la transaction lui avait promis qu'elle trouverait à Campana de l'huile de phoque et même de baleine.

Profitant d'une accalmie, ils quittèrent le port, mais au large furent pris dans un coup de tabac, et Vargacita décida de pénétrer dans un chenal, dit détroit de Nelson, que barrait une montagne d'eau écumante. Le petit baleinier se retrouva presque à la verticale, plongea de l'autre côté de cette crête énorme dans une eau plus calme. Seulement, la suite de ces canaux étroits devint difficilement navigable, même à la lumière des projecteurs. Ils durent progresser durant le jour, c'est-à-dire effectuer une vingtaine de kilomètres durant ce laps de temps. Et puis on leur annonça que la glace commençait d'interrompre la navigation plus au nord, et que le seul passage était la pleine mer. Celle-ci s'était calmée, mais restait cependant assez forte, et visiblement Vargacita préférait les chenaux. Il avait au départ exigé de faire halte dans l'archipel de Madré de Dios, et Songe ne s'était pas méfiée. Lorsqu'ils firent escale dans l'île portant ce même nom, il déclara qu'il allait dire bonjour à sa famille et reviendrait rapidement, mais le lendemain il n'avait pas reparu. Songe partit à sa recherche, mais en vain. Folle de rage, elle dut embaucher un vieux bonhomme qui disait connaître les parages de l'île de Campana, mais ne voulait pas naviguer en haute mer. Juste le long des côtes.

CHAPITRE 26

Que Chalazy ait embarqué à bord de la *Salamandre* pour rejoindre au plus vite son entreprise réjouit et rassura pleinement Liensun, et lui fit oublier en partie la trahison de Songe. D'ailleurs, l'ingénieur paraissait ne pas vouloir parler de cette défection, disant seulement que la voyageuse Songe voulait régler certaines affaires avant de rentrer.

— La Patagonie de l'Est est extrêmement florissante, mais commence à connaître elle aussi des bouleversements climatiques. Il neige dans le Nord et ces chutes se rapprochent de Magellan Station que jusque-là le climat océanique protégeait. Mais il n'est pas certain que cette situation perdure encore longtemps.

— Vous croyez que le détroit pourrait être obstrué par les glaces ?

— C'est prévisible d'ici un an. Quand le baleinier a quitté le quai, il faisait moins un et je pense qu'il a neigé après notre départ. Nous avons d'ailleurs subi une tempête blanche durant des jours, mais votre *Salamandre* est un sacré bateau. Capable d'affronter n'importe quelle mer et le capitaine est expérimenté.

— Formé par le commandant Kurty, dit Liensun.

Deux jours plus tard, le *Dragon* faisait aussi son entrée avec une cargaison d'huile, de viande et de poisson, et Vorgine assura une grande publicité à ce retour, si bien que les esprits se calmèrent.

Mais lorsque Farnelle raconta à Liensun que son fils Gdami refusait toujours de se réconcilier avec elle, il comprit que là-bas, dans la mer de Ross, les événements risquaient de devenir plus que préoccupants.

— Il ne faut plus que Lien Rag et Yeuse restent ainsi isolés sans moyens de transport, expliqua Danglov. Grathe est parti, puis nous-mêmes avons levé l'ancre, si bien qu'ils sont restés seuls avec les commandos de Joffran, ce qui n'est peut-être pas aussi rassurant qu'on peut le penser. Le dirigeavion est-il parti là-bas ?

— Pas encore, dit Liensun ennuyé. Lienty vient dîner avec nous ce soir, je vais lui demander de préparer un voyage rapide.

Le lendemain arriva un message signé Lien Rag, priant son fils

d'embarquer une grue de trente tonnes sur chaque baleinier. Il ne donnait aucune explication pour justifier cette demande. Farnelle pensa tout de suite aux chenaux Nord et Sud peut-être obstrués.

— Les Roux se rassemblent de plus en plus nombreux. Je sais que mon fils rencontre régulièrement Jdriège, mais que ce dernier ne veut pas voir son grand-père. Moi je peux encore rendre visite à Zabel, voir mon petit-fils sans espérer pouvoir m'expliquer avec Gdami. Je ne comprends pas que les Roux se comportent aussi dangereusement. Ils ne se doutent pas que Joffran est un baroudeur sans états d'âme, et que lui et ses commandos ne seraient que trop heureux d'en découdre avec eux. Ils sont puissamment armés et pourraient faire un carnage. Ce serait la pire des choses qui puisse nous arriver.

— Mon père a-t-il parlé des capillaires ?

— Plus que jamais. Il songe vraiment, pour contourner le continent, à construire un ice-tanker sur le modèle de ceux qu'il a déjà utilisés. Un de cent mille tonnes pour commencer, et il pense possible d'installer le chantier naval là-bas, dans la mer de Ross. Bien sûr, il faudra trouver des charpentiers de marine capables de passer à la construction en glace.

— Chalazy et Songe s'en sont préoccupés à Magellan, et ont décidé un petit fabricant de gaines électriques à s'intéresser aux capillaires. Chalazy veut bien investir un peu là-dedans. Dès qu'il touchera des océanos sur les premiers glisseurs vendus à Léonora Cabana. C'était le prix à payer pour obtenir des moteurs.

Vers la fin de la semaine, un message radio, ayant transité seulement par La Nouvelle-Amsterdam, troubla Liensun. Fleur, à la fois sa demi-sœur et sa nièce, annonçait son arrivée prochaine et se situait à proximité de cette Nouvelle-Amsterdam, alors qu'il pensait le *Mistake* en plein Pacifique Est.

CHAPITRE 27

Ce train-funérarium était fort éloigné de la capitale et Louria ne put trouver une draisine-taxi acceptant de l'y conduire. Il leur fallait une autorisation spéciale pour dépasser les écluses de la station et on lui conseilla de louer une draisine puisqu'elle avait une carte de priorité. Malgré tout, elle dut patienter devant certains aiguillages, certains croisements, avant d'atteindre le funérarium immobilisé depuis des semaines dans une station Y perdue. Il y avait un déploiement de police et de l'armée pour filtrer les proches et écarter les curieux. La mort de Charlster, cachée durant plusieurs jours, avait fini par être connue du public, et une grande agitation s'était emparée de Salt Lake Station et de toute la Panaméricaine. L'émotion devint excessive quand les médias s'en emparèrent et l'exploitèrent selon les désirs des auditeurs, lecteurs et téléspectateurs. On en était à écrire, à dire que le grand savant seul aurait pu modifier cette offensive du froid et la maintenir dans des conditions humainement acceptables. C'était à mourir de rire, se disait Louria qui n'avait aucune raison de se réjouir. Non seulement la mort de Charlster la peinait, mais il était parti sans daigner porter secours à l'humanité en péril. Il n'avait pas fait un geste pour arrêter ce processus de dégradation des errements météorologiques.

Elle se retrouva en file depuis sa voie de stationnement, et progressait à pied vers le train sinistre dont le wagon central, sans la moindre ouverture, était doté d'une énorme cheminée. Elle aurait certainement manqué la cérémonie de la crémation si un maître principal ne l'avait reconnue et conduite à l'intérieur de ce wagon. La première personne qu'elle aperçut fut Claudion, mais elle l'évita et on la dirigea vers Fortalès qui lui serra la main. Elle se retrouva ainsi devant le cercueil en carton spécial qui permettrait une meilleure combustion. Cristella Marlone se tenait sur le côté et son visage était décomposé. De tous les assistants, c'était la plus affligée. Les autres, surtout les officiels, affichaient des mines sinistres, sachant que le grand homme n'était qu'un sale type emportant ses secrets.

Il y avait une vingtaine de grands scientifiques venus de toute la Compagnie, et même s'ils estimaient que Charlster s'était comporté comme un apprenti sorcier, ils ne l'en admiraient pas moins pour ses travaux et surtout ses découvertes. Parmi eux quelques astrophysiciens de formation récente, dont Louria savait qu'ils se consacraient nuit et jour à l'étude d'Altaï, par exemple, ou à celle de ces fameuses îles de cendres et de poussières créées par Charlster pour occulter en partie les rayons du Soleil.

Le faux silence plein de murmures, de toux, de soupirs, se prolongeait et lorsqu'elle regarda Fortalès, elle eut l'impression qu'il hésitait à ordonner que le cercueil roule vers la porte du crématoire, comme s'il espérait qu'au dernier moment le mort soulèverait le couvercle de sa prison définitive, pour donner enfin la formule magique qui mettrait fin à une angoisse insupportable.

Puis le Grand Maître se décida et fit un signe. La lourde porte se souleva, découvrant le foyer de flammes, le cercueil roula, disparut et ce fut tout. Le grand Charlster allait partir en fumée et en cendres, et Louria se demanda ce qu'on allait faire de ses restes. Peut-être aurait-il convenu de les enfermer dans une petite fusée qui serait allée les répandre dans la couche des poussières et des cendres lunaires.

On resta silencieux et immobiles, tant que le signal rouge indiquait la durée de la combustion. Puis il passa au vert et chacun se sentit libéré.

Louria croyait pouvoir approcher de Cristella si Fortalès ne lui faisait pas signe, mais elle ne s'attendait pas à une telle ruée vers elle. Celle des cadreurs de télévision, des porteurs de micros ou d'enregistreurs, mais également, tout aussi brutale, celle de ses collègues scientifiques venus parfois de très loin. Sa nomination au NPST faisait d'elle, malgré son jeune âge, la doyenne du corps des astrophysiciens et si sa découverte de Shade les laissait sceptiques, pour la plupart ils n'en reconnaissaient pas moins sa prédominance. Peut-être jugeaient-ils sa promotion trop rapide, mais puisque le président Fortalès l'avait décidée, il n'y avait rien à redire.

Les questions pleuvaient, les caméras tournaient, les bousculades devenaient excessives. Ce furent les gardes du corps de Fortalès qui y mirent bon ordre en venant la chercher pour la conduire dans le compartiment voisin, un salon où la famille, d'ordinaire, dans des circonstances moins officielles, recevait les condoléances. Tout de suite, Louria vit qu'on avait préparé un buffet et des boissons. Cristella arriva et vint l'embrasser, mais elle dut rejoindre Fortalès qui lui faisait signe tout près d'une fenêtre. Le service d'ordre organisa un demi-cercle, un no man's land devant eux.

— Vous devez être surprise que cette cérémonie se tienne près de deux semaines après la mort de Charlster ?

Effectivement, elle s'en était demandé la raison.

— Nous avons fait pratiquer une autopsie. En réalité, je ne vous le cacherai pas plus longtemps, le corps a été totalement dépecé, disséqué par des spécialistes de cette discipline. Nous voulions découvrir dans le corps de ce savant l'énigme de son œuvre. Nous étions tous persuadés qu'il la cachait sur lui, non pas dans ses vêtements mais dans sa chair, ses viscères, est-ce que je sais ? Le cerveau lui-même a été étudié. On a essayé de le maintenir en

activité, de lui soutirer ses dernières réactions, d'ultimes images, un peu n'importe quoi, je l'avoue. Ce que contenait la boîte en carton combustible, mieux vaut ne jamais l'avoir vu. Moi, j'ai dû vérifier le tout et je n'oublierai jamais. Il a été plus ou moins bien reconstitué, cousu, agrafé, bourré de tas de produits, mais c'était tout simplement horrible. J'ai regretté d'avoir laissé faire ça, mais j'aurais eu du remords si j'avais refusé. Tout ça pour rien et vous qui ne parvenez pas à élucider son mystère.

Ce n'était pas un reproche, mais une réflexion désespérée, d'autant plus émouvante qu'elle était prononcée dans un murmure. Fortalès regardait l'assistance qui, impressionnée par cet aparté, se tenait immobile, n'osant encore se précipiter sur la nourriture et les alcools. Louria se demanda si les foules qu'elle avait aperçues, tout au long de ce long voyage pour parvenir là, avaient réagi à la vue de la fumée noire qui s'échappait de la cheminée du crématorium. Quelles avaient été les réactions ? Y avait-il eu des pleurs, des évanouissements, des prières ? Comment ces milliers, peut-être même les millions d'habitants de la Compagnie avaient-ils pu se leurrer ainsi sur l'astrophysicien, croire un seul instant qu'il les aimait et voulait les protéger du froid ?

— Vous ne progressez pas ?

— Non, dit-elle sobrement.

— Et vous ne voyez aucune piste ?

— Si, mais elle n'est pas accessible.

Il aurait fallu essayer d'expliquer que cette piste n'était autre que la biologisation des systèmes informatiques d'Altaï, pour finir par en arriver à mettre en lumière le rôle des Imbus ou des servants. Elle ne s'en sentait pas capable, et ce n'était ni le lieu ni le moment.

— Vous pouvez récupérer toutes ses affaires, mais elles ont été elles aussi, si j'ose dire, autopsiées. On a décousu les vêtements avec soin, on a essayé de savoir s'ils ne recelaient pas des puces minuscules, des tissages spéciaux avec une formule. De même pour tous les objets qui se trouvaient dans son compartiment de l'unité psychiatrique.

— Il n'était pas fou, fit-elle sans vigueur.

— Je le sais très bien, mais nous n'avions pas d'autres moyens de le neutraliser, et nous ne sommes pas certains d'y être parvenus.

Il remarqua que les gens se lassaient d'attendre, debout, même s'ils comprenaient que cette conversation était d'une importance vitale. Pour les rassurer, Fortalès prit le bras de Louria et l'entraîna en souriant vers les

plateaux de canapés et les verres pleins.

— Allons boire pour détendre un peu l'atmosphère. Nous nous reverrons un peu plus tard. Vous monterez dans mon loco-car et nous discuterons sur le chemin du retour.

Elle rejoignit Cristella quand elle eut un verre en main, évitant Claudion qui d'ailleurs en faisait autant en restant au sein du groupe des scientifiques. Les journalistes, les télévisions n'avaient pas été admis dans cette partie du train, et tous ces gens-là devaient piaffer au-dehors.

— Oui, Rom va bien, même s'il est très malheureux que son papa soit mort. Il a beaucoup pleuré, même la nuit, et je ne parvenais pas à le consoler. En quelques mois, quelques semaines, Charlster avait réussi à se faire adopter du petit. Ce dernier, si je l'avais écouté, serait resté dormir auprès de lui à l'hôpital. Il n'avait qu'une hâte, les jours où je l'amenais à cette visite, y arriver le plus tôt possible.

— Je passerai le voir, je ne repartirai pas tout de suite.

Elle ne désespérait pas vraiment de trouver quelque chose, se promettait de rencontrer tous ceux et celles qui avaient approché Charlster durant les dix derniers mois. Elle voulait retourner dans le petit laboratoire qu'il avait installé dans son compartiment à la place d'un jardin d'hiver. Les déménageurs l'avaient vidé sur son ordre, mais elle voulait passer une dernière inspection. Elle irait voir Bourguine et Alcibion dans leur cellule.

Ses collègues se tournaient souvent vers elle, mais n'osaient l'aborder franchement, et elle pensa qu'elle devait aller vers eux. Pourvu que Claudion Hyponias n'imagine pas que c'était un prétexte pour l'approcher, lui. Elle n'avait pas envie de lui parler, de le regarder en face. Elle était amoureuse de Harold Kowning, et lorsque le garçon était seul avec elle, Louria se sentait devenir frénétique dans son besoin de jouir de lui, de l'êtreindre, de le dévorer, de profiter de chaque seconde de sa présence. Elle se jugeait méprisable avec cet appétit d'ogresse insatiable. Jamais elle n'avait connu ce type de passion et redoutait de lasser le garçon. Elle craignait qu'il n'accepte cet amour que pour perfectionner ses expériences scientifiques.

Le cercle des astrophysiciens s'ouvrit et parut se refermer sur elle, comme pour démontrer au reste de l'assistance qu'elle n'était pas seulement une notabilité de premier rang, mais qu'elle appartenait à un corps d'élite, dont la valeur était un grand mystère pour le commun des gens.

Tout de suite on lui parla d'Altaï. On voulait en savoir plus sur ce morceau de Lune, on s'étonnait que les installations humaines vieilles de deux millénaires paraissent encore intactes, mais aucun de ces savants ne paraissait

savoir que cet observatoire-laboratoire fonctionnait toujours, que la coupole tournait lentement sur elle-même au rythme d'une rotation par soixante-quatorze heures. Ils ne disposaient certainement pas dans leurs observatoires de province d'appareils aussi performants que les siens, mais peut-être s'étaient-ils aperçus d'un étrange mouvement de rotation, et que leur esprit trop cartésien l'avait rejeté comme un artefact de leur imagination.

— Vous intéressez-vous toujours à votre nébuleuse ? demanda une jeune femme très jolie, mais que l'empressement des mâles autour de Louria devait considérablement agacer.

— Cette nébuleuse n'est mystérieuse que si l'on utilise des télescopes moyens. Elle nous apparaît différente quand nous avons, c'est une grande chance je sais, des ciels complètement dégagés, quelques fois dans l'année. Trop peu souvent, hélas !

— Et qu'est-ce donc ? continua la petite arrogante.

— Je me propose de diffuser un mémoire à ce sujet, et si vous le voulez, vous serez la première à le recevoir, puisque vous montrez un tel intérêt.

L'autre se mordit la lèvre et se laissa engloutir par l'empressement de ceux qui avaient des questions à poser. Elle était heureuse que Claudion reste en retrait. Il lui semblait même qu'il discutait avec une femme dans un fauteuil roulant, et elle se souvint qu'il s'agissait de Rina Berton, une excellente astrophysicienne qui ne s'en laissait pas conter.

Elle continua de répondre aux interrogations précises, reçut aussi des demandes de mutation pour NPST en promettant qu'elle les étudierait.

— Il y a une question d'une importance telle que la réponse pourrait modifier totalement les heures dramatiques que nous sommes en train de vivre.

C'était Claudion qui lançait ces mots avec force, faisant taire tout le monde.

— Demandez à la voyageuse Finister de vous expliquer ce qu'est la biologisation des appareils d'Altaï, selon la théorie du professeur Charlster.

CHAPITRE 28

Elle pensa que l'un des scientifiques prévint Fortalès pour lui signaler qu'elle était assaillie par ses confrères et paraissait avoir besoin de s'en dégager. Ce fut donc le Grand Maître lui-même qui vint la chercher. Les collègues s'écartèrent respectueusement, alors qu'elle ne savait comment répondre à la question brutale de Claudion. Jamais il n'aurait dû la poser. C'est un secret qu'ils partageaient avec les collaborateurs des deux observatoires, mais qui ne devait pas être divulgué sous peine de scandale. On avait déjà vu des théories précocement publiées et jugées inacceptables, qui avaient nui à la carrière de leurs auteurs. Ils n'avaient aucune preuve matérielle de ce qu'avancait Charlster, sinon la rotation de la coupole d'Altaï, mais il fallait des appareils ultra-perfectionnés, des caméras d'un type spécial pour surprendre ce mouvement imperceptible. Et Louria savait fort bien qu'on l'accuserait d'hallucination, ou encore de trop se laisser aller à son imagination. Déjà Shade ne lui était pas pardonné, alors la biologisation serait diabolisée, abaissée au rang de fantasmes alchimiques ou magiques.

Elle se retrouva dans le grand loco-car de Fortalès, en face de ce dernier.

— On m'a dit que vous étiez assaillie par des questions auxquelles vous ne pouviez répondre. Par souci de prudence ? S'agissait-il de la piste que vous entrevoyiez sans pouvoir l'emprunter ?

— En quelle sorte, oui.

— Suis-je à même d'en comprendre quelques éléments ?

— À condition que moi-même je puisse les expliquer. Je les ai intégrés dans mon système psychique de recherches, mais j'ai du mal ensuite à en parler ou à écrire dessus. Je veux dire que j'en ai fait les bases d'un raisonnement spécifique qui s'apparente parfois à du délire. Et un savant, surtout un astrophysicien, doit se garder de délirer. Mais je vais tout de même, ne serait-ce que pour mon propre profit, essayer d'en parler.

C'était tout de même un scientifique, mais sans spécialité réelle, comme tout bon Aiguilleur sorti de la grande école de la Caste. Il l'écouta avec attention, ne parut marquer aucune surprise.

Lorsqu'elle eut terminé, en réalité c'était un sujet inépuisable qui entraînait toutes sortes de suppositions, de discussions, lesquelles pouvaient à la fin devenir oiseuses, il fallait bien s'arrêter à un moment donné, il observa un

silence réfléchi.

— Laissons la théorie pour voir comment on pourrait l'étayer dans la recherche. Il y a les archives secrètes d'autrefois, libérées depuis, mais je ne suis pas certain, oui, moi le patron de cette puissante Compagnie Panaméricaine, je ne peux affirmer que tous les sites ont été déverrouillés et je vous jure que je vais m'en occuper sans tarder. Nous, les Aiguilleurs, avons classé top secret, mis sous clé des techniques qui existaient jadis, avant la glaciation, et qui nous semblaient impossibles à utiliser. Soit parce que nous ne les comprenions pas, soit parce qu'elles auraient menacé l'hégémonie de la société ferroviaire, soit enfin parce que nous ne disposions pas des appareils, des matériaux nécessaires pour leur mise en œuvre. Donc, il est possible que cette biologisation ait été par la suite étudiée, expliquée, mais tenue secrète plus tard. Tout simplement aussi parce que personne n'en a compris le pourquoi ni le danger qu'elle représente. Si sur notre pauvre planète bien malmenée tous les systèmes informatiques vivent en entière indépendance, sans avoir besoin de notre intervention, ce serait tout simplement catastrophique. Et surtout ne me dites pas que c'est ce qui se produit depuis longtemps. J'ai déjà pas mal de cauchemars la nuit, ne venez pas en ajouter un autre.

Elle se contenta de sourire sans protester, à peu près certaine que dans certains domaines, la biologisation faisait des ravages.

— Si j'ai bien compris votre exposé qui était plus clair que vous ne l'appréhendiez, vous êtes à la recherche de l'Imbu ou du servant dont Charlster parlait alors qu'il agonisait ?

— Exactement, il ne parlait pas distinctement mais bredouillait ce terme de *full of* que je n'ai pas compris sur-le-champ. Malheureusement, il n'a rien ajouté d'autre. Je ne pense pas que c'était une dernière volonté malicieuse, mais il était épuisé, ne pouvait faire un autre effort.

— Et depuis vous vous ravagez pour comprendre ce qu'il a voulu dire. Aurait-il désigné quelqu'un ? Cette Cristella Marlone par exemple ?

— Je ne pense pas. Je connais Cristella, je sais qu'elle vous apparaît sous un jour défavorable, mais c'est une personne intéressante qui fut exploitée, tyrannisée par Opérasque. Elle vaut mieux que sa réputation et je suis certaine que si elle était cet Imbu, elle le dirait. Je compte lui rendre visite parce que dans la vie rien n'est tout à fait clair, mais je ne pense pas trouver la solution avec elle.

— Faut-il un scientifique pour entrer en communication avec le système informatique d'Altaï ?

— C'est assurément préférable et Cristella, malgré sa nomination flatteuse au poste de directrice de l'observatoire de 87°7 Station, n'avait aucune formation scientifique, du moins pas celle nécessaire pour un tel poste.

— Alcibion ?

— Il est encore moins informé scientifiquement que Cristella. Il ne sait même pas orthographier certains mots de notre jargon. Je sais que Bourguine a eu du mal à reconstituer tout ce qu'il avait volé comme informations à Charlster, à cause de cette orthographe défailante. Mais Bourguine est hors du coup, car lorsque Charlster a eu la révélation que la biologisation jouait un rôle sur Altaï, Bourguine avait disparu et se trouvait du côté du Gouffre aux Garous. Il est donc exclu que ce soit lui.

Lorsqu'ils sortirent du périmètre interdit autour du train-funérarium, ils découvrirent l'immense foule, les bougies allumées, des gens en prière et bien entendu des prédicateurs juchés sur tout ce qui pouvait leur faire dominer les gens. L'un d'eux était carrément sur les épaules d'un gros costaud.

— Charlster va devenir un saint homme, soupira Fortalès, alors qu'il nous conduit à la mort. Pourquoi votre confrère Claudion Hyponias s'est-il permis d'intervenir avec cette question sur la biologisation ? C'est une réaction bizarre qui mérite d'être sanctionnée.

— Nous avons rompu nos relations amoureuses et je crois qu'il en est très malheureux.

— Ah oui, je sais...

Bien sûr qu'il savait tout sur sa vie intime, avait reçu un rapport sur ses relations passionnées avec le jeune Harold Kowning. Elle était surveillée constamment et encore tout à l'heure, dans ce groupe de scientifiques pressés autour d'elle, il y en avait eu un pour alerter Fortalès.

— Je ne le sanctionnerai pas, mais je le prierai d'oublier ses tracasseries personnelles dans toute cette affaire qui peut déboucher sur notre survie.

Au-dehors la foule devenait moins importante, mais tout de même s'échelonnait encore sur des kilomètres. Le trafic avait été stoppé pour les transports publics à vingt-cinq kilomètres du train-funérarium. Vingt-cinq kilomètres de ferveur populaire, d'émotion truquée par l'inconscience des médias.

— Je m'occupe de ces dernières archives restées inaccessibles, mais je ne vous promets rien. Cependant, nous devons faire le maximum pour essayer de nous en sortir. Savez-vous que la température moyenne est désormais de trente-cinq degrés et que les chutes de neige sont abondantes à l'équateur ?

Vous vous rendez compte, à l'équateur où il n'y a pas un an la Ceinture de Feu empêchait toute vie.

Elle lui dit qu'elle visiterait Alcibion et Bourguine dans leurs cellules respectives. Il pensait que le premier finirait par être libéré. Il bénéficiait d'un préjugé favorable pour avoir dénoncé Bourguine. Ce dernier s'était montré coopératif, expliquant son séjour auprès de ce qu'il appelait les Guardians, ces soi-disant aliens venus d'un autre Bulb en orbite terrestre.

— Vous n'y croyez pas ? demanda Louria.

— Et vous ?

Elle ne pouvait répondre franchement. Pourtant il y avait cette gargouille qui n'avait jamais été capturée. Et Kawy ? Et l'association Anthony ?

CHAPITRE 29

Sa visite à Alcibion fut de courte durée car l'ancien secrétaire d'Opérasque n'avait rien à lui dire, gémissant sur son sort, souhaitant rejoindre sa sœur pour travailler avec elle à la confection de combinaisons isothermiques. Non, il n'avait jamais revu Charlster, ni dans son train-psychiatrique ni dans l'hôpital. Et il n'avait aucun contact avec Bourguine.

— Est-ce qu'Opérasque pourrait encore disposer d'une certaine puissance grâce à ses amis ? demanda-t-elle.

Il n'en savait rien, mais pensait qu'avec ce refroidissement horrible les comploteurs avaient suspendu leurs activités et abandonnaient Opérasque à son sort.

Bourguine, lui, paraissait beaucoup plus intéressant. Dans sa cellule il disposait d'un ordinateur, mais ne pouvait accéder à tous les réseaux. On surveillait ses échanges avec ses correspondants et il trouvait ça normal.

— Je ne pense pas que l'accusation pourra trouver grand-chose contre moi, sinon me reprocher de m'être laissé entraîner par cette association philanthropique Anthony. Que voulez-vous, ajouta-t-il avec cynisme, mon bon cœur me perdra.

— Votre individualisme forcené vous perdra, et cette volonté de tout dénigrer.

Elle lui posa la même question sur Opérasque, mais il répondit qu'il se foutait bien du Grand Maître.

— Étudiez-vous Altaï quand vous étiez chez les Guardians ?

— Et aussi Flatty, d'où ils venaient. Mais leurs appareils optiques manquaient de puissance.

— Qu'avez-vous relevé d'intéressant sur Altaï ?

— Que les bâtiments paraissent intacts, fit-il.

Peut-être lui dissimulait-il quelque chose, non comme monnaie d'échange pour sa libération mais par jalousie de scientifique, ce qui ne l'aurait pas surprise.

— Fallait-il remarquer quelque chose ? fit-il, soudain alerté par le ton de la question.

Elle hocha la tête sans répondre, uniquement pour le torturer quelque peu. Elle vit son regard s'allumer et lorsqu'elle se leva, il bondit, comme pour l'empêcher de sortir de sa cellule.

— Vous ne pouvez me laisser ainsi. Qu'avez-vous découvert que j'ai négligé ?

— Pas grand-chose, dit-elle.

— Si c'est de l'eau sous forme de glace peu m'importe, je le savais.

— La coupole, vous l'avez filmée ?

— Comme le reste.

— Sur quel laps de temps ?

— Le temps de l'observation, mettons trois, quatre heures.

Une nouvelle fois elle hocha la tête et se dirigea vers la porte comme pour appeler le gardien. Ce train-pénitentiaire, pour prévenus non encore jugés et soumis à l'instruction, se trouvait lui aussi immobilisé pour des semaines, un peu à l'extérieur de la capitale, mais restait accessible.

— Il aurait au moins fallu vingt-quatre heures pour remarquer quelque chose, dit-elle.

Elle ne le sous-estimait pas et si elle le rendrait fébrile c'était volontairement, car une fois seul il continuerait de réfléchir et peut-être que ses conclusions pourraient s'avérer intéressantes. Car, enfin, cette biologisation présentée par Charlster comme la seule explication possible n'était peut-être qu'une mauvaise blague. Le fameux Imbu n'existait peut-être pas.

— Pourquoi vingt-quatre heures ?

— Parce que dans ce temps la coupole effectuait le tiers d'un tour complet sur elle-même. En réalité, il lui en faut soixante-quatorze et seule la superposition des images le prouve. Mais il faut que la prise de vue se fasse dans les mêmes conditions, avec une caméra scrupuleusement immobile.

Il plissait les yeux, mais ouvrait la bouche, comme un demeuré frappé de stupeur.

— Je pensais que vous auriez surpris ce mouvement.

— Vous avez rêvé, cria-t-il, ou ça ne va pas dans votre tête.

— D'accord. Au plaisir de vous revoir, mais pas avant des mois, et peut-être jamais puisque nous allons tous mourir de froid.

Elle alla frapper à la porte.

CHAPITRE 30

Jamais elle n'aurait pensé autrefois, quand Cristella du haut de son bunker, on appelait ainsi son bureau aux vitres épaisses, dirigeait 87°7 Station, qu'elle se retrouverait dans une sorte de nid douillet en sa compagnie, à rire des réflexions et des mines de clown du petit Rom. La vraie nature de Cristella était faite de générosité et de chaleur humaine, et son corps épanoui en était le symbole vivant. Louria envoyait les hommes qui pouvaient caresser, aimer cette femme, trouver avec elle une harmonie de douceur et de paix. Elle n'avait aucune tendance homosexuelle, mais elle se sentait bien avec elle dans cet intérieur. Celui-ci, grâce à Charlster, était de qualité et même luxueux. Cristella recevait une belle pension et le petit Rom était également bien doté.

Après les avoir amusées par ses singeries, il jouait dans un coin de ce grand salon en émettant des onomatopées, des cris de joie ou de colère lorsqu'un jouet n'exécutait pas sa volonté.

— Roc, roc, criait-il parfois.

Cristella racontait les derniers instants de Charlster qui avait glissé de l'inconscience à la mort au début de la soirée. Elle n'avait pu rester auprès de lui, car tout de suite après une équipe médicale qu'elle n'avait jamais vue était intervenue.

— On m'a véritablement mise à la porte, se plaignait-elle doucement, alors que je pensais faire sa toilette et l'habiller. Je ne l'ai pas revu.

Louria ne lui dirait pas ce que Fortalès lui avait raconté. Le Grand Maître en était encore bouleversé quinze jours plus tard.

— Je ne me fais aucune illusion, continua Cristella. Ils ont dû prélever son cerveau pour l'étudier. Peut-être qu'il n'a pas brûlé avec le reste du corps, mais je ne veux pas le savoir. Qu'espéraient-ils en pratiquant une autopsie, découvrir le secret de son génie ? Vous avez vu ces foules qui priaient, qui chantaient en son honneur ? C'était particulièrement émouvant et j'ai acheté les journaux pour les montrer plus tard à Rom.

— Roc, pat, scandait l'enfant dans son coin.

— Je ne lui montrerai peut-être pas celle où l'on voit la fumée noire s'échapper de la cheminée du crématorium. Moi-même j'ai du mal à la regarder.

— Roc pat, répétait Rom comme une litanie.

— Rom, mon chéri, fais moins de bruit, veux-tu ?

Cristella proposa à Louria de rester coucher chez elle, mais elle avait retenu une chambre non loin de là, dans un traintel, et elle désirait être seule. Pour appeler Harold là-bas, à NPST, et déchiffrer dans sa voix s'il l'aimait toujours ou se détachait d'elle.

CHAPITRE 31

Ce fut à l'approche des Kerguelen, au cours d'une conversation radio, que la capitainerie du port de Cooktown apprit à Fleur que son demi-frère avait été élu président du gouvernement, que Lien Rag avait démissionné et se trouvait actuellement dans la mer de Ross en compagnie de Yeuse. Laquelle avait elle-même abandonné la direction du gouvernement patagon.

Lorsqu'elle sortit du tout petit habitacle radio, Kurty qui pilotait vit qu'elle paraissait bizarre, mais n'osa tout de suite lui en demander la raison. D'autant plus que leurs deux passagers de la famille Kalami, enfin guéris de leur mal de mer, se trouvaient assis en dehors du poste de pilotage, profitant d'un temps plus calme et d'une mer peu formée.

Ce fut plus tard qu'il sut que Liensun dirigeait les Kerguelen et n'en fut pas vraiment surpris.

— C'était l'homme qu'il fallait. Il est assez habile pour se sortir de tous les imbroglios de la politique.

— Habile ? Retors, oui.

Fleur n'avait pas pardonné à Liensun ce qu'il avait fait à Jdriège. Abusant de son don de télépathe, il avait influencé la décision de ce dernier en se présentant à lui comme l'émanation de l'esprit de son père, Jdrien le messie, l'incitant à abandonner la Zone Tabou aux Hommes du Chaud.

— Je t'en prie, dit-il, abordons là-bas sans idée préconçue. Nous allons retrouver ton père.

— Mon père, il est à des milliers de kilomètres dans la mer de Ross. Je ne sais même pas ce qu'il fait là-bas.

Comme sa mauvaise humeur persista encore longtemps, il se demanda si son amie n'avait pas d'autres raisons d'en vouloir à son demi-frère qui était aussi son oncle. La sœur de Liensun, Jael, était sa mère à elle.

Une nuit où elle barrait, ils pensaient atteindre Cooktown le lendemain matin, il la rejoignit pour avoir quelques explications sur sa colère.

— Nous n'aurions pas dû quitter les Kerguelen, dit-elle, avec une franchise déroutante. Tu aurais pu être élu à la place de Liensun. Tu es austère, honnête

et tu ferais un excellent chef de gouvernement. Liensun ne verra jamais que son intérêt personnel, les combines, les passe-droits.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Je n'aurais jamais accepté cette charge de président.

— Dans ce cas, moi je l'aurais fait.

— Tu n'as pas vingt ans.

— Et alors ?

Kurty venait de recevoir un grand choc. Fleur oubliait qu'il avait un autre idéal dans la vie, elle ne pouvait plus l'ignorer depuis qu'ils avaient retrouvé ensemble l'endroit où la locomotive de son père Kurts, la Locomotive-dieu, gisait au fond de la mer dans un mausolée de corail. Comment pouvait-elle imaginer un seul instant qu'il puisse prétendre à diriger l'archipel ou briguer toute autre fonction de ce type ? Il avait dû, la mort dans l'âme, abandonner le commandement de la *Salamandre* à son second Grathe, car il en avait plus qu'assez des éternelles navettes entre la Zone Tabou et Cooktown. Il avait pensé reprendre la mer, traverser la Ceinture de Feu et comme ils venaient de le faire, retrouver la locomotive de son père. La perte du grand baleinier avait été compensée par l'accomplissement de son rêve. Et Fleur n'avait-elle donc pas compris cela ? Il se croyait aimé, suivi dans l'accomplissement de ce devoir filial, et Fleur l'aurait bien vu en président, en roitelet ridicule d'un royaume minable.

Éperdu, redoutant de se montrer odieux envers Fleur, il retourna dans leur cabine, s'allongea sur sa couchette, mais resta les yeux ouverts. Une nausée lui souleva le cœur et il se précipita vers le lavabo, mais ne put vomir. Ce qui embarrassait son corps, torturait son âme ne pourrait être expulsé de lui comme le produit d'une mauvaise digestion. Il craignait d'avoir perdu Fleur, se sentant incapable de vivre auprès d'une femme qui aurait ce regret sordide d'une stupide promotion. Rien ne serait plus pareil entre eux, mais il ne savait plus que faire. Atteindre les Kerguelen et s'enfuir avec ce bateau-là, en compagnie des deux envoyés de la famille Kalami ? Remonter jusqu'à l'île de leur immense entrepôt, embarquer les rails sur une barge qu'il tirerait jusqu'en mer de Chine, pour essayer de sortir la locomotive de l'eau. Il avait pensé utiliser la pente douce qui remontait vers la plage de l'île.

Lorsqu'il vint prendre son quart, Fleur se rendit compte qu'il n'était pas dans son état habituel et elle regrettait déjà ce qu'elle avait dit. Elle aurait dû le garder pour elle car, en réalité, elle avait exprimé violemment une vieille rancune à l'encontre de Liensun. Une rancune qui ne datait pas de cet incident avec Jdriège, mais plongeait ses racines au-delà. Jamais elle n'avait imaginé que Kurty puisse devenir président et elle encore moins, mais en voulait à son

père, Lien Rag, d'avoir incité Liensun à présenter sa candidature. Car elle n'avait pas le moindre doute. Pour se libérer la conscience et laisser à sa place quelqu'un d'assez habile, Lien Rag avait choisi Liensun. Et aussi pour ennuyer ses ennemis politiques. Et enfin pour jouir d'une nouvelle lune de miel avec sa vieille maîtresse, sa complice de toujours, cette Yeuse qu'elle n'aimait pas trop. À leur âge ! S'enfuir dans la mer de Ross pour vivre une nouvelle passion, pour parcourir ensemble toutes leurs folies érotiques. Elle savait à quoi s'en tenir sur ces deux-là qui n'avaient pas été des modèles de vertu, d'après Jael sa mère. Combien de partenaires avaient-ils eus ? Elle savait que Yeuse avait même pris Jdrien comme amant, et aussi Liensun. Que ce dernier lui était indispensable à une certaine époque pour assouvir ses fantasmes. D'autres personnes que sa mère Jael l'avaient informée de toutes ces turpitudes. Il n'y avait qu'à écouter les gens qui travaillaient pour son père, ses camarades de classe à elle. Son père avait même copulé avec une Rousse, Jdrou, la mère de Jdrien. Certainement par curiosité perverse, pour savoir comment c'était l'amour avec une Rousse. Elle voyait dans cette union étrange un désir d'animalité, comme si à cette époque son père montrait quelque mépris raciste envers le peuple du Froid.

Lorsqu'elle en arriva à de telles exagérations, elle se rendit compte qu'elle dépassait les bornes, que dans sa hargne elle accusait Lien Rag d'une chose qui était certainement fausse. Jamais son père n'aurait eu ce genre de réaction et s'il avait fait un enfant à Jdrou, c'était qu'il l'aimait. On lui avait raconté qu'il était allé vivre avec la tribu de cette jeune femme, endurant le froid, la mauvaise nourriture, les vexations et les mauvais traitements des Hommes du Chaud, pour rester auprès d'elle puis pour s'occuper du bébé. Jdrou avait été tuée par des chasseurs racistes et Lien Rag n'avait eu de cesse qu'il ne l'ait vengée. Il avait recueilli Jdrien et Yeuse l'avait aidé à l'élever. Oui, cette Yeuse qu'elle détestait et qui avait démontré qu'elle pouvait avoir des sentiments maternels.

Elle ne put se justifier cette nuit-là, lorsque Kurty la remplaça à la barre, et elle alla se jeter sur sa couchette, si bien que lorsqu'elle se réveilla le *Mistake* était déjà amarré à quai et Kurty présentait ses deux passagers au capitaine du port, alors que Liensun, prévenu, venait les rejoindre du bout de l'île dans un glisseur tout neuf.

La première chose que découvrit Fleur fut la glace de plusieurs mètres d'épaisseur sur les quais et sur tout le reste de la ville et du pays. Un seul tramway circulait sur la voie traversant l'île, car les autres rails étaient enfouis. Et puis elle vit un camion-glisseur qui venait charger le poisson d'un chalutier et comprit qu'il y avait eu des changements énormes depuis leur départ.

Les Kalami, Ramha et Indira, ne cachaient pas non plus leur surprise. Ils

découvraient un grand nombre de bateaux de moyen tonnage dans ce port, et aussi le plus grand de tous, la *Salamandre*, un baleinier mixte, voile et moteur, de gros tonnage, mais ne se rendirent pas compte que Kurty refusait obstinément de le regarder. Ce fut Fleur, arrivant encore ensommeillée, qui leur donna le nom et les caractéristiques de ce superbe bâtiment, ajoutant que Kurty en avait été le commandant.

Liensun arriva alors et se précipita vers sa sœur qu'il souleva de terre pour l'embrasser à son grand déplaisir. Cette démonstration d'affection, parce que des photographes opéraient à coups de flashes. Il pria les arrivants de monter dans son glisseur spacieux qu'il appelait un Carminale.

— Mais, s'étonna Fleur, n'est-ce pas le nom d'un député ?

— Je t'expliquerai.

Kurty déclara qu'il les rejoindrait plus tard, qu'il avait différentes choses à faire à bord. Liensun conduisit les voyageurs dans la maison de famille qu'il occupait en l'absence de Lien Rag et de Yeuse, ce qui déplut également à Fleur.

— Le *Dragon* ? répondit Liensun, soudain gêné, à la question de sa sœur. Il vient de repartir pour la mer de Ross. Nous avons découvert là-bas, dans une mer intérieure que les Roux ne peuvent revendiquer, un immense troupeau d'éléphants de mer. Peut-être deux millions de têtes. Farnelle et Danglov vont faire le plein, mais attendront que Grathe arrive pour revenir ici.

— Ma mère est toujours avec eux ? Comment va-t-elle ?

— Je t'expliquerai. Nos hôtes méritent d'être installés agréablement.

En deux mots elle lui apprit qu'ils représentaient une importante famille des Seychelles, propriétaire de dépôts fabuleux en matériel ferroviaire et en appareils intéressants. Ils souhaitaient rencontrer leur père en prévision de l'avenir.

— Que me caches-tu au sujet de ma mère ?

Il se défila sous prétexte de faire les honneurs de cette maison construite sur les plans de son père. Les nouveaux venus paraissaient surtout déconcertés par le froid et l'épaisseur de glace qu'était devenue la couche de neige.

— Installez-vous, je vais faire un saut à mon bureau et je reviens aussi vite que possible. Je vous ferai visiter notre entreprise de glisseurs. Nous sommes en train d'en fabriquer des centaines et le numéro 68 vient de sortir pour les essais.

Fleur le rattrapa comme il s'installait aux commandes du Carminale, et elle le força à répondre.

— Jael... a disparu en mer de Weddell. On l'a cherchée longtemps, sans jamais retrouver son corps ni la moindre trace.

— Tu en parles avec indifférence, remarqua-t-elle hérissée, ne voulant pas que le chagrin empiète sur sa rancœur.

— Cela fait des mois et des mois. J'ai eu autant de chagrin que celui que tu vas connaître, mais j'ai fini par accepter cette disparition. Et tu feras la même chose quand le temps se sera écoulé.

Elle le laissa repartir et rentra dans la maison, essayant de retenir ses larmes.

— Il fait très bon ici, disait Kalami, on voit que vous ne manquez pas d'huile et nous serions heureux que vous nous fassiez des livraisons. Nous aussi allons connaître froid et neige.

CHAPITRE 32

Lorsque Liensun revint et proposa de déjeuner dans un excellent restaurant de la ville, Fleur dit qu'elle souhaitait rester dans la maison et son demi-frère parut soulagé de partir seul avec le couple de visiteurs. Il leur ferait voir les ateliers Chalazy après le repas.

Ce fut Grathe qui arriva le premier pour le repas du soir que Liensun offrait, et il ne trouva personne dans la maison, sinon la gouvernante qui s'occupait du quotidien.

— Voyageuse Fleur est dans sa chambre depuis ce matin. Elle a appris la disparition de sa mère et je pense qu'il faut la laisser à son chagrin.

Mais Fleur qui avait entendu le moteur du glisseur, crut que les Kalami revenaient et pensa qu'elle se devait de les recevoir. Elle fut heureuse de voir Grathe qu'elle aimait beaucoup, et sans la moindre réticence lui demanda des nouvelles de son ami, instituteur dans un village de pêcheurs, qui partageait la vie du capitaine.

— Il va très bien.

— Il aurait pu venir avec toi.

— Je pense qu'il est trop intimidé pour cela. Je suis monté à bord de votre baleinier, mais je n'y ai pas trouvé Kurty comme je l'espérais. J'avais pas mal de choses à lui demander.

— Au sujet de la *Salamandre* ?

— Oui, bien sûr.

— Il faudra peut-être t'en abstenir. Kurty souffre encore d'avoir abandonné son baleinier, et lorsque nous sommes entrés au port il n'a pas eu un regard pour lui.

— Je comprends, murmura Grathe. Je pense qu'il a quitté son bord pour faire quelques courses. Il dispose d'un pied-à-terre lui aussi. Il nous rejoindra directement ici.

Puis ce fut Lienty, le cousin, qui fut heureux de retrouver Fleur et lui donna non seulement des nouvelles de son père, mais d'autres précisions sur cette mer intérieure de la banquise de Ross. Elle comprit que l'exploitation de

l'huile d'éléphants de mer n'allait pas sans danger et que les Roux, de plus en plus nombreux, prépareraient une intervention.

— Farnelle est repartie avec une grue de fort tonnage, car on pense que les Roux veulent boucher le chenal Nord pour détourner les poissons de la mer intérieure. Sans poissons à manger, les éléphants s'en iront ailleurs.

— Je croyais mon père et Yeuse là-bas pour une nouvelle lune de miel, fit-elle, confuse d'avoir accumulé tant de fausses raisons de rancune.

— Ils veillent sur l'exploitation, surveillent les supplétifs qui pourraient se laisser aller à quelques bavures. Gdami est là-bas aussi, mais ne parle plus à sa mère, s'étant entièrement solidarisé avec Jdriège.

Liensun revint avec les Kalami, toujours aussi exubérant, bavard. Il était de plus en plus à l'aise dans son rôle de président, et Lienty avait confié à Fleur que sa popularité croissait de jour en jour, déjà à cause du ravitaillement et de la fourniture gratuite d'électricité, donc de la lumière et du chauffage, mais aussi du fait des glisseurs. Les gens en commandaient de plus en plus, et le carnet avait déjà comptabilisé quatre cent et quelques versements d'arrhes.

— Nous en devons cent à la présidente de la Patagonie orientale.

— Une présidente ? répéta Fleur, éberluée.

Au moment de se mettre à table, Kurty n'avait pas encore paru et voyant sa sœur inquiète, Liensun avait prié son chef de police de lui donner des nouvelles du capitaine. Il lui recommanda d'agir avec la plus extrême discrétion.

— Est-ce à cause de la *Salamandre* qu'il nous boude ? demanda-t-il sans trop de tact.

— Je veux bien me retirer, proposa Grathe, je ne voudrais pas ternir votre réunion de famille. Je comprends très bien les sentiments de Kurty, qui après avoir vécu des aventures extraordinaires sur ce bateau a dû l'abandonner pour échapper à la routine des livraisons de fuphoc.

Hypocrite, Fleur laissa entendre qu'effectivement le découvrir dans le port avait été une épreuve pour son ami, mais elle pensait qu'il finirait par revenir. Elle savait fort bien que Kurty était bouleversé par cette crise presque hystérique qu'elle avait faite en apprenant que son demi-frère était devenu président des Kerguelen. Elle avait donné l'image d'une ambitieuse prête à tout pour acquérir le pouvoir, n'avait pas su démêler ce qu'il y avait d'excessif et surtout de douloureux dans ce coup d'éclat.

Grathe, lorsqu'il quitta la maison, accepta de la raccompagner jusqu'au

Mistake. Elle s'était fait une joie de s'installer dans la maison de famille avec son père, mais la pensée de rester en compagnie de Liensun la rebutait. Surtout, elle pensait que Kurty serait de retour à bord du petit baleinier.

— Veux-tu que je t'accompagne ? lui proposa Grathe lorsqu'il stoppa sur le quai du bateau.

— Non, inutile, retourne auprès de ton ami et salue-le bien de ma part.

Mais contrairement à ses espoirs, Kurty n'était pas à bord et elle se rendit dans le poste de pilotage, alluma les lumières de coupée sans pouvoir se résoudre à aller se coucher. Il faisait très froid et le baleinier n'était pas vraiment équipé pour le chauffage. Un poêle à huile avait été installé dans le petit carré, mais ne pouvait tiédir tout le bateau.

Elle s'habilla chaudement pour veiller dans le poste, s'endormit.

Kurty revint très tard dans la nuit et la découvrit le front appuyé sur la roue de la barre. Il la réveilla doucement, la prit dans ses bras pour l'emporter dans leur cabine. Il avait réussi à dominer ses désillusions, découvert que son amour pour cette fille pouvait surmonter l'épreuve.

Le lendemain ils travaillèrent dur tous les deux pour préparer la suite du voyage vers la Patagonie. Les coups de tabac successifs avaient laissé des traces sérieuses, et Kurty se demandait même si le baleinier ne serait pas forcé d'entrer en cale de radoub.

Sans revenir sur les causes de leur véritable malaise, Fleur parla de la soirée de la veille, de la disparition de Jael, raconta ce qu'elle savait de cet immense troupeau d'éléphants de mer dans une mer née dans la banquise de Ross. Lienty rejoindrait cet endroit sous peu, avec le dirigeavion. Elle parla aussi de Grathe qui aurait voulu rencontrer Kurty, mais ne précisa pas pourquoi.

— Les Kalami sont enchantés de leur escale et de ce qu'ils ont découvert, surtout dans les ateliers Chalazy. Ils emportent de la documentation sur les glisseurs, mais je pense que leur avenir avec le froid et la glaciation qui s'annoncent se dirigera vers le chemin de fer. Ils ont été déçus de ne pas rencontrer papa pour lui parler de ce fameux viaduc qu'il avait entrepris de construire en travers du Pacifique Sud. Quand je pense qu'il avait établi les trois cinquièmes de la distance au moyen d'arches géantes, et que tout était réfrigéré par des réseaux fantastiques de capillaires, des centaines de milliers de kilomètres de capillaires, avec seulement quelques compresseurs pour refroidir le liquide qui circulait dans ces minuscules tubes.

Grathe se présenta un peu plus tard et Kurty descendit à quai pour le

saluer. Ils remontèrent ensemble à bord. Il finit par expliquer que la machinerie réfrigérante des soutes à poisson et à viande lui donnait du souci, car elle dévorait énormément d'huile pour un froid relatif.

— Si nous ne connaissions pas de telles températures naturelles, jamais le poisson de Ross n'arriverait ici en bon état.

Kurty essaya de lui fournir des explications, effectua un dessin, mais ne manifesta pas l'intention de monter à bord de son ancien baleinier.

— Je dois partir bientôt relayer Farnelle et Danglov. Moi aussi j'embarque une grue de grand tonnage et nous devons la fixer sur le pont pour éviter qu'elle ne glisse sur un bord.

Puis ce fut Liensun, toujours aussi dynamique et fatigant, estima Fleur. Souffrait-il de l'absence de Songe qui effectuait quelques trafics sur la côte Ouest de la Patagonie, il donnait le change dans tous les cas. Il annonça que la météo prévoyait un sérieux ouragan et que la neige avait atteint enfin Magellan Station. Les Kalami visitaient l'Assemblée des élus en compagnie du président Carminale, flatté de l'attention de Liensun.

— Pourquoi, s'étonna Fleur, te réjouis-tu que ce pays soit soumis aux mêmes conditions météo que nous ?

— Là n'est pas la question, mais j'espère que cette neige et le froid qui suivra ralentiront leur économie. Je crains qu'ils ne deviennent trop puissants. Cette fille, Léonora Cabana, est très arriviste et réussit à peu près tout ce qu'elle imagine. Par exemple cette monnaie qu'elle a lancée, l'océano, eh bien voilà que tout le monde en veut et que le cours a commencé de grimper, si bien que désormais un océano vaut six cents watts, c'est-à-dire plus de six litres de fuphoc, alors que jusque-là c'étaient cinq cents watts et cinq litres environ d'huile. Nous, nous y perdons.

Plus tard, Kurty, en train de manger dans le petit carré en face d'elle, se mit à rire et elle lui en demanda la cause.

— Je crois que cette Léonora Cabana ennuie fort ton frère. Qu'en penses-tu ?

— Rien, je sais qu'elle joue beaucoup de ses charmes physiques et fait les yeux doux à tous les hommes.

— Tiens, je pensais que c'était un modèle pour toi que cette fille parvenue, en un rien de temps, à se faire désigner comme présidente de son État.

Il n'avait donc rien oublié, rien pardonné et elle faillit quitter le baleinier pour elle ne savait trop où.

CHAPITRE 33

Le *Mistake* s'éloigna toutes voiles dehors, profitant de la queue de l'ouragan et des vents portants. Ainsi l'économie d'huile serait substantielle et avec la coque bien calée dans l'eau, les deux passagers ne souffriraient plus du mal de mer, du moins jusqu'à ce que le vent les abandonne et qu'ils doivent relancer les moteurs.

Ce fut une traversée assez rapide et contrairement à ce qu'avaient craint Fleur et Kurty, ils ne furent pas contraints à une escale aux Falkland que les Patagons appelaient de plus en plus fréquemment les Malouines. Ils estimaient que du temps de la Panaméricaine, ce nom n'avait que trop caché le véritable. Jusque-là aucun des deux pays de la Terre de Feu ne s'intéressait à cet archipel, mais Léonora ayant des projets d'installation, Reiner avait lui-même prétendu avoir des droits. Liensun avait donné à sa sœur des indications pour trouver une colonie de phoques au cas où ils auraient besoin d'huile. Ils pénétrèrent dans le détroit sans y avoir fait escale.

Si les Kalami avaient été surpris par le dynamisme des Kerguelen, ils découvrirent que ce n'était rien à côté du bouillonnement de la Patagonie orientale. Déjà l'obtention d'une place au port posait de sérieux problèmes et ils furent relégués dans une zone industrielle où l'on fabriquait de la poudre et de l'huile de poisson qui empestaient l'air. Kurty remarqua que des embarcations hétéroclites, inconnues, attendaient d'être chargées un peu partout, et se demanda d'où elles venaient. La couleur de peau des équipages accrût le mystère. La plupart étaient montées par des Noirs.

— Je ne pense pas qu'ils viennent de la côte Est africaine, affirma Kalami, car je connais toutes ces côtes et les gens qui y vivent se remettent mal du réchauffement qu'ils ont fui vers les montagnes intérieures. Certains ont même vécu à des hauteurs où il n'y avait aucune ressource et ne sont redescendus vers les plaines côtières que depuis peu. Si ces bateaux viennent de l'Africana, c'est certainement de l'Ouest.

— Je n'appelle pas ça des bateaux, disait Kurty avec mépris. Ce sont des radeaux avec un habitacle et des moteurs bricolés avec des bidons et de la tuyauterie, prêts à exploser.

En réalité, ils arrivaient pour la plupart des côtes d'Amérique du Sud, de ce pays ancien qu'on appelait Brésil. Oui, ils avaient survécu au réchauffement et leur peau avait été brûlée par le rayonnement des UV. Ils se cachaient dans le

centre du pays, là où les dernières glaces mirent des années avant de fondre totalement. Ils étaient sur le point de se réfugier dans le Sud quand la vague de froid arriva. En quelques mois, ils avaient réussi à mettre sur pied une économie primitive, uniquement basée sur l'exploitation du bois fossile. Ils en livraient des radeaux surchargés, tirés par des rafiots sans nom, aux machines incertaines retrouvées dans les bas-fonds de marécages autrefois gelés. Ils venaient échanger ce bois contre de la nourriture et des objets manufacturés.

La Patagonie orientale traitait le bois fossile, le dépouillait de ses couches rocheuses, des sédiments souvent calcaires, le pulvérisait et à l'aide de colles nouvelles reconstituait un bois étonnamment solide, étanche à l'eau et qui servait à la construction navale surtout. Les réserves locales de ce bois commençaient à s'épuiser quand ces peuplades du Nord étaient arrivées un beau jour avec ces radeaux chargés à couler.

— Mais, remarqua Fleur, le Nord de la Patagonie était contaminé par la radioactivité répandue par les Aiguilleurs lors de la guerre d'il y a quelques années. Comment est-on sûr que cette radioactivité n'a pas aussi envahi ce Brésil, avec des vents orientés le plus souvent sud-nord ?

Elle comprit très vite que personne ne répondrait à ses questions dérangeantes, car chacun s'en moquait éperdument. Les gens d'ici voulaient vivre sans s'attarder à des réflexions malencontreuses. Ils ne pensaient qu'à gagner de l'argent et à le dépenser sans compter. C'était une frénésie générale que la terrible Léonora Cabana encourageait elle-même, en se laissant photographier dans des lieux où l'on s'amusait sans se préoccuper du reste.

CHAPITRE 34

Le dirigeavion perdit de l'altitude bien avant la mer de Ross, et Lienty fit déployer la partie dirigeable pour couper les moteurs lorsqu'ils survoleraient l'immense colonie d'éléphants de mer. Il ne fallait surtout pas effrayer ces animaux, et le dirigeavion était ce qui convenait le mieux pour rejoindre cet endroit. Un hydravion eût provoqué une panique effroyable.

De trois mille mètres où ils se balançaient mollement, Lienty observa, aux infrarouges à cause de l'obscurité, cette mer intérieure, et éprouva un malaise. Il avait l'impression que l'apparence habituelle s'était grandement altérée.

Ses mécanos firent les mêmes observations et finalement trouvèrent ce qui les gênait. Le chalet de Lien Rag et de Yeuse avait disparu.

— C'est incroyable, fit Lienty effrayé. Que s'est-il passé ?

— Il ne reste que les installations de supplétifs.

Tiens, un de leurs pneumatiques traverse l'eau. Voyez son projo, cette ligne jaune avec les infrarouges.

— On se pose quand même ? demanda Keverny, un des anciens qui avait remplacé Olivary.

Gislake, lui, restait muet, continuant ses observations.

— Je crois, finit-il par dire, que la banquise s'est effondrée et a englouti le chalet.

— Que me chantez-vous là ? s'écria Lienty, fou d'angoisse.

Mais il y avait bel et bien un entonnoir à la place du chalet. Gislake continua sans pitié à détailler ce qu'il croyait voir.

— Il s'est produit un effondrement qui a englouti le chalet et des tonnes de glace sont ensuite tombées dans le trou, si bien qu'on ne voit plus rien. Pour moi le chalet est au fond de l'eau. Reste à souhaiter que Lien Rag et Yeuse aient réchappé à cette catastrophe.

— La barcasse de ce métis de Roux a disparu elle aussi, remarqua un autre mécano.

C'était exact. La chaloupe pontée de Gdami, aménagée en phoquier, n'était pas visible.

— Les Roux sont encore plus nombreux qu'il y a quinze jours. Ils sont partout maintenant. Tous ces points jaune-vert.

Le radio vint dire qu'il ne pouvait contacter Lien Rag, mais qu'il avait eu Joffran, le chef des commandos, et que ce dernier voulait parler à Lienty. Celui-ci détestait ce type, mais se précipita dans le local radio.

— Vous avez vu ? Les Roux ont creusé en dessous. Ils sont passés sous l'eau pour entreprendre leur sale boulot de sape. Je crois qu'ils sont capables de rester en apnée un temps incroyable, peut-être un quart d'heure ou vingt minutes, lui dit le chef des commandos.

— Où sont mes amis ?

— Tout s'est passé en pleine nuit, je veux dire la nuit fictive car ici c'est l'obscurité constante. Ils sont saufs.

CHAPITRE 35

À plusieurs reprises, ils entendirent ronronner le générateur. Zixiss ne cessait de s'alimenter en électricité pour compenser les lourdes pertes qu'il avait subies et tenter de guérir, du moins de réparer peu à peu les carences qui avaient suivi la perte de cet appareil. Il avait dépensé une énorme énergie pour remonter la piste de son cheval enfui, pour descendre ensuite dans le ravin où il avait failli s'écraser en chute libre.

Ni Ed Kan, ni elle ne dormaient. Ed parce qu'il redoutait toujours que le sphale ne retrouve ses instincts meurtriers et ne le prenne pour un de ses ennemis mortels restés pourtant sur Flatty, les laineux. Elle, par solidarité peut-être.

— Nous pourrions remonter, nous deux, murmura Movane, mais lui ne pourra jamais nous suivre. Il est voué à rester dans ce ravin ou bien à suivre le cours du petit ruisseau, en espérant que plus loin il trouvera une escalade plus aisée à faire.

Ed ne répondait pas et elle pensait que le sort du sphale le laissait indifférent et même qu'il préférerait le savoir prisonnier de cet abîme, pour sa propre sécurité.

— Bientôt, les charognards, les grands vautours du désert, viendront planer au-dessus de notre cachette à cause du cadavre de ce cheval, et leur vol circulaire attirera l'attention des nomades ou de ceux qui nous cherchent. Je suis persuadée que Tharbin n'abandonnera jamais l'idée de me retrouver, pour se venger de moi.

— Nous n'avons pas revu le dirigeable.

— Dans ce trou qui s'ouvre vers le ciel par une fente étroite, si cet aéronef est passé, cela n'a pas duré une seconde.

— Tharbin a autre chose à faire que de nous poursuivre indéfiniment. Il dirige une grande Compagnie, et doit faire face au refroidissement.

Il avait neigé à plusieurs reprises, mais sans gravité. Cependant, ces petites chutes en annonçaient de plus importantes et ils devaient quitter au plus vite cet endroit qui leur serait fatal, le froid venu.

Ils finirent par dormir un peu, mais se réveillèrent alors qu'il faisait encore

nuît. Là-bas, auprès du cheval en décomposition, brillaient les yeux à pupilles multiples du sphale qui ne paraissait pas incommodé par la puanteur.

Lorsque Movane apparut à l'entrée de leur cachette, il se dirigea maladroitement vers elle.

— J'ai récupéré presque tout mon potentiel énergétique, mais je doute de pouvoir remonter à la surface de ce ravin. D'autre part, avec ma chute, j'ai laissé la corde à une trop grande hauteur pour pouvoir l'atteindre. Vous devez préparer votre départ, je suppose ?

Elle ne savait que répondre. Pour Ed et pour elle, atteindre la surface serait déjà un exploit comme les autres fois. Il fallait compter plusieurs heures d'efforts, de peur, pour y parvenir et ils ne pouvaient se charger du sauvetage de cet être, haut de deux mètres et pesant certainement cent cinquante à deux cents kilos.

— Je pensais découper la peau du cheval et la tanner pour ensuite la tresser. Je ne vous demande pas de m'aider, mais seulement, une fois là-haut, de dérouler cette corde que je puisse l'utiliser pour grimper. Pouvez-vous me prêter un outil tranchant, un couteau serait parfait.

Elle retourna dans le trou, fouilla dans son sac, mais ne put mettre la main sur son couteau, tout en sachant qu'elle l'y rangeait soigneusement après s'en être servi. Elle se tourna vers Ed Kan qu'elle avait quitté endormi, et eut l'impression que maintenant il faisait semblant.

— Tu n'as pas vu mon couteau ?

Il ne répondit pas.

— Prête-moi le tien, dans ce cas.

Il reposait, la tête appuyée sur son sac, et lorsqu'elle essaya de glisser sa main à l'intérieur, il lui saisit durement le poignet.

— Tu ne penses pas que je vais donner à cette créature de quoi m'assassiner ?

— Tu as volé mon couteau ?

— Tu es trop inconsciente pour qu'on te laisse faire n'importe quoi. Ce sphale t'embobine. S'il ne peut sortir seul de ce trou, eh bien qu'il y crève avec son cheval. Je n'ai pas l'intention de me soucier de lui.

— Jusqu'ici il n'a eu aucun geste menaçant envers toi.

— Non, mais il évite de me regarder, et quand il le fera je sais que je

devrai détaier sans attendre ou bien essayer de le tuer. Cette nuit, j'ai réfléchi au moyen d'y parvenir. Si seulement il s'était trouvé juste au bas de la paroi de gauche, j'aurais pu l'escalader de quelques mètres et détacher un bloc de rocher pour écraser sa sale tête.

Elle préféra le laisser. Le sphale avait dû surprendre leur conversation, se douter qu'au ton âpre de celle-ci le couple n'était pas d'accord. Il s'était éloigné vers le cadavre du cheval, juste comme un rai de lumière apparaissait dans le ciel. Il était donc entre dix et onze heures.

Elle s'était assise à côté de leur cachette et un peu plus tard son sac fut poussé à l'extérieur. Elle crut que Ed Kan lui signifiait par ce geste qu'il ne voulait plus d'elle dans ce refuge, mais peu après ce fut son sac à lui qui apparut. Elle ne fut même pas soulagée d'avoir imaginé une rupture. Le neurologue s'extirpa de l'entrée, se redressa pour regarder la paroi.

— Nous aurons quatre bonnes heures de clarté, à nous d'en profiter. Il nous les faudra bien pour atteindre la surface.

— Je ne pars pas. Rends-moi mon couteau avant de commencer à grimper. Moi je reste ici. Zixiss veut découper des lanières dans la peau de son cheval et les tresser, et je vais l'aider. Ensuite, moi, je grimperai avec ce rouleau de corde improvisée, et une fois en haut je la fixerai et la laisserai se dérouler.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu es amoureuse de lui ? Il en a une bien grosse ?

Elle resta impassible, tendant la main pour qu'il lui rende son couteau. Il se pencha vers son sac et l'en sortit, le lui jeta avec colère.

— Je devrais te faire une piqûre, dit-il. J'ai tout ce qu'il faut dans ce sac pour te rendre aussi docile qu'une marionnette. Tu es en train de te suicider pour sauver ce monstre.

— Là-haut, dans Flatty, les sphales et les Guardians vivent en bonne entente et je dois en tenir compte ici, sur Terre. Je n'ai jamais eu autant conscience de venir d'ailleurs et d'être solidaire avec ce sphale. Tu peux t'en aller si tu as toujours peur de lui, mais moi je vais l'assister.

Il passa les bretelles de son sac et se dirigea vers le passage qu'ils avaient non sans peine aménagé, pour atteindre une minuscule corniche à cinq mètres du sol. De là commençaient les différentes acrobaties qui, centimètre par centimètre, permettaient de remonter jusqu'à une autre plate-forme où l'on pouvait, quel soulagement, poser les deux pieds en s'accrochant fermement à la moindre saillie.

La clarté devenait jour et là-bas le sphale grimpait. Dans une vision très

large de son système optique, il pouvait englober la silhouette assise de Movane en même temps que celle de Kan, déjà à quatre mètres en l'air.

Laissant son sac, elle se dirigea vers Zixiss, lui tendit le couteau. Mais elle ne resta pas auprès de lui, retourna vers leur tanière, gratta la paroi glacée pour obtenir un peu d'eau qu'elle but avidement. Il n'y avait plus de bois de broussailles pour préparer un thé chaud.

De loin, elle suivit les découpes du cuir. Peu à peu Zixiss écorchait la bête dont les chairs liquéfiées par la décomposition commençaient de couler. La pauteur venait à elle par bouffées écœurantes. Pas une fois elle ne leva la tête pour voir où Ed Kan en était de son ascension, mais les pierres qui roulaient la renseignèrent par les échos de leurs rebonds. Plus ceux-ci étaient nombreux et plus son compagnon s'élevait.

Le sphale allait accrocher les longues bandes de peau qu'il découpait, sur la paroi d'en face qui se réchauffait plus vite que l'autre. Mais lorsque le jour déclinerait puis disparaîtrait, et que le froid reviendrait, ces lanières se recroquevilleraient et ne seraient peut-être plus utilisables le lendemain matin.

Zixiss s'interrompait pour recharger ses batteries, du moins c'était le seul mot qui venait à l'esprit de Movane, ignorant comment l'électricité produite par ce générateur à air comprimé pouvait se répartir dans le grand corps chitineux. Était-ce une véritable nourriture qui suivait un processus particulier d'absorption et de dégradation ? Mais quels déchets pouvaient en résulter ? Elle ne s'était pas souciée de savoir si dans sa cellule du Centre guardian, là-bas, auprès du Gouffre aux Garous, le sphale expulsait de son corps ces éventuels déchets. À l'époque elle aurait trouvé indécent de s'en préoccuper.

Elle remarqua que les séances de recharge étaient assez courtes désormais, signe que l'organisme du sphale était totalement régénéré et que seul le travail qu'il accomplissait avec cet écorchage du cheval dépensait de l'énergie.

Au milieu du jour, elle mâcha de la viande fumée d'un rongeur tué quelque temps auparavant, but de l'eau. Zixiss travaillait toujours avec la même opiniâtreté, sans s'énervier, sans paraître se fatiguer, ne s'interrompant que pour se brancher un instant sur le générateur. Il n'avait même pas besoin de compresser l'air chaque fois, puisqu'il n'en utilisait qu'une partie.

Lorsque la nuit vint, elle rentra dans son trou, s'enfouit dans son sac de couchage et s'endormit, compensant l'insomnie de la nuit précédente. Elle entendit plusieurs fois le ronflement du générateur, mais plus rien par la suite.

Lorsqu'elle se réveilla, le silence était parfait. Elle attendit un peu avant de quitter la tiédeur de son sac, certaine qu'il gelait au-dehors. Jusque-là ces gelées n'étaient que nocturnes et dans la journée il devait faire quelques

degrés au-dessus de zéro. La veille elle n'avait pas un seul instant pensé à Ed Kan, ne savait même pas s'il avait réussi à atteindre la surface de ce gouffre. Les autres fois il leur fallait entre trois et quatre heures pour y parvenir, mais ils s'entraidaient, s'assuraient l'un l'autre. Seul, il lui avait fallu ralentir son rythme et soigneusement choisir ses saillies de roches. Elle réalisa qu'après plusieurs chutes de pierres, elle n'en avait plus enregistré une seule dès le milieu du jour. Avait-il réussi plus vite qu'en sa compagnie ? Elle essaya de se mettre à sa place pour se demander ce qu'elle aurait pu faire une fois en haut, quelle direction aurait-elle prise ? Certainement épuisée après cette escalade, elle aurait dû se reposer et la nuit venue serait restée sur place. C'était peut-être ce qu'avait fait Ed Kan.

Dehors, c'était nuit noire et de petites aiguilles piquetèrent son visage. Proche de la grêle, une neige dure tombait, mais le sol n'en était pas encore tapissé. Du côté du cadavre du cheval ne s'élevait aucun bruit. Elle ne pensait pas que le sphale lui serait reconnaissant pour le prêt du couteau, et pour avoir persisté à rester dans cet abîme le temps qu'il fabrique cette fameuse corde tressée. La pensée qu'il ait pu tenter seul de remonter, l'abandonnant, tout comme Ed Kan sur place, la laissait indifférente. Elle n'en était pas à un abandon près. Elle avait accompli ce qu'elle devait, le reste lui importait peu. Sa grande envie du moment était de trouver quelques broussailles pour faire bouillir l'eau de son thé. Il lui en restait, sous forme de poussière dans un sachet. Mais elle devait attendre le jour, ne voulant pas user la charge de sa lampe électrique déjà bien affaiblie.

Elle se demanda si elle aurait pu la régénérer avec l'appareil à air comprimé, essaierait d'en parler à Zixiss. La nuit était encore là lorsque le générateur ronfla, ce qui lui fit plaisir, mais elle ne s'inquiétait pas vraiment d'être seule.

Dès la première lueur, elle partit arracher quelques touffes d'herbes sèches à la paroi un peu en amont et en ramena suffisamment pour faire bouillir une bonne quantité d'eau. Elle prit son thé avec un plaisir enfantin, délaya ensuite dans la dernière gamelle de la farine nutritive. Elle en fit une purée qu'elle dégusta lentement. Ça n'avait aucune saveur particulière, mais ça calmait la faim.

Dans le jour de plus en plus avancé, Zixiss travaillait et il la vit en allant accrocher ses lanières, lui fit signe de sa main bizarre. Puis elle le surprit immobile devant la paroi où pendaient déjà plusieurs dizaines de ces bandes de cuir. Il en décrocha une et vint auprès de Movane pour la lui montrer. Ce qu'elle avait craint s'était produit. La bande était toute racornie, enroulée sur elle-même et d'une dureté fragile. Lorsqu'il essaya de l'étirer, elle cassa.

— Le froid, expliqua-t-elle.

Il comprit ce qu'elle disait.

— Il faudrait les faire sécher à la même température. Entre le jour et la nuit la différence est trop forte.

Et puis elle se souvint d'avoir vu les pêcheurs suspendre des poids aux queues des anguilles lorsqu'ils les laissaient congeler en plein air, pour les empêcher de s'enrouler sur elles-mêmes. Elle ramassa un caillou, alla le fixer à l'une des lanières fraîchement découpées. Le sphale émit un son sifflant de satisfaction et elle se permit de pénétrer son esprit, y trouva une grande joie et des remerciements. Sous forme d'images surréalistes où Zixiss, muni de véritables mains, lui serrait la sienne. Elle appréciait le symbole.

Dès lors, il noua chaque fois une pierre à ses lanières, tandis qu'elle faisait une provision d'herbes sèches et de broussailles. Pour trouver celles-ci elle descendit le cours du petit ruisseau, le vit sauter en cascade et disparaître sous terre, poursuivit son chemin et trouva ce qu'elle cherchait. Lorsqu'elle revint, Zixiss avait ouvert ses élytres coriaces, inaptés au sol, et avait laissé son aile dentelée s'en échapper. Il fit comprendre à la jeune femme que les nervures brisées, toujours repliées sous cet étui rigide, le faisaient souffrir. Pour la première fois, elle examina les dégâts et parut réfléchir.

CHAPITRE 36

Le puissant remorqueur roulait dans les déferlantes, mais tenait la mer et le cap au nord. Césaire barrait le plus souvent, car la fatalité voulait que les survivants embarqués avec lui ne soient pas des marins. Durant les journées de calme, il avait essayé de les former, mais c'étaient tous des scientifiques, pseudo-intellectuels qui méprisaient ouvertement tout effort manuel. Et même en ce moment, au sein d'une tempête qui aurait pu disloquer n'importe quel bâtiment de fort tonnage, ils ne faisaient pas un geste pour lui venir en aide. D'ordinaire, ils ne préparaient même pas les repas, restaient dans le carré à discuter interminablement sur des sujets de physique, se contentant de manger n'importe quoi sans le préparer. Par contre ils buvaient beaucoup. En général le Doge, c'est-à-dire Sunway, leur supérieur, présidait ces réunions, mais ne prenait que rarement la parole. Tel un sphinx il les écoutait, avec des expressions minimales allant du léger mépris à l'étonnement sceptique. Sunway était leur mémoire à tous, il détenait en lui toute l'histoire de Flatty, mais cet hybride de sphale et de Guardian n'était pas coopératif, donnant l'impression de vouloir garder son quant-à-soi et surtout de chercher à s'imposer par un silence mystique. Sinon il se branchait sur le courant électrique sans en avoir réellement besoin.

Césaire ruminait tous ses griefs en barrant dans cette mer sauvage, admirant la robustesse du *Staple* qui n'avait jamais autant mérité son nom qui signifiait crampon. Il se cramponnait littéralement aux déferlantes énormes, basculait, plongeait, se redressait pour affronter la suivante et jamais ne donnait l'apparence d'être en difficulté. Césaire espérait que ses compagnons mouraient de terreur dans leur cabine. Depuis le début de ce coup de tabac, deux jours auparavant, ils se terraient au fond de leurs couchettes, certains s'étant même attachés pour ne pas en être éjectés. Oubliées leurs pédantes causeries, leurs fausses querelles, leurs habitudes de couper les cheveux en quatre. Depuis leur départ ils se disputaient au sujet des lois scientifiques qu'ils ignoraient et qu'ils avaient découvertes sur Terre. Et Césaire, qui en tant que commandant de ce bateau avait parcouru tout l'hémisphère Sud et s'était trempé à toutes les cultures actuelles, savait qu'eux n'y avaient rien compris et se lançaient dans des théories erronées. Lui, avait beaucoup plus appris avec des gens comme Tom-Tom, le président simone, Lien Rag, son cousin Lienty et tous les autres, sans oublier l'entourage du pape à Alone-Vatican. Certains prélats pouvaient montrer avec leur intelligence obtuse une intolérance totale sur bien des sujets, mais d'autres étaient de véritables érudits d'un libéralisme souvent inattendu, de quoi faire se dresser les

cheveux du pape en personne.

Ils avaient donc abandonné l'archipel Crozet, leurs camarades morts de leucémie, leur matériel démodé, les navettes incapables de quitter le sol de la planète, même si quelque temps auparavant certaines décollaient, mais allaient se perdre dans l'infini. Les passagers du remorqueur, avec bien d'autres, étaient à l'origine de ces échecs, du mauvais entretien des appareils, trop fiers pour se salir les mains à des réparations urgentes.

Césaire se montrait intransigeant sur une seule chose, le pompage de l'huile d'un réservoir à l'autre, car une panne malencontreuse bloquait le système électrique dans les soutes, et ces beaux parleurs devaient se succéder, pour pomper allègrement des tonnes de fuphoc dans le réservoir principal alimentant directement les moteurs. Car dans celui-là la pompe électrique fonctionnait encore. Jusqu'à quand, Césaire préférait ne pas y songer. Dans cette épidémie de leucémie virale il avait perdu tous ses collaborateurs, ses mécanos, ses techniciens et seule cette bande d'incapables qui se prenait pour une élite lui restait sur les bras. Il espérait faire escale quelque part en remontant vers le nord, et trouver quelques marins capables de le seconder.

Le même jour, alors que la tempête donnait des signes de lassitude et que lui-même avait hâte de se reposer quelques heures, il eut un écho radar surprenant. Et lorsqu'il l'eut analysé, il sut qu'en face de lui se présentait un iceberg tabulaire colossal, descendant du nord.

CHAPITRE 37

Zixiss ne manifestait pas ouvertement sa méfiance, il n'en avait pas la possibilité, mais Movane la soupçonnait grâce à ses dons d'hypersensibilité. Dans sa petite main atrophiée, tous les sphales avaient les mêmes, il manipulait le tube de colle avec incertitude.

— La chitine est une matière organique et cette colle est destinée à réparer toutes les matières organiques. On a donné à chacun de nous un tube pour réparer certaines lésions. Cette colle pénètre jusqu'aux os par massages appliqués, mais peut être utilisée directement sur une fracture. Elle ferme toute plaie ouverte également. Je l'avais complètement oubliée dans le fond de mon sac, car je n'en ai jamais eu besoin. Pourquoi ne pas essayer sur ces trois nervures principales brisées ? Que craignez-vous donc ?

Elle dut lire dans tous ses multiples cerveaux pour obtenir une réponse cohérente. Ces groupes de neurones pouvaient émettre des opinions complètement opposées, et il était difficile pour un humain de faire une synthèse.

— Vous redoutez que ce produit ne provoque en vous des réactions dangereuses ? Nous pourrions essayer sur une seule nervure pour le moment. Le temps d'application sera respecté et nous pourrions attendre vingt-quatre heures pour savoir si vous n'éprouvez pas de réactions alarmantes.

Qui trancherait, parmi ces approbations et ces refus, elle l'ignorait, mais en fait tout se déroulait à la vitesse de la lumière et en quelques secondes le sphale se déclara prêt à subir cette opération limitée à une seule nervure.

Movane lut à plusieurs reprises le mode d'emploi, l'apprit par cœur avant de commencer l'application sur la nervure la plus grosse qui arborait une fracture franche. La colle appliquée, lorsqu'elle força pour réemboîter ces hérissements de chitine les uns dans les autres, elle perçut la souffrance du sphale, mais n'en poursuivit pas moins sa pression. Il fallait tenir le plus longtemps possible, mais en application directe le temps était plus court que lors d'un passage faisant pénétrer la substance à travers la chair.

Pour oublier sa souffrance, Zixiss lui expliqua que son organisme ignorait ce qu'était la silicone contenue dans la colle, que sur Flatty cette substance n'existait pas, à moins que ce ne soit sous un autre nom et selon une formule modifiée.

— Notre organisme rejette tous les corps étrangers qui le pénètrent volontairement ou non, et si mon aile me donne un sentiment de sécurité pendant un temps, elle peut très bien m’abandonner en plein vol sans prévenir.

— Écoutez, répondit Movane, si au moins vous pouvez l’utiliser pour vous sortir de ce trou, ce sera déjà bien. Vous n’êtes pas forcé de voler par la suite, ainsi vous aurez le temps de suivre l’évolution de ce collage et sa résistance.

Il préféra laisser son aile en dehors de l’élytre, mais n’en poursuivit pas moins son travail de découpage sur le cuir du cheval. Des mouches étaient apparues sur la chair putréfiée, au grand étonnement de Movane qui n’en avait jamais vu dans le Nord. Elle se demandait comment elles pouvaient encore résister à ce froid qui devenait chaque jour plus vif.

Et en milieu du jour, levant la tête car des ombres furtives coupaient la fente du haut, elle découvrit les fameux vautours du Gobi qui planaient juste au-dessus d’eux. Le sphale les vit également et lui fit comprendre qu’il saurait les faire fuir, si jamais ils plongeaient dans le gouffre pour déchiquter le cadavre. Elle ne lui dit pas que ces charognards ne craignaient rien, et que lorsqu’ils décideraient que l’heure du festin était venue, ils seraient des dizaines à descendre comme des pierres, jusque-là, et attaqueraient de leur bec tranchant tout ce qui s’opposerait à leur voracité.

Le lendemain matin, lorsqu’elle se leva au jour, Zixiss l’attendait à proximité.

— Tout va bien, lui fit-il comprendre, et nous pouvons coller les deux autres nervures. Je n’ai ressenti aucun effet secondaire et même je me sens beaucoup mieux, car je souffre moins.

Sans plus attendre, elle ressouda donc ces deux nervures et le sphale attendit patiemment que la consolidation se fasse. Elle osa effleurer ses différents neurones pour savoir comment ses cerveaux accueillaien cette opération, et sut que la plupart approuvaient, mais qu’un groupe d’irréductibles s’y opposait encore.

Deux heures plus tard, le sphale osa replier son aile sous son élytre qu’il referma soigneusement. Elle eut conscience de son intense soulagement et de sa satisfaction.

Durant tout ce temps, ils avaient oublié ces ombres qui planaient au-dessus d’eux, des ombres de plus en plus nombreuses, mais qui restaient haut dans le ciel. Il fallait lever la tête pour les voir. Lorsqu’elle le fit, elle en repéra soudain trois qui se laissaient tomber vers eux. Elle se plaqua contre la paroi et un violent courant d’air la glaça quand les grandes ailes de plumes, de trois mètres d’envergure, battirent pour un atterrissage en douceur.

« Des éclaireurs », pensa-t-elle, avant que toute la horde ne se jette sur le cheval.

Mais soudain le sphale se déchaîna, avec cette violence dont elle avait été témoin dans les souterrains du central des Guardians, lorsque les Garous avaient attaqué. En quelques secondes, les trois vautours gisaient décapités. Elle se pencha en avant pour vomir en une série de jets acides.

Là-haut, à plus de deux cents mètres, les ombres nombreuses planaient toujours.

CHAPITRE 38

Les équipages, le petit état-major de cette unité de bâtiments de reconnaissance composée surtout d'avisos, et l'amiral Kinnjone, étaient les seuls à savoir que la deuxième phase de l'expédition vers le Sud n'avait pu être conduite jusqu'au bout, et que les tempêtes de neige avaient forcé le célèbre marin à ordonner le repli, le demi-tour. Tous ces gens savaient donc qu'ils avaient connu l'échec, mais l'opinion publique, elle, décréta que c'était au contraire une grande victoire et que l'amiral méritait un triomphe. Lorsqu'on sut qu'il remontait vers le Nord à vitesse moyenne pour économiser son huile et établir un nouveau réseau, on se prépara donc à lui montrer son admiration et son affection. Une nouvelle fois, comme pour Charlster, les médias entretenirent le mythe de l'homme providentiel. Le premier avait failli arrêter cette vague de froid, le second avait failli ouvrir la voie du Sud. Que ni l'un ni l'autre n'aient vraiment réussi, les gens s'en moquaient, y compris les réfugiés qui grelottaient dans des campements de fortune à la lisière de ce qu'on appelait la frontière temporelle, un terme inapproprié pour dire qu'au-delà c'était le no man's land sans réseaux, sans possibilités de poursuivre sa route. L'amiral, lorsqu'il avait entrepris sa descente vers des régions australes, avait laissé derrière lui quatre lignes de chemin de fer, un réseau somme toute, lequel avait disparu sous des mètres et des mètres de neige, et maintenant on attendait le vieil homme, car en remontant vers le Nord il laissait en place un réseau identique.

Les anciens habitants du Middle West américain espéraient qu'on leur laisserait emprunter ces quatre doubles rails, et d'ailleurs des groupes d'escrocs arrivaient chaque jour avec des trains vétustes, hétéroclites, et commençaient de vendre des billets pour des destinations lointaines et un pays qui ne pouvait encore être habité. La police et l'armée, débordées par ces milliers de pauvres gens victimes du froid et de la faim, se démenaient pour qu'ils ne soient aussi victimes de ces voyous. Mais déjà des milliers de billets avaient été payés argent comptant.

N'empêche ! On dressait des arcs de triomphe fleuris. Des individus peu scrupuleux accouraient avec des fleurs artificielles lamentables que l'on achetait par brassées, pour décorer l'endroit exact où se terminaient les rails officiels de la Compagnie Panaméricaine et où, pensait-on, viendraient se raccorder les lignes construites par Kinnjone. On vendait aussi des pétales de fleurs en papier, violemment parfumées d'odeurs écœurantes que l'on jetterait sur les héros.

On était prêt et on trépinait d'impatience. Des haut-parleurs, mis en place par les stations de télévision, des écrans géants annonçaient la progression du retour de ces héros. Chaque kilomètre gagné était salué par des explosions folles de joie, des mouvements de foule entraînant des dizaines de milliers de personnes dans des rondes endiablées, des trémoussements qui parfois se terminaient en orgies à la vue et au su de tous.

L'état-major de la police tenait Fortalès au courant, suppliait qu'on envoie des trains-hôpitaux de campagne car les victimes devenaient chaque jour plus nombreuses. On piétinait les corps, ceux-ci gelaient sous des tentes non calorifugées, on s'entretenait pour un billet de cinq dollars, pour une tentative d'escroquerie.

À l'écart, des commandos de la marine se tenaient prêts à intervenir une fois le raccordement fait entre le réseau d'État et le réseau provisoire de Kinnjone, pour bloquer ces trains non autorisés à se lancer sans connaître le parcours vers le Sud. Ils étaient déjà pleins à craquer et les vieilles locos vapeur, alimentées par n'importe quel combustible, lançaient au-dessus de ces campements, s'étendant à l'infini, des fumées irrespirables. On racontait qu'elles brûlaient des animaux morts, peut-être même des corps de gens décédés ici, sur place. Et chacun de remarquer qu'effectivement on ne retrouvait jamais les cadavres.

Et puis, dans le lointain, l'avis-amiral de Kinnjone actionna sa sirène et chacun se tint prêt à réagir. Dans son bureau, Fortalès s'attendait au pire et le pire arriva effectivement, car dans leur enthousiasme fervent, certains se jetèrent sous les roues des bâtiments de guerre.

CHAPITRE 39

Le vieux bonhomme recruté à Madré de Dios, Samanta, ne voulait naviguer que de jour. Par chance, au fur et à mesure que le *Jocker* remontait vers le Nord, la lumière devenait moins glauque et durait presque sept heures. Chaque soir d'escale, Samanta descendait à terre pour aller boire dans un des bistrots du port. Au début, Songe craignait qu'il ne fasse comme Vargacita et ne déserte, mais il revenait en général vers les onze heures du soir, quelque peu titubant et gavé de fritures de poisson. Il couchait à l'avant, à côté du puits aux chaînes.

Un matin, il se tenait aux côtés de Songe qui barrait dans un chenal extrêmement tortueux, fréquenté par de nombreuses embarcations qui lorsqu'elles disposaient d'un moteur, naviguaient n'importe comment, sans respecter le code maritime. Samanta, du doigt, lui indiquait le meilleur passage. Il ne parlait pas, contrairement à son habitude. Les autres jours il racontait toutes sortes d'anecdotes sur les îles, les chenaux, les habitants, les femmes. Il avait eu plusieurs épouses et ne savait plus ce qu'elles étaient devenues. Il mettait cette incertitude sur le compte du réchauffement, mais Songe pensait qu'elles se lassaient de le voir rentrer saoul chaque nuit. Elle expliqua donc son mutisme par une gueule de bois plus entêtante que les autres.

— Senora, commença-t-il à plusieurs reprises, avec un soupir qui concluait ce début.

Elle finit par s'énerver, lui disant que s'il avait quelque chose à lui annoncer, qu'il le fasse franchement.

— Hé bien, Senora, je ne sais pas si je vous accompagnerai jusqu'à Campana.

Elle serra les dents. Ça recommençait !

— Et pourtant je désirais beaucoup y aller. Je pouvais m'y installer. Je le pensais du moins, mais ce que j'ai appris hier ne me plaît pas beaucoup.

Elle ralentit pour éviter d'aborder un radeau lancé en travers, à toute vitesse. Il bascula en avant, se rattrapa in extremis.

— Des étrangers ont racheté pas mal de choses à Campana, et surtout le chantier naval qui construit depuis le réchauffement de bonnes lanchas semi-

pontées et des pontées qui tiennent la grosse mer. Campana s'ouvre plus sur l'océan Pacifique que sur les chenaux.

— Qui sont ces étrangers ?

— Justement, c'est ce que je cherche à savoir quand je descends chaque soir dans las tascas. Je veux vérifier les rumeurs et si elles se confirment je n'irai pas jusqu'à Campana. Voyez-vous, Senora, j'ai bientôt soixante-dix ans et j'ai tout connu. Du temps de la glaciation, c'était la Panaméricaine par ici, et quand à vingt ans j'étais un guérillero dans les montagnes du côté de l'Altiplano, nos ennemis c'étaient eux, bien sûr.

— Eux, qui ?

— Bah, je préfère ne pas prononcer leur nom, il porte malheur et rien que de penser à eux j'ai la chair de poule. Ils m'ont capturé et j'ai travaillé dix ans dans les mines de cuivre. Si je ne suis pas mort, ce n'est pas de leur faute. Alors je sais que je suis sur leur liste. Je veux dire dans le ventre de ces maudites machines qui gardent tout en mémoire. Si moi, Carlos Samanta, je me présente à Campana, ils n'auront qu'à tapoter mon nom sur le clavier, et saurons que je me suis évadé de la mine pour filer vers le Sud. Voilà pourquoi je n'irai pas à Campana si ce sont eux qui sont propriétaires du chantier naval et de pas mal d'autres choses. Vos moteurs sont destinés aux grosses lanchas dont ils ont lancé la construction. Cet indien Mataxa qui vous a fait la commande de ces vieux moteurs travaille pour eux. Il voyage dans tout le Sud pour acheter des tas de choses, des machines, des matériaux. J'ai appris que depuis plusieurs mois des bateaux surchargés ne cessent d'aller et venir dans le port de Campana. On dit que ces gens-là seraient aussi dans Chiloé, mais ils ne portent pas l'uniforme.

— Mais à qui appartient l'île de Campana ?

— Si je pouvais vous le dire, je le ferais mais, avec le réchauffement, cet endroit est devenu pratiquement intenable pour la plupart des gens habitués au froid. Ceux qui ont résisté à quarante degrés de température moyenne sont restés et se sont organisés tant bien que mal, mais la Patagonie occidentale s'est complètement désintéressée des îles Ouest. À cause de cette réputation d'une chaleur mortelle, ce qui était vrai et faux. Certains organismes résistent assez bien à quarante degrés. Vous pouvez dire en gros qu'à partir de l'archipel de Madré de Dios ce n'est plus la Patagonie occidentale. C'est n'importe quoi et ces gens-là, dont je vous parle, n'ont pas eu grand-chose à faire pour mettre la main sur ces chapelets d'îles. Jusqu'à Chiloé elles sont des centaines. Moi, à votre place, je me débarrasserais des moteurs à Esméralda, par exemple, même si vous perdez sur leur vente. Je peux vous dégoter un acheteur, car je vous le répète je n'irai pas plus loin qu'Esméralda, et encore je vais me renseigner ce soir pour savoir si cette saloperie n'a pas débarqué là-

bas.

Songe regardait droit devant elle, manœuvrait dans un état second. Jamais elle n'avait flairé que les véritables acheteurs étaient les Aiguilleurs descendus de leurs immenses cavernes de l'Altiplano. Elle aurait dû se méfier, comme tous ceux qui vivaient au Sud et se grisaient de faire des affaires. Il était à prévoir que la Caste ne renoncerait jamais et qu'avec le refroidissement elle prendrait l'initiative. Les Aiguilleurs achetaient des moteurs pour de grosses chaloupes pontées qui leur permettraient d'embarquer au moins cent hommes chacune, avec tout leur équipement. Elle devinait quelle tactique ils suivraient, puisque l'intérieur de la Patagonie était pollué par la radioactivité au-dessus du 50^e Sud environ. Ils descendraient jusqu'à la Terre de Feu, débarqueraient et coïnceraient les troupes des deux Patagonie qui se retrouveraient le dos au mur de cette radioactivité. Ils profiteraient de la désorganisation que le froid allait entraîner dans les administrations et l'économie, balayeraient tous ces gens assoiffés de richesses, des gens qui n'avaient aucun sentiment de ce danger. Pourtant les gouvernants auraient dû les mettre en garde. Yeuse avait abandonné sa charge et Reiner n'était qu'un gestionnaire honnête non visionnaire. La Cabana menait joyeuse vie, donnant l'exemple selon le mot d'ordre, gagnez de l'argent et jouissez.

Oui, mais que faisait-elle d'autre, elle-même ? Pourquoi naviguait-elle dans un endroit pareil, parmi ces dangers multiples, allant par cupidité à l'encontre de ces êtres cruels ? Elle n'avait pas envie d'ajouter foi à ce que racontait ce vieux gâteux. Elle avait déjà en banque la moitié du prix total des moteurs, et devait encaisser le reste à la livraison. En océanos, la seule monnaie forte du moment. Même le dollar ne pouvait plus rivaliser, car il était devenu une monnaie mythique dont les billets usés, sales, parfois recollés maladroitement, essayaient encore de garder quelque valeur. Qui pouvait garantir le dollar ? Elle, Songe, savait qu'existait la Compagnie Panaméricaine à la puissance bien réduite et limitée au nord de l'hémisphère, mais dans ce Sud pagailleux, qui s'en souciait ? La montée en puissance de l'océano avait nui au dollar. Il en fallait cinq pour un océano, alors qu'au début de la création de cette monnaie que Léonora Cabana souhaitait universelle, il fallait offrir vingt océanos pour un seul de ces dollars.

— Si vous le voulez bien, nous ferons escale dans le sud d'Esméralda, car au nord elle est à portée de voix, ou presque, de Campana et je me méfie. Il doit y avoir des agents un peu partout qui commencent à prospecter le terrain et à tâter l'opinion des gens.

Ces moteurs lui rapporteraient une petite fortune, mais y avait-il des risques pour elle ? Elle se demandait si les Aiguilleurs bloqués au Sud depuis le réchauffement gardaient des contacts avec ceux du Nord. Les réseaux, disait-on, avaient été détruits et quand elle travaillait pour Tharbin, elle en

avait eu la preuve. Le président du Consortium des Bonzes, installé tout au bord de l'océan Arctique, ne pouvait entrer facilement en contact avec son ancien domaine de la mer de Chine, et pourtant ces deux régions étaient dans le même hémisphère Nord.

La Caste de l'Altiplano pouvait-elle retrouver son nom dans la mémoire de ses ordinateurs ? C'était ce que redoutait Carlos Samanta, pourtant guérillero sans importance.

Ils firent donc escale dans un tout petit port de l'île d'Esméralda et à son habitude le vieux bonhomme se précipita dans la seule cantina du coin. Si jamais il avait confirmation de ses craintes, il l'abandonnerait sans hésiter.

Effectivement, il ne rentra pas ce soir-là et elle comprit qu'elle ne le retrouverait pas à terre. Le lendemain matin ses deux marins embauchés à Cooktown s'en étonnèrent, mais se contentèrent de son explication. Comme Vargacita, il avait effectué le voyage gratuitement et arrivé là où il désirait aller, disparaissait. Si les Aiguilleurs occupaient l'île de Campana, elle le découvrirait bien assez tôt.

Le lendemain soir, après avoir largement débordé les deux îles qui séparaient Esméralda de Campana, le baleinier se dirigea vers le port principal de cette île, qui contrairement à ce qu'avait dit Samanta n'était pas vraiment à portée de voix d'Esméralda.

Depuis qu'elle apercevait les mâts et les maisons basses de ce port, elle ne cessait de les scruter avec ses jumelles, mais ne relevait rien de suspect. Il y avait des bateaux assez importants dans cet abri, mais rien d'exceptionnel. Des chaloupes pontées ou semi-pontées, comme partout ailleurs, des radeaux bricolés avec un habitacle servant d'abri.

Mais la construction récente sur le môle d'accès, une tour vitrée de deux étages, l'inquiétait. Tout le reste paraissait bâti de bric et de broc, mais ce mirador de surveillance, en quelque sorte, lui rappelait les tours d'aiguillage dans les stations ferroviaires d'autrefois. Les Aiguilleurs avaient donc installé un premier symbole de leur Caste avec une impudence préoccupante. Ils ne paraissaient pas redouter que les autorités de la Patagonie Ouest s'en inquiètent par exemple.

À travers les grands vitrages, elle voyait quelques ombres et il lui semblait que deux d'entre elles portaient une arme en bandoulière. Les deux marins qui se préparaient à l'accostage les remarquèrent aussi et se tournèrent vers Songe qui ne réagit pas, se montrant seulement soucieuse de sa manœuvre. Une balise lumineuse rouge lui interdisant d'aller au-delà de l'entrée, elle accosta sur tribord, et les marins sautèrent sur les quais pour amarrer provisoirement le *Jocker*.

Mais contrairement à ses craintes, ce fut un Latino qui apparut tout souriant, bonasse avec son ventre de buveur de bière et son uniforme dépenaillé.

— Bienvenue à Campana. Le *Jocker*, hein ? Les moteurs pour les lanchas ? Je vais vous guider jusqu'au quai de débarquement. Comment sont-ils conditionnés ces moteurs ?

— En containers. Trois par container.

— Le poids ?

— Dans les huit cents kilos.

— Très bien, la grue numéro un suffira donc. On commencera le déchargement ce soir.

— Mais la nuit arrive.

— Et les projecteurs, c'est fait pour quoi, pour éclairer les nuages ?

Il faisait beaucoup plus froid dans cette île que plus au sud, et elle pensa qu'il devait geler fortement la nuit. Les deux marins rejoignirent le bord une fois les amarres larguées, et le gros Latino, il se disait sous-capitaine du port, la guida gentiment.

— Le capitaine, c'est qui alors ? demanda-t-elle.

— Oh, il est occupé ailleurs.

D'un coup, les projecteurs s'allumèrent et on y vit comme en plein jour. Même à Magellan, cité dépensière, l'éclairage du port n'était pas aussi fastueux. La manœuvre en fut facilitée, tandis que Songe se demandait comment l'île produisait cette électricité dont on usait sans lésiner. Il fallait qu'une importante centrale soit installée dans le pays.

Lorsque les deux marins apprirent qu'on allait décharger tout de suite, ils protestèrent, mais elle leur répliqua que c'était la consigne. D'ailleurs, des grutiers et des dockers se manifestaient et ils n'auraient pas grand-chose à faire, sinon ouvrir en grand les écoutilles du tillac et descendre dans les soutes surveiller les accrochages des containers.

Elle vit arriver un convoi tiré par une petite machine diesel trapue, se souvint que dans toutes les stations il y avait les mêmes jadis et qu'on les appelait remorqueurs, capables de tirer mille tonnes avec un moteur d'un millier de chevaux. D'où venaient-ils, alors que le matériel ferroviaire avait disparu ? Un diesel, donc il y avait de l'huile par ici.

— Capitaine, dit-elle au Latino qu'elle rejoignit sur le quai, il faudra que je refasse mes pleins avant de repartir demain.

Le capitaine sourit, désigna en face un wagon-citerne.

— C'est prévu. Mais pas demain.

— Mais quand ?

— Tout à l'heure, quand le déchargement et votre plein seront terminés.

— Mais il fait nuit et je ne connais pas la côte par ici.

Il soupira :

— Ce sont les instructions. Il n'y a pas de place dans ce port et nous attendons un important convoi, dans la nuit précisément.

— Mais qui va me régler le solde ?

— Ça, je ne sais pas, mais le contrôleur Hérington doit passer avant la fin du déchargement.

Il arriva peu après et à le voir marcher elle sut qu'il s'agissait d'un Aiguilleur, et put même estimer qu'il avait le grade de maître hors classe, et qu'il passerait Grand Maître dans deux, trois ans. Quelques mois auparavant, elle rencontrait ses alter ego dans les rues de Talmyr, du temps où elle était secrétaire d'État à l'Économie.

— Voyageuse Songe, je vous félicite d'avoir tenu vos délais. Mais vous n'auriez pas dû passer par les chenaux. C'est très dangereux et peu discret. Mataxa aurait dû vous prévenir. Votre dernier guide, d'autre part, était un délinquant dangereux. Je sais qu'il a disparu à Esméralda pour ne pas se faire arrêter ici. Nous allons remplir vos réservoirs. Ce sera notre prime pour votre régularité.

— Je dois percevoir le solde de cet achat.

Il ouvrit la sacoche qu'il portait à l'épaule et en sortit une feuille que Songe ne s'attendait pas à voir dans cet endroit perdu.

— Ceci est un fax envoyé par votre banque de Magellan Station. Comme vous le voyez, l'argent a été versé il n'y a pas une heure.

Un fax, alors que la plupart de ces îles n'avaient même pas la radio pour communiquer entre elles ? C'était plus qu'effarant, inquiétant.

— Vous voyez que tout est en ordre. Êtes-vous rassurée ?

— Je le serais plus si je passais la nuit ici, car je ne connais pas la côte.

— Désolé, mais c'est impossible. Je vais vous faire apporter une carte récente qui vous permettra de naviguer en pleine mer. Nous espérons faire encore de bonnes affaires avec vous. Mais pour les prochaines constructions, nous songeons à des moteurs dernier modèle. Autre chose, vous avez les compliments du Grand Maître Lascasas et du Grand Maître Opérasque.

Elle sursauta. Opérasque ? Mais aux dernières nouvelles il était en train-pénitenciaire, remplacé par Fortalès. Hérington s'éloignait déjà, lui laissant le fax de la banque.

CHAPITRE 40

Lienty soupira de soulagement quand il reconnut Lien Rag aux commandes du pneumatique approchant du dirigeavion. L'appareil s'était posé avec douceur, le plus loin possible de la colonie des éléphants de mer. Le matelot qui accompagnait son cousin n'était autre que Yeuse qu'il n'avait pas reconnue dans sa combinaison isotherme. Le thermomètre extérieur indiquait moins dix. Sans ce courant violent qui traversait la mer intérieure, celle-ci aurait gelé depuis longtemps. De plus, deux millions d'animaux s'ébattaient dans ses eaux, et échangeant leur chaleur corporelle contre le froid, la réchauffaient en permanence. C'était un apport de deux cent mille kilowatts environ.

— J'ai eu très peur, dit-il, en serrant Lien Rag contre lui et en embrassant Yeuse. Le chalet disparu, avalé dans ce trou.

— Tout est au fond de l'eau. Nous avons été prévenus une heure avant et n'avons pu sauver que l'essentiel.

— Prévenus par Jdriège ?

— Non, Gdami qui ensuite a quitté l'endroit pour gagner la haute mer. Je crois qu'il n'approuvait pas cette opération.

— Ton petit-fils aurait ordonné qu'on creuse la banquise sous votre chalet pour qu'il soit englouti à jamais ? Je ne parviens pas à y croire. Vous auriez pu mourir.

— Cette notion de petit-fils ne signifie rien pour Jdriège.

Mais c'était énorme, pensait Lienty, qui depuis un des hublots regarda du côté des Roux, au pied de la falaise de glace.

— Ils ont eu des pertes à cause de ce vent fou qui a soufflé. Plus de deux cent cinquante à l'heure. De vieilles personnes imprudentes projetées contre les parois. Elles n'aiment pas à leur âge s'enfermer dans les abris, y étouffent. Et puis qui sait si elles ne cherchent pas à mourir, expliquait Yeuse. Tu sais, certaines n'ont pas quarante ans et paraissent être centenaires.

— Oui, reprit Lien Rag, dans les discussions que j'ai eues avec eux, ça fait déjà un bout de temps, ils me disaient qu'ils gagneraient car ils font plus d'enfants que nous. À quoi je leur ai répondu que par contre, nous, nous

restions jeunes plus longtemps, et quand je leur ai dit mon âge ils ne voulaient pas me croire. Je pense que pour la première fois cet argument les a laissés perplexes.

— Mais ils ont voulu vous tuer.

— Non, Gdami nous a alertés par radio et a quitté cet endroit. Je pense que c'est par désapprobation, mais en réalité je n'en suis pas certain.

Lentement le dirigeavion se rapprochait des installations des commandos Joffran.

— Vous vivez avec eux ?

— Surtout pas, dit Yeuse. Nous occupons deux pièces de leur chalet principal. Heureusement, Joffran fait suivre à ses hommes des stages de survie sous des tentes plus ou moins bien isolées. Mais ils ne se plaignent pas. Ces types-là supportent tout, les dents serrées, dans l'espoir de descendre un jour quelques milliers de Roux. C'est tout ce qui occupe leur cerveau primitif.

— Yeuse exagère, dit Lien Rag. Ils ne sont pas tous ainsi, mais Joffran, il est vrai, les encourage à se préparer pour une guerre totale.

— Les Roux auraient dû s'attaquer à lui, faire couler le chalet principal.

— Impossible. Joffran avait prévu. Ses plongeurs ont placé des capteurs sous la banquise et miné les abords. Si un Roux s'approchait, il volerait en éclats et les requins se chargeraient de faire disparaître les débris. Il y en a quelques-uns dans la mer intérieure qui bouffent les nouveau-nés de la colonie.

— Écoute, Lien, il faut que vous soyez relevés, que vous rentriez à Cooktown pour vous régénérer durant quelques mois. Ici, ce n'est pas une vie, entre les Roux de plus en plus menaçants et ces va-t'en guerre. Entre les deux je me demande si je ne choiserais pas les Roux.

— Personne ne voudra nous remplacer, mon vieux. Nous sommes les gros actionnaires de la société d'exploitation de cette richesse animale, ne l'oublie pas.

— C'est moi qui resterai. Tu prendras les commandes du dirigeavion. J'y pensais depuis longtemps, mais cette affaire de chalet englouti me persuade de le faire sans attendre.

— Nous en reparlerons, biaisa Lien Rag.

— Non, c'est tout de suite. Et tu auras peut-être la chance de voir ta fille.

Et des admirateurs venus des Seychelles. Liensun voulait venir, mais au dernier moment n'a pu se dégager.

— Fleur ? Mais je les croyais avec Kurty en plein Pacifique Est.

— Ils arrivent après un sacré périple. Que savais-tu des intentions secrètes de Kurty, quand il a abandonné le commandement de la *Salamandre* à Grathe ?

Le dirigeavion stoppa et les ancrs furent mouillées à moins de cent mètres de l'appontement de glace.

— Kurty était parti à la recherche de la locomotive de son père.

Non seulement Lien, mais Yeuse sursauta. Elle rêvait parfois que la machine de Kurts le pirate réapparaissait.

— Et il l'a retrouvée, du côté des Philippines, je crois. Dans une sorte de mausolée de corail. Et toujours l'objet d'un culte, car régulièrement les îliens du coin déposent sur les eaux des pirogues miniatures avec des lumignons. Ils savaient exactement où elle gisait. Kurty a pu descendre sous l'eau, pénétrer dans la locomotive qui était amphibie d'après ce que tu m'en as dit. Il a trouvé son père embaumé, mais je n'en sais pas plus. Tu le connais. Discret jusqu'au mutisme. Fleur respecte son attitude et n'en dit pas davantage.

CHAPITRE 41

Irrité par l'insistance de Songe, Reiner avait commencé par refuser de la recevoir, mais elle lui avait fait passer un message qui l'avait fait bondir hors de son bureau, pour la rejoindre dans l'antichambre où elle allait et venait, tentant de maîtriser son impatience. Il faillit ne pas la reconnaître quinze jours après l'avoir reçue. Elle paraissait exténuée, mais son regard était celui d'une hallucinée. Il en fut touché, même si son visage n'exprima que sa froideur habituelle.

— Venez, dit-il.

Il ne l'avait pas beaucoup connue et Yeuse ne cachait pas ses préventions contre cette jeune femme. Il la fit asseoir dans un fauteuil, lui proposa une boisson.

— De la vodka, si vous avez.

Elle but une gorgée, tandis qu'il l'examinait.

— Je n'invente rien de ce que j'ai écrit en quelques mots. Ils occupent l'île de Campana. Ils m'ont acheté de vieux moteurs monocylindres bruyants pour des barcasses pontées. Des lanchas qui peuvent sans peine transporter chacune cent hommes avec leur barda. Et comme je leur ai vendu quarante-huit moteurs, faites le compte. Bien sûr les lanchas n'iront pas très vite, mais pourront tenir la haute mer et vous débarqueront cinq mille hommes au cap Horn, juste quand la banquise du passage de Drake continuera sa progression dans le détroit de Magellan.

Il se versa un peu de vodka, but d'un trait. Il n'était pas habitué aux boissons fortes. En fait, pensa Songe, c'est un pisse-froid, un gars qui était d'une tristesse désespérante. Rien du joyeux luron. Était-il pour autant efficace et capable de refouler ces hordes d'Aiguilleurs qui déferleraient sur son sol ?

— Et ils vous ont laissé venir jusqu'à cette île, découvrir qu'ils en étaient pour ainsi dire les maîtres.

Bien sûr, il raisonnait comme n'importe qui l'aurait fait.

— C'est de l'intox certainement, ajouta-t-il, et je ne pense pas qu'ils aient de tels projets. Ils préparent des lanchas pour au contraire remonter vers le Nord, pour rejoindre les réseaux qui avec la nouvelle glaciation descendront

vers le Sud. Les Rocheuses sont un gros obstacle pour eux. Ils n'ont pas les moyens de refaire les voies pour atteindre par exemple le Mexique.

— Je ne suis pas de cet avis. Voyez-vous, ce contrôleur Hérington qui m'a parlé a veillé à l'opération de déchargement et m'a fait attribuer l'huile dont j'avais besoin pour mes moteurs, ce contrôleur m'a dit une chose qui m'a prouvé que la Caste me faisait entièrement confiance. Elle souhaite commercer avec moi dans l'avenir, sans que je révèle leur implantation à Campana, et peut-être ensuite dans tous les archipels en descendant vers le Sud. Savez-vous pourquoi ils me font confiance ? Parce que j'ai travaillé pour Opérasque et que je me suis montrée excellente dans ce qu'il attendait de moi, intègre. Parce qu'Opérasque est en train-pénitenciaire et ignore que j'ai déserté le Consortium des Bonzes. Pourquoi voulez-vous qu'il le sache ? Il croit que je travaille encore pour Tharbin et que ce dernier lui reste toujours très attaché, en quoi il se trompe pour moi et pour le gros bonze. Nous avons fait une croix sur Opérasque. Les Aiguilleurs du Sud doivent avoir trouvé le moyen de communiquer avec lui depuis peu. Et lorsqu'ils lui ont annoncé qu'ils avaient commandé des moteurs à une certaine Songe, Opérasque leur a fait savoir que j'étais une personne de confiance dans les affaires.

Reiner estima que l'argument était intéressant. Mais ce contrôleur Hérington avait peut-être parlé au hasard d'Opérasque, sachant que jadis Songe avait effectivement travaillé pour lui.

— Je vais réfléchir à ce que vous m'apprenez. Je crois que nous enverrons des observateurs dans ces îles. Jusqu'ici je reconnais que nous avons eu le tort de les ignorer, alors qu'elles sont à nouveau habitées.

— Elles n'ont jamais cessé de l'être malgré la chaleur torride, fit-elle sèchement. Mais tout le monde croyait que c'était un endroit invivable. C'est de l'inconscience.

CHAPITRE 42

C'est en survolant le *Dragon* de Farnelle et Danglov que Lien Rag apprit que sa fille devait se trouver à Magellan Station, en compagnie de Kurty sur le *Mistake*. Les deux membres de la famille Kalami voulaient ouvrir des relations commerciales avec ce pays, mais déjà ils avaient conclu des accords avec Liensun, notamment pour la fourniture de glisseurs de la deuxième génération, le modèle qui pourrait, à l'aide d'un coussin d'air, se déplacer également sur l'eau.

Lorsqu'elle comprit que Lien Rag comptait se rendre là-bas pour voir Fleur, Yeuse ne parut pas enchantée à l'idée de retourner dans une région qu'elle avait quittée. Elle avait toujours dit n'en éprouver aucun regret, mais Lien se demanda si elle n'en avait pas la nostalgie. Nostalgie du pays ou du pouvoir ? C'était difficile à définir. Lui, par contre, se sentait extrêmement heureux d'avoir laissé à Liensun la conduite des affaires.

— Veux-tu que nous fassions le détour par Cooktown, si tu n'as pas envie de voir Magellan Station ? Vas-tu me laisser seul, face aux visées libidineuses de cette Léonora Cabana ?

Elle sourit et finalement décida de l'accompagner. Elle appréhendait aussi de retrouver Fleur qui ne devait pas la porter dans son cœur, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa mère Jael.

Si Lien Rag avait cru un seul instant arriver à l'aéroport de Magellan comme un simple voyageur, il se trompait, car lorsque le contrôle aérien demanda les renseignements habituels, Gislake qui pilotait les donna, sans imaginer que sur terre ce serait un événement considérable.

Léonora Cabana en personne se présenta à la descente de l'appareil, vers le quai d'honneur, pour saluer le grand homme.

Découvrant Yeuse à ses côtés, elle dut ajouter que l'ancienne présidente d'un pays voisin et ami lui faisait un grand honneur. Pour cette réception tapageuse, elle avait convoqué tous les médias de la capitale et Lien Rag chuchota entre les dents que s'il avait su, il aurait évité de venir jusque-là. Mais dans la foule des personnalités, il aperçut Fleur. Jamais il ne l'avait vue ainsi, véritablement émue, elle qui lui avait toujours donné l'apparence d'une fille capable de maîtriser ses émotions. Il en oublia le discours appuyé de cette présidente trop dithyrambique, les flashes, et sentit les larmes envahir ses

yeux. Du bout des doigts il fit signe à Fleur. Alors, tranquillement, elle s'avança d'un pas rapide, se moquant bien du cérémonial en cours. Pour la première fois de son ascension fulgurante, Léonora Cabana en eut la parole coupée net.

CHAPITRE 43

Depuis son retour elle avait l'impression qu'Harold Kowning lui échappait. Elle regrettait ce voyage à Salt Lake Station pour assister à la crémation de Charlster, elle regrettait d'avoir séjourné plus que nécessaire dans la capitale, laissant ce garçon seul, en proie à toutes les tentations. Laquelle de ses collaboratrices s'était-elle empressée d'attirer le jeune astrophysicien dans sa couche ? Elles étaient toutes à l'affût d'aventures sexuelles. Rares étaient celles qui partageaient leur vie avec un mari, un compagnon. La majorité avait rompu toutes attaches sentimentales pouvant freiner leur ascension professionnelle, et cultivait à l'extrême les acquis de liberté. Dans ce marigot confortable qu'était le train-observatoire où l'on vivait confiné, sans véritables relations avec l'extérieur, elles ne se gênaient pas pour piocher à droite et à gauche dans ce tas d'hommes également en quête de partenaires d'un soir, d'une semaine à la rigueur. Lorsqu'elle faisait l'inventaire des couples solides, permanents en quelque sorte, le bilan était plus que médiocre. Deux seulement donnaient l'image d'une entente solide et indissoluble, un autre résistait à la séparation en se permettant quelques extras, puis se ressoudait pour quelque temps. Sinon c'était la foire au sexe affichée et jusque-là Louriya n'y avait pas participé, estimant que son rôle de directrice l'obligeait à se tenir éloignée de ces intrigues trop absorbantes. Elle était restée fidèle à Claudion Hyponias, même si elle avait eu de plus en plus de mal à penser à lui, repoussant constamment leurs rencontres sans même savoir pourquoi.

Puis Harold Kowning avait surgi dans sa vie professionnelle, se démarquant des autres au sujet de la biologisation et des e-gènes. Il avait potassé toutes les données disponibles, s'était montré brillant lors des réunions de travail. Il avait ensuite partagé la nacelle du radiotélescope avec elle, et aussi celle du grand télescope. Jusque-là il n'était qu'une voix, qu'une intelligence alimentant cette voix en renseignements exceptionnels, puis il s'était dégagé de la gangue purement scientifique, lui était apparu comme un joli garçon quelque peu effarouché, au corps d'adolescent, aux longs cils de fille.

Maintenant elle était certaine de le perdre. Pourquoi s'était-elle jetée sur lui comme une ogresse, une goule avide, ne découvrant son innocence sexuelle qu'une fois ses sens apaisés ? Elle l'avait débauché comme n'importe quelle pute l'aurait fait, certaine de l'avoir scandalisé, pire, dégoûté peut-être, mais n'avait aucune certitude.

Depuis Salt Lake Station elle l'avait traqué au téléphone, sans jamais évoquer leur intimité sexuelle, trouvant mille prétextes, et espérant que dans ce dialogue professionnel il laisserait transpirer ses sentiments. Elle avait négligé le facteur jeunesse, son côté sérieux, cette possibilité qu'ont des êtres passionnés par leur métier de faire deux parts de leur vie. Ce qu'elle avait pris pour de la froideur et même une dérobade, n'était autre que la volonté d'Harold de se montrer à la hauteur de son interlocutrice, désormais classée comme la doyenne en expérience du corps scientifique. Elle n'avait pas compris qu'elle l'intimidait encore, même si elle s'était dénudée devant lui, avait arraché ses vêtements, pétri, embrassé, léché son corps.

Donc elle revenait de Salt Lake Station frustrée, consciente d'un voyage inabouti, dangereux pour sa liaison avec Harold, mais perturbée justement par cette obsession. Au point qu'elle était sûre que certains détails importants de sa conversation avec Fortalès lui avaient échappé. Elle essayait de se remémorer ces instants passés dans le loco-car personnel du président, lorsqu'ils étaient rentrés du train-funérarium. Elle se souvenait principalement des foules accourues pour honorer le disparu, mais ne parvenait pas à reconstituer le fond des propos échangés.

D'autres images avaient déjà remplacé celle des funérailles du grand savant. Le retour triomphal de l'amiral Kinnjone, qui aurait soi-disant renversé les idées reçues sur les zones Sud, tournait en boucle sur toutes les chaînes de télévision.

Son personnel scientifique attendait d'elle un résumé de son séjour et peut-être des informations inédites sur les travaux entrepris. Mais elle ne jugea pas utile de les convoquer, sachant très bien que ces quelques jours passés là-bas étaient remplis de grandes lacunes dans son souvenir.

Seule dans son bureau, elle essayait d'établir une chronologie de chacune de ces heures, mais devait laisser de grands blancs, qui n'étaient autres que le symbole du temps passé à imaginer Harold Kowning, seul face à ces harpies qui le convoitaient. Parfois elle reprenait raison, reconnaissait que jusqu'à ce qu'elle le séduise, Kowning n'avait pas subi de douces violences, puisqu'il lui avait avoué n'avoir jamais fait l'amour, avoir sacrifié toute sa jeunesse aux études, à des loisirs intellectuels, à gagner l'argent nécessaire pour entrer en université. Oui, mais à partir du moment où elle, la directrice de ce superbe train-observatoire, avait eu l'initiative de mettre ce garçon dans sa couchette, elle avait libéré toutes les autres femmes d'une certaine retenue, et désormais était certaine que c'était une course effrénée entre elles pour arriver la première au but. Dans ses hallucinations elle voyait son amant emporté par une sorte de bacchante échevelée.

— Je n'ai jamais été aussi stupide, écrivit-elle sur sa feuille d'emploi du

temps, pire que lorsque j'avais quinze ans et que je traquais mon professeur de physique nucléaire, marié à une superbe femme et père de deux enfants. Une passion de six mois, déstabilisante. Et puis une longue période d'indifférence. Des amants certes, juste pour le plaisir, pour quelques heures d'apaisement physique. Enfin Charlster. Chaque heure, chaque minute elle avait attendu qu'il la bouscule, la jette sur sa couchette, notamment lorsqu'ils étaient devenus les otages d'une bande de jeunes nains excités, ces ridicules Simone, à bord de leur *Chimère*. Plus tard elle avait enragé lorsqu'il la présentait comme sa fille spirituelle. Comment avait-elle pu désirer aussi follement un vieillard, un corps flétri, avoir même pu imaginer le sexe de Charlster dans ses moments d'excitation ?

— Fille spirituelle, héritière scientifique, écrivait-elle sans même y prendre garde. Quel tartuffe ! J'ai vainement attendu qu'il me confie tous ses secrets, m'ouvre les verrous de ses recherches, m'initie à la biologisation. Ce n'était qu'un hypocrite, un sale bonhomme, un pervers jouissant de nos efforts de séduction. Même Ann Suba, l'altière, s'est prosternée devant lui pour lui arracher, en même temps qu'une pauvre éjaculation de vieux gâteaux, la révélation tant espérée.

Horriifiée, elle découvrit qu'elle avait écrit tout ça et se hâta de jeter la feuille dans le déchiqueteur-consumateur. Comment pouvait-elle en arriver là ? Cette hantise d'avoir perdu Harold Kowning la livrait à ses pensées venimeuses sur son passé. Restait que Charlster l'avait trompée avec son air de père attentif. Il se fichait bien d'elle, certainement jaloux de ses travaux. Oui, c'était cela qui le rendait méfiant sous de fausses apparences. Il n'avait pas supporté qu'elle découvre cette nébuleuse devenue ensuite Shade et qu'elle avait incluse dans une hypothèse solide, affirmant qu'il s'agissait d'un Bulb nommé Flatty. Il avait dénigré subtilement cette découverte, n'avait jamais reconnu qu'elle avait raison.

Elle alla chercher un gobelet de café dans le couloir, redoutant qu'on la surprenne ou qu'on lui pose des questions. Elle sentait bien que son silence frustrait le personnel. Elle verrouilla sa porte, oublia son café pour s'asseoir dans le fauteuil des visiteurs, contemplant sa place vide comme si elle y découvrait son double, l'amoureuse folle d'inquiétude, la femme prête à s'alanguir si Harold pénétrait dans cette pièce.

Le seul qu'elle avait épargné dans ses vindictes envers son passé sexuel, c'était Claudion. Pourtant elle lui gardait pas mal de rancune, ne lui pardonnait pas son intervention dans le train-funérarium, lorsqu'il l'avait interpellée sur la biologisation au milieu d'une grappe de confrères en train de l'assiéger. Par chance, Fortalès l'avait sauvée de cette situation délicate, mais les autres savants devaient se poser pas mal de questions sur ce néologisme. Y en avait-il un parmi eux ayant déjà entendu ce nom étrange ?

Elle se vit vraiment, assise en face d'elle, s'apostropha avec violence :

— Pourquoi pas une catharsis avec Claudion, hein ? L'émotion sexuelle qu'il m'apportera pourrait me purifier de cette passion pour ce petit connard d'Harold. Je vais à 87°7, je me livre à une frénésie érotique qui laissera Claudion sur le cul, et je reviens complètement débarrassée de ce gamin. Plus de troubles psychiques, libération totale des sentiments.

Elle quitta le fauteuil des invités pour le sien, passa à son bureau, se demandant si elle avait vraiment envie d'un défoulement avec Claudion. Elle alla ouvrir le petit coffre-fort installé dans la cloison du fond, en sortit des photographies qu'elle avait prises à l'époque de leur grande passion. Des images osées qui quelques mois auparavant lui donnaient des envies folles de le rejoindre et qui pour l'heure la laissaient indifférente. Elle les remit dans le fond du coffre, boucla celui-ci. Décidément, elle n'aurait guère d'enthousiasme et cette nuit d'orgie totale envisagée serait un échec effroyable pour tous les deux. De toute façon Claudion était macho, voulait toujours conduire leurs rapports à sa guise, privilégiait certaines pratiques, en repoussait d'autres, certainement tracassé par un fonds religieux acquis dans sa jeunesse auprès d'une mère néo. Tout juste s'il ne prêchait pas que l'union sexuelle avait surtout pour finalité la procréation. Il parvenait à surmonter ce genre de stupidité réactionnaire, mais n'était pas toujours très à l'aise si elle prenait l'initiative des caresses, s'estimant dépossédé de son aura de mâle.

Et si Harold avait lui-même mal supporté qu'elle dirige leurs désirs, sans lui laisser le loisir de manifester les siens ? Elle s'enlisait encore plus dans ses doutes amoureux, se réduisait à l'état de femelle bêlant de désespoir. Il lui fallait réagir, reconquérir sa maîtrise de grande physicienne et de directrice. Elle commença de parcourir les bureaux, les laboratoires d'analyses spectrales pour commencer, se pencha sur les travaux, colla son œil aux microscopes électroniques, créa une agitation et même des réactions indignées.

— Je vous abandonne en toute confiance quelques jours, et résultat ? Rien du tout. Vous n'avez pas progressé d'un pouce en disposant du matériel le plus performant existant sur Terre.

Tout en parcourant les wagons-scientifiques, elle cherchait Harold sans en avoir l'air, donnant le change, s'attardant auprès de certains, examinant ce qu'ils avaient écrit sur les tableaux muraux, le sourire acerbe, les mots cinglants.

Jane Marwell, l'éternelle déléguée du personnel, voulut se rebeller, mais Louria la cloua sur place d'un : « Quand vous aurez un résultat probant à me présenter, j'accepterai vos remarques désobligeantes. » Elle s'énervait d'autant plus qu'elle ne parvenait pas à localiser Harold Kowning et qu'elle atteignait l'observatoire, les premières coupoles de taille moyenne avant la

dernière, la plus haute, la plus vaste.

— Voyageuse Servicia ?

La surveillante en chef accourut. Ainsi appelait-on la scientifique chargée pour trois mois de la direction du personnel de la recherche. Elle veillait au respect du programme et de l'emploi du temps, notait les anomalies de fonctionnement de ce corps de hauts spécialistes.

— Vous avez le rapport des présents et des absents ?

Il y avait deux personnes à l'infirmerie pour des allergies et des refroidissements, une personne au repos légal.

— Où se trouve le voyageur Kowning ?

— Le voyageur Kowning ? répéta la surveillante en chef, soudain décontenancée.

Puis elle se souvint.

— Il m'a demandé l'autorisation de s'absenter la matinée, a promis de la récupérer cette nuit. J'avais oublié de le noter.

Sans remercier, Louria remonta tout le bloc scientifique, suivie de regards qu'elle supposait pleins de reproches, mais qui n'étaient qu'interrogateurs. D'ordinaire elle montrait plus de déférence envers ses collaborateurs et ne jouait pas la grande scientifique autoritaire. Sa désignation toute officielle comme doyenne des chercheurs ne l'autorisait pas à se montrer aussi agressive.

Une autorisation d'absence ? Mais pour quoi faire ? Et qui donc se trouvait en repos légal ? Une femme ? Une femme qui avait donné rendez-vous à Harold dans sa cabine particulière et qui était en train de l'épuiser ?

Elle ne pouvait revenir en arrière consulter le tableau des absents, sans révéler sa jalousie. Elle préféra marcher jusqu'au service d'entretien dirigé par un certain Ellroine, technicien supérieur de maintenance.

— La seule cabine dispensée de nettoyage est celle de Marina Blownny. Je crois qu'elle bénéficie d'un congé normal.

Bien sûr ! La rousse traditionnelle, une plantureuse aux yeux verts, moulée dans des combinaisons taillées sur mesure pour épouser ses seins, sa croupe, de façon provocante. Il avait fallu qu'Harold tombe sur cette dévoreuse. Elle souhaitait qu'ils aient oublié de verrouiller leur porte, qu'ils soient dans une attitude compromettante, qu'elle puisse sanctionner au nom de la morale

publique, se moquant éperdument du scandale qui s'ensuivrait.

Elle fonça vers la cabine de cette spécialiste en aéronomie, étude de la haute atmosphère, mais frappa en vain à sa porte. Juste comme une femme de chambre arrivait et s'immobilisait, intimidée en voyant la patronne. Surprise, Louria vit qu'elle avait une carte magnétique à la main.

— C'est là que vous allez ?

— Oui, voyageuse directrice. Voyageuse Blownny m'a prévenue qu'elle libérait sa cabine pour aller nager.

Louria put constater que la rousse incendiaire, en string et seins nus, s'était lancée dans une série d'allers et retours, dans la piscine. Et il n'y avait personne d'autre.

N'ayant pas envie de retourner à son bureau, elle se dirigea vers ses compartiments. Et elle découvrit Harold endormi dans sa grande couchette.

CHAPITRE 44

L'amiral Kinnjone était le seul homme et, fait plus inhabituel, le seul militaire capable de reconnaître ses échecs avec une rare lucidité, mais sans jouer les coupables ou les repentants.

— La neige continuera de tomber longtemps et nous bloquera des mois, à hauteur du 38^e parallèle environ. Je sais que j'ai dépassé le devis établi pour cette expédition, mais je n'avais pas prévu que derrière nos avisos, les rails disparaîtraient sous une telle couche de neige.

— L'ennui c'est que vous avez redonné un espoir insensé à tous ces réfugiés qui attendent depuis vingt ans de retourner chez eux. Nous ne pourrions les maintenir longtemps dans ces camps d'hébergement où les conditions de vie sont lamentables. Nous avons appris que des constructeurs de voies ferrées clandestins sont arrivés dans certains secteurs, en bordure de la frontière temporelle, et seraient prêts à lancer des réseaux vers le Sud. Ça peut leur rapporter gros de s'associer avec ces transporteurs qui attendent là-bas, dans leurs trains pourris. Le prix du billet pourra atteindre des hauteurs effarantes. Mais si je vous ai demandé de venir, ce n'est pas pour vous reprocher votre semi-réussite dans cette expédition. Nous avons appris que la glace recouvre en partie le sol de notre concession, et qu'il serait éventuellement possible de rendre vie à une bande comprise entre la frontière temporelle et le 40^e.

— Disons le 45^e pour plus de sécurité, grommela Kinnjone, qui trouvait que la conversation manquait d'un stimulant important sous forme de vodka ou de n'importe quel alcool.

Fortalès devina son besoin de boire quelque chose et sortit ce qu'il fallait d'un tiroir de son bureau.

— Nous avons découvert qu'Opérasque communiquait avec les Aiguilleurs isolés, depuis le réchauffement, dans les cavernes de la cordillère des Andes.

Kinnjone leva son verre de vodka, sans paraître le moins du monde surpris par cette nouvelle.

— Je m'en suis toujours douté. Alors que tous les moyens de communication nord-sud ont été détruits par la chaleur torride et aussi le manque d'entretien, lui a continué à communiquer avec ce Lascases qui dirige

ces oubliés.

— Vous avez déjà attiré mon attention sur ce Grand Maître Lascases, ou Lascasas comme il se plaît à se faire appeler pour rassurer les populations locales. Nous avons retrouvé son dossier qui avait été plus ou moins escamoté par Opérasque lorsqu'il était à ma place. Il ne voulait pas qu'on découvre que son meilleur complice avait subi dans le temps une série d'examens psychiatriques alarmants pour violence, mégalomanie et j'en passe. Ces rapports ont été négligés et Lascases jamais inquiété. À une époque, bien avant le réchauffement, il avait voulu créer une Compagnie indépendante en Antarctique.

— Vous avez suspendu ces relations clandestines ?

— Bien sûr que non. Désormais nous les écoutons et nous avons appris que Lascases investissait des territoires, au fur et à mesure que le refroidissement lui permettait de progresser vers le Nord. Mais il n'oublie pas le Sud et envoie ses hommes dans ces îles qui forment la frange découpée de l'ancien Chili. Sur cette carte-ci on ne peut même pas les évaluer, tant elles sont nombreuses. Nous croyons avoir compris qu'il préparerait une expédition pour descendre vers le cap Horn, peut-être même l'Antarctique pour reconquérir ces territoires. Il voudrait se présenter ici en apportant toutes ces nouvelles possessions, afin d'acquérir un grand prestige.

— Mais essaie-t-il de remonter à l'aide de réseaux ferrés depuis la cordillère, en passant par les régions équatoriales puis celles du tropique du Cancer ?

— Nous avons planché là-dessus et des experts comptables ont vérifié son approvisionnement existant avant le réchauffement. Si Lascases envisage de rejoindre le Nord, il manquera de matériel, qu'il construise ses lignes en acier ou avec de la résine bactérienne, la matière première lui manquera et aussi les poseuses-profileuses, etc. Faute de maintenance, ces machines dotées d'un moteur nucléaire ne peuvent être utilisées.

— Je peux vous certifier que Lascases s'en moquera de semer une radioactivité mortelle sur son passage. Lui sera à l'abri dans des locos étanches, un wagon particulier bien isolé.

— D'après ce que nous avons compris dans ses conversations codées avec Opérasque, Lascases a des agents partout qui achètent sans discuter tout ce qui est à vendre comme matériel. Ils ont trouvé des moteurs pour ses bateaux de débarquement de troupes, et maintenant recherchent les anciens dépôts de matériel ferroviaire. Nous savons que certains sont encore exploitables un peu partout dans l'hémisphère Sud.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— Que vous réfléchissiez sans perdre de temps à la possibilité de maintenir en lisière du 40^e, voire même plus bas, des unités de surveillance. Il faudrait créer un réseau qui suive approximativement cette limite est-ouest, et que des unités légères y patrouillent, en attendant que le reste de la III^e Flotte puisse les rejoindre ensuite. Je n’ai pas envie d’avoir encore ce souci de Lascases en tête, alors que le froid persiste à devenir de plus en plus insupportable.

— C’est une lourde tâche que vous me confiez là. Et qui va coûter la peau des fesses à la Compagnie, je ne vous le cache pas.

CHAPITRE 45

Lorsqu'elle regagna son bureau dans l'après-midi, elle rencontra des visages ironiques, mais elle s'en moquait. Tous savaient désormais, s'ils avaient eu le moindre doute jusque-là, qu'elle « s'envoyait le jeune Kowning » et devait même y aller fort, car le garçon affirmait-on tenait à peine debout. Elle aurait préféré qu'on utilise une autre expression, moins offensante pour le sentiment qu'elle voyait en faveur de son amant. Elle l'aimait, peut-être passionnément, mais elle l'aimait vraiment et elle croyait pouvoir prétendre que lui-même était tout aussi amoureux. Il l'avait même surprise en se conduisant en amant expérimenté, alors qu'elle croyait pouvoir mener à sa guise leurs joutes sexuelles.

Apaisée, pleine de remords au souvenir de cette dérive psychologique proche de la dépression nerveuse, qui l'avait maintenue dans un état lamentable indigne d'elle, elle avait hâte de faire un bilan des dégâts et de revenir enfin à ses préoccupations professionnelles, puisque ces heures d'intimité l'avaient enfin rassurée, apaisée.

Elle savait que durant son séjour à Salt Lake Station, s'était produit comme une rupture de ton dans une conversation. Quelque chose l'avait alarmée, mais s'était tout de suite fondu dans la banalité d'un échange courtois. Elle restait persuadée que ce manque qui la rendait nerveuse se rapportait à son entretien avec Fortalès, durant leur retour à Salt Lake Station, après la crémation de Charlster.

Dès lors elle n'eut plus que cette recherche en tête, et elle en oublia de faire la part des choses et de contrôler cette nouvelle obsession susceptible de gâcher ses relations au beau fixe avec Harold. Il fut surpris de sa désinvolture, lorsqu'ils s'installèrent ensemble dans la nacelle du grand télescope pour observer une phase d'Altaï, et parut désorienté. Et bien entendu tous les témoins en tirèrent des conclusions diverses, tout en échangeant des regards entendus.

— Vous croyez qu'elle va le sucer une fois là-haut ? demanda un certain Lewis.

Toutes et tous parurent se choquer, avec des petits rires cependant.

— Parce que pour baiser, continua Lewis, c'est plutôt coincé.

Harold essaya d'oublier ses désillusions pour se concentrer sur la phase de

ce morceau de Lune. Il aurait souhaité que d'un signe, d'un regard, d'un frôlement, Louria lui rappelât combien ils avaient été heureux durant ces heures où ils étaient enfermés dans son luxueux compartiment. Lui en voulait-elle de son audace ? Il avait pris un congé, puis avait osé l'attendre dans sa couchette, complètement déshabillé, à la merci d'une femme de chambre, mais il s'en était moqué. Et lorsqu'elle l'avait tendrement réveillé, c'était lui qui s'était jeté sur elle comme un affamé, l'avait en quelque sorte troussée comme une fille quelconque. Il avait bredouillé ensuite qu'il attendait son retour depuis des jours et des nuits, qu'il avait souffert de son absence, que sans elle il lui était désormais impossible de s'intéresser à son travail et même de vivre tout simplement. Peut-être l'avait-elle jugé un peu trop naïf, voire stupide.

Durant son absence elle l'avait appelé à plusieurs reprises, mais il avait été incapable de lui faire comprendre combien elle lui manquait et même plus simplement qu'il l'aimait. Il s'était même demandé si elle était seule quand elle lui parlait. Ce Claudion Hyponias assistait aussi à la cérémonie funèbre en l'honneur de Charlster. Il figurait sur toutes les images que la télévision diffusait ce jour. Peut-être s'étaient-ils réconciliés le temps de ce séjour, loin de leur travail. Possible qu'ils soient descendus dans le même traintel, comme ils le faisaient certainement autrefois, quand ils vivaient ensemble. Il avait découvert que Louria était une grandeoureuse et multipliait, presque jusqu'à la souffrance, ses exigences. Comment pouvait-elle rester seule à Salt Lake dans ce cas, sans éprouver le besoin de faire l'amour ?

Durant tout ce temps où ils restèrent murés, chacun dans ses réflexions profondes, l'observation d'Altaï ne fut plus qu'une formalité sans intérêt. Ils redescendirent peu après. Harold espérait qu'elle lui donnerait rendez-vous chez elle, mais il n'en fut rien.

CHAPITRE 46

Ce fut précisément Rina Berton qui, depuis son poste de travail, lui demanda de venir la rejoindre, car elle avait une anomalie à lui signaler. Il promit de répondre à son appel, mais prit son temps, car il ne supportait pas cette femme, pourtant excellente dans sa partie, mais qui ne cessait de s'opposer à lui. Il pensait qu'elle avait espéré occuper son poste de direction, mais bien d'autres auraient pu prétendre à cette promotion.

Il joua un peu avec elle, visita plusieurs confrères avant de se diriger nonchalamment vers son poste de travail. Elle ne quittait presque jamais son fauteuil électrique, et il prit conscience qu'il n'avait jamais essayé pour sa part de connaître la cause de son handicap. Accident, ou était-ce de naissance ?

— J'ai relevé les émissions naturelles d'Altaï depuis des mois, comme vous le savez.

C'était sa spécialité d'écouter les astres, de surveiller leurs rayonnements, et depuis quelque temps elle se concentrait uniquement sur ce morceau rescapé de Lune.

— J'ai une série d'anomalies qui peuvent laisser croire que quelqu'un manipulerait une console électronique de faible puissance, avec un écho sur Altaï. Je me demande si un plaisantin, peut-être quelqu'un de jeune, n'essaye pas de rechercher dans l'espace un éventuel correspondant. Vous savez, depuis que les diffusions de films de science-fiction sont de nouveau autorisées, les jeunes rêvent d'espace. Bien sûr, ils ne peuvent guère concrétiser leur passion à cause de cette masse nuageuse, et parce qu'un radiotélescope, même amateur, coûterait trop cher.

Il prit un air lointain pour lui montrer combien il se fichait de l'engouement des jeunes générations pour l'astronomie, et elle préféra aller directement au sujet qui la préoccupait.

— Je voulais dire qu'il y a émission presque indétectable ailleurs. Je suis même persuadée que les services d'écoute des renseignements n'y font pas attention, mais nos oreilles artificielles sont quand même meilleures que les leurs.

— Oui, et alors ?

— Vous savez tout comme moi que la voyageuse Louria Finister est

chargée de collecter toutes les informations non conventionnelles concernant Altaï, et éventuellement cette nébuleuse Shade. Je ne sais ce que signifient ces émissions d'une console de jeux quelque peu dérégulée, mais il serait nécessaire d'en informer votre amie.

Claudion perçut dans ce final l'intention malveillante de lui rappeler que Louria n'était plus son amie de cœur, même si elle restait en relation avec lui. Il garda l'air indifférent, mais se promit qu'un jour il saurait lui fermer la bouche à celle-là.

— Très bien, je vais m'en charger.

— C'est une bonne occasion de lui démontrer que nous veillons à lui apporter toute notre aide, et je pense qu'elle saura vous en remercier.

— Nous en remercier tous, rectifia-t-il.

— Je pense que vous en serez le plus heureux bénéficiaire, osa-t-elle dire.

— Je vous laisse à vos spéculations sur le sujet, mais je vous serais reconnaissant de me faire un rapport détaillé, que je puisse expliquer clairement à voyageuse Finister ce qu'il en est. Nous ne pouvons la déranger pour une vague certitude, et j'espère que vous serez en mesure de prouver ce que vous avancez, même si j'estime que ce n'est peut-être pas aussi important que vous le pensez.

— Je joindrai un enregistrement comparatif, dit-elle, sans paraître se vexer.

Il retourna dans le bunker qui n'avait plus aucune raison de porter ce surnom, car les fameuses vitres épaisses et fumées, exigées par Cristella Marlone jadis, avaient été ôtées. Claudion n'avait pas du tout l'intention de déranger Louria pour si peu, même si l'envie l'en démangeait. Si jamais, il n'y croyait pas cependant, la Berton avait mis la main sur quelque chose de très important, ce pourrait être une belle opportunité de renouer avec la directrice de NPST.

CHAPITRE 47

Zixiss avait su lui expliquer que ne pouvant prendre son envol depuis le fond de cette faille trop étroite, il lui faudrait grimper jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer, déployer ses ailes pour les battre et s'élever dans les airs. Ainsi, il pourrait décrocher la corde qui pendait encore à mi-hauteur, et avec laquelle il hisserait Movane hors de ce gouffre. Il lui avait assuré que les nervures de son aile blessée étaient parfaitement consolidées. D'autre part, il pensait pouvoir se maintenir en vol le temps qu'elle noue cette corde à sa taille.

La plus grande crainte restait ces vautours énormes qui, dès le lever du jour, planaient au-dessus de l'abîme, attendant le moment propice de s'abattre sur le cadavre puant du cheval. Trois d'entre eux avaient tenté une incursion qui leur avait été fatale, mais que pourrait faire le sphale contre une trentaine de ces grands prédateurs aux becs et aux griffes redoutables ?

Zixiss commença son escalade bien avant le lever du jour, n'emportant que le sac de son générateur électrique. Jusqu'au dernier moment, il avait rechargé ses accumulateurs d'énergie. Elle décida d'user de sa torche électrique pour le guider, lorsqu'il commença de s'élever. Elle le suivait avec anxiété, le trouvant très maladroit, peu approprié à ce genre de sport. Un gros insecte aux élytres encombrantes, collé contre la paroi, telle était l'image qu'elle avait de cet être bizarre. Et pourtant elle venait de vivre plusieurs jours en sa compagnie, sans qu'il lui inspire la moindre peur. Jamais il n'avait eu un geste menaçant.

Au bout d'une demi-heure, il n'avait gagné que quelques mètres et à tout moment ses pattes glissaient, se rattrapaient grâce à leurs griffes. Movane trépignait d'impatience apeurée. Et soudain elle vit cette couronne noire qui tournoyait là-haut, à une centaine de mètres seulement. Les vautours étaient déjà là. Elle en avertit Zixiss en pénétrant dans ses multiples cerveaux, le regretta parce qu'il ne servait à rien de l'affoler. D'ailleurs, il restait d'un calme total, poursuivant sa lente progression. Les griffes de ses pieds, invisibles sous le bouclier en chitine de son dos que formaient les élytres, celles de ses mains atrophiées, grinçaient abominablement sur les roches.

À chaque passage, les vautours paraissaient perdre de l'altitude, mais elle savait qu'ils devaient conserver une bonne hauteur pour s'abattre à la vitesse maximum sur leur proie. Ce serait une nuée de plumes, des cris assourdissants et cette odeur de charogne dont les débris enduiraient leurs corps. Jamais Zixiss ne serait assez haut pour leur faire face. Ils le déséquilibreraient au

passage et l'attaqueraient une fois au sol. Elle l'imaginait sur le dos, comme un scarabée géant, agitant vainement ses pattes, incapable de se redresser.

Soudain le sphale l'avertit par télépathie qu'il allait tenter de s'envoler. Dans un bruissement d'étoffes déployées, les fines ailes transparentes s'étendirent sur la totalité de l'espace libre et commencèrent à battre. Movane, médusée, elle n'avait jamais cru que ces chefs-d'œuvre de finesse dentelée puissent avoir quelque utilité, vit le sphale planer dans les airs et commencer à s'élever. À ce moment la horde des vautours avait décidé qu'il était temps de plonger vers cette masse énorme de nourriture, amollie par la décomposition, qui les attendait dans ce ravin.

— Attention ! cria-t-elle inutilement, Zixiss étant hors de portée de sa voix et, sans sa boîte vocale, incapable de comprendre ce qu'elle lançait avec désespoir.

Elle reculait, fascinée par ces flèches noires qui piquaient vers elle. Il lui fallait s'éloigner, aller se tapir dans son trou, attendre que ces charognards en aient terminé avec le cadavre du cheval. Elle souhaitait seulement que Zixiss puisse sortir à temps de la faille et s'abriter. Elle était certaine qu'il essaierait par la suite de l'aider, mais à tout moment elle s'attendait à le voir tomber comme une masse déséquilibrée par les vautours.

Juste avant de se jeter dans son trou, elle se retourna, la tête levée, et n'aperçut qu'un tourbillon frénétique, un maelström violent qui masquait les nuages, la lumière. Elle s'accroupit contre la paroi, prête à disparaître à tout moment. De grandes plumes rémiges, noires et gluantes, tombaient lentement, se collaient parfois à la roche, finissaient par tapisser le sol ou étaient emportées par le ruisseau qui recommençait à couler, avec le dégel des gouttelettes figées par la nuit sur la falaise.

Un premier vautour vint s'écraser, décapité, comme les trois autres de la veille. Il y en eut un autre, puis deux. Et le tourbillon continuait dans un ronflement sourd, des cris aigus perçants comme des poignards. Le vent soulevé balayait les poussières, les débris de roches des étroites corniches, mais Movane ne distinguait rien, sinon un bec acéré, une élytre.

Et puis les cris cessèrent et elle s'attendait au pire. L'image cessa d'être furtive, se fixa, et elle vit que les vautours remontaient vers les nuages, que le sphale continuait de mouliner l'air de ses ailes gigantesques. Elle ne comprenait pas comment ces merveilles de légèreté avaient pu non seulement le maintenir en vol immobile, mais effectuer de tels moulinets. Plus de dix vautours décapités gisaient sur et autour du cadavre du cheval. Plusieurs s'étaient même engloutis dans la chair putride.

Zixiss prenant de l'altitude, elle crut voir des éclairs à chaque extrémité

des plus grosses nervures. Les jambes coupées, le souffle rapide, elle s'assit, épuisée d'avoir été la spectatrice de cet affrontement. Elle ne voyait même plus la couronne des vautours survivants. S'étaient-ils éloignés pour revenir à nouveau, ou bien renonçaient-ils, pour le moment, à cette chair pourrie ?

Elle vit le sphale décrocher la corde lâchée au cours de sa chute. Il atteignit le bord de la falaise, disparut. En même temps il lui envoyait une pensée, expliquant qu'il avait besoin de s'alimenter. C'était son expression. Elle pensait plutôt se régénérer avec l'appareil à air comprimé. Il avait dû épuiser toutes ses ressources énergétiques dans ce combat irréel.

— Préparez-vous, lut-elle en lui.

Son sac à l'épaule, elle se dirigea vers les cadavres du cheval et des vautours, sans les regarder, se retenant de respirer. Le sphale apparaissait tout en haut de la faille, descendait lentement avec une sorte de grâce inattendue, si l'on oubliait le gros corps massif. Et comme annoncé, la corde se déroula jusqu'à elle, assez longue pour qu'elle la noue sans trop comprimer sa taille. Miraculeusement, ses pieds quittèrent le sol et instinctivement elle agita les jambes, faillit déséquilibrer Zixiss, mais il reprit son vol ascensionnel, et une minute plus tard il la déposait tout en haut de cette faille où elle avait cru finir ses jours. Au-dessus d'elle, tel un ventilateur, les grandes ailes continuaient de battre. Elle se libéra de la corde et s'éloigna un peu, alla vers le sac contenant le générateur et attendit là. Il la rejoignit peu après et dans un claquement sec les élytres avalèrent le voile des ailes. Elle avait eu le réflexe d'examiner cette nervure principale articulée, et vit que l'extrémité plus épaisse formait étui ou fourreau. À une lame ? Sinon, comment Zixiss aurait-il pu décapiter les vautours ?

Il revint se brancher au générateur, lui communiqua par la pensée ses intentions. Il la soulèverait, l'emmènerait vers ces montagnes qu'elle apercevait en face, à cinq ou six kilomètres. Ils s'y abriteraient pour la nuit, repartiraient vers le nord-est, vers la navette. Avec précision, il détailla son programme. Elle se concentrait fortement pour lire dans ses groupes de neurones, un exercice épuisant, car lui ne parvenait pas à exprimer clairement ses pensées. Il pensait se procurer des chevaux dans un campement de nomades déjà repéré. Ces Mongols étaient des éleveurs de chevaux et de moutons qui ne se déplaçaient que lorsque la nourriture du bétail faisait défaut. Il s'emparerait de deux chevaux, pour elle et pour lui.

Non, il ne pouvait voler tout le temps à cause d'une trop grande dépense énergétique l'obligeant à s'alimenter fréquemment. Il préférerait chevaucher pour remonter vers le nord, vers la navette. Il affirmait qu'il pourrait éventuellement la faire décoller, s'il parvenait à se glisser à l'intérieur et à l'étudier durant un certain nombre de jours. Movane trouvait ce projet

insensé. La navette était étroitement surveillée et la petite armée du seigneur de la guerre Oul-Azam, forte de six cents hommes, patrouillait dans un périmètre plus large. Ces Mongols ne vivaient que pour se battre. Zixiss affichait, du moins en pensée, une assurance excessive, estimait-elle. Il suffirait que la nuit il s'envole pour atteindre le dernier étage de la navette et cherche le moyen de pénétrer à l'intérieur. Oui, il ne réussirait pas du premier coup, mais persévérerait. Les sentinelles et les fameux guerriers n'auraient jamais l'idée de surveiller aussi les airs. À quoi elle répondit que le dirigeable de Tharbin leur était familier, et que s'ils percevaient le moindre bruit aérien, le moindre déplacement d'air, les guerriers seraient vite alertés. D'autre part, cet aéronef n'avait peut-être pas quitté le désert de Gobi.

— Le président Tharbin, que j'ai suggestionné pour lui faire dire où se trouvait la navette, doit me rechercher assidûment. Il sait que j'ai réchappé du massacre et que j'erre quelque part dans le coin. Ne croyez pas que nous pourrions nous déplacer en toute tranquillité. Mieux vaudra le faire de nuit pour nous rapprocher de ce campement et voler les chevaux. Les nomades ont de nombreux chiens qui donneront l'alerte.

— J'ai déjà volé un cheval sans peine, lui dit le sphale orgueilleusement.

Elle dormait profondément lorsqu'il la réveilla. Elle estima qu'avant le lever tardif du jour, ils disposaient d'au moins cinq heures. Elle s'attacha une fois de plus, et suspendue au sphale parcourut une grande distance avant de rejoindre le sol. C'était assez grisant d'aller ainsi dans les airs sans se fatiguer. Le sphale l'avait déposée lorsqu'ils avaient aperçu quelques lumières dans le lointain, certainement celles des feux de camp de nomades mongols.

Zixiss se souvenait très bien de cet endroit, puisqu'il avait volé son cheval à ces gens-là. Leur plus grande richesse, pensait-elle avec agacement. Ils se réfugièrent dans une grotte naturelle, car le jour venait. Elle s'endormit à nouveau et lorsqu'elle se réveilla, Zixiss lui présenta un lièvre décapité encore chaud. Il croyait qu'elle allait pouvoir le dévorer ainsi, alors qu'elle détournait les yeux, vaguement nauséuse. Dans la faille, Ed Kan et elle avaient tué des rongeurs venant rôder auprès d'eux, mais le neurologue les dépouillait, les découpait. Elle se sentait incapable de dépouiller ce lièvre magnifique, à l'étonnant pelage presque blanc. Elle frissonna en pensant que cet animal annonçait peut-être un refroidissement plus accentué, ainsi que d'abondantes chutes de neige, puisqu'il avait déjà adopté sa fourrure d'hiver.

Elle opéra au fond de la petite grotte où la demi-obscurité facilita sa tâche, mais il n'était pas possible d'allumer du feu. Elle découpa de fines lanières de viande, les fit sécher au-dehors. Elle devait survivre malgré ses scrupules.

Désormais, son sort était étroitement lié à celui du sphale. Il disposait de moyens qui l'autorisaient à garder quelques espoirs. Mais avait-elle vraiment

envie de quitter la Terre dans cette navette, pour se retrouver dans un monde inconnu ?

CHAPITRE 48

Les messages de Claudion Hyponias affluaient de toutes parts, sur ses écrans, sur son imprimante, sur son enregistreur, mais elle les négligeait. Elle n'avait même pas conscience d'être cruelle. Son ancien ami était complètement sorti de sa vie et lorsque quelqu'un lui parlait du directeur de 87°7 Station, elle mettait un certain temps pour se rappeler qu'il s'agissait de Claudion. Les secrétaires ne cessaient de lui dire avec lassitude :

— Voyageur Hyponias souhaite vous parler.

Ou autre version :

— Voyageur directeur de l'observatoire de 87°7 Station vous prie de vous mettre en rapport avec lui, car il a une importante communication à vous faire.

— Merci, je vais le rappeler.

Et elle oubliait pour s'enfermer dans son bureau et essayer de retrouver le fil perdu d'une conversation soutenue avec Fortalès. Il y avait une césure, un moment suspendu où elle avait laissé son attention errer ailleurs. Elle avait un manque, dont l'importance enflait avec les jours qui s'accumulaient. Elle commençait de douter que ce fût au cours de son entretien avec le président, revenait en arrière, à cette réception après la crémation. Durant une heure tout le monde s'était tu, figé dans le respect de la cérémonie et du défunt, mais ensuite, dans le courant libérateur suivant la crémation, les langues s'étaient débridées. Et c'était peut-être là que quelque chose lui avait échappé.

Quand elle décidait de rompre avec cette obsession, elle en retrouvait une autre et se lançait à la recherche de Harold Kowning pour lui donner rendez-vous chez elle. L'un et l'autre essayaient de donner le change à leur entourage, sans se douter que celui-ci ne perdait de vue un seul de leurs regards échangés, un seul de leurs petits signes, ni le moindre rendez-vous. Qu'ils devenaient le centre d'intérêt de toutes les conversations, qu'on trouvait que le garçon avait les traits tirés, des cernes sous les yeux quand il réapparaissait, mais que la Finister par contre s'épanouissait, comme si elle se nourrissait de la substance même de son jeune amoureux. Leur couple servait de ferment aux relations secrètes des uns et des autres, et pas mal de femmes rêvaient que leur partenaire n'était autre que ce joli garçon d'Harold, tandis que les hommes, qui depuis toujours fantasmaient sur Louria, croyaient la voir sous les traits de leur compagne d'une nuit. Ce n'était donc pas une liaison

banale, estimait-on, elle bouleversait trop le rythme quelque peu routinier de NPST.

— Ou la patronne rayonne quand elle a eu son content, ou bien elle déprime, car elle ne parvient pas à endiguer ce froid qui se répand comme une maladie honteuse sur toute la concession et jusqu'à l'équateur. Plus de Ceinture de Feu, plus de chaleur torride.

Et puis un jour Claudion Hyponias arriva de 87°7 Station sans avoir prévenu, s'annonça tout simplement à la réception et ce fut l'affolement. On chercha Louria dans tous les coins, avant de la découvrir en train de visionner des films sur Altaï dans la salle de projections.

— Très bien, fit-elle avec indifférence, je vais recevoir ce voyageur.

La réceptionniste lui avait simplement annoncé le directeur de l'observatoire de 87°7 et elle n'y avait prêté qu'une attention polie.

Comme l'employée la quittait, elle se dressa et l'interpella :

— Qui, m'avez-vous dit ?

— Voyageur directeur de l'observatoire de 87°7, voyageuse directrice.

— Merci... J'arrive. Conduisez-le dans mon bureau.

— J'avais bien compris, voyageuse.

Il devait guetter la porte principale, mais elle emprunta celle de côté, passa par son cabinet de toilette, se trouva stupide de vérifier son apparence et surprit Claudion la tête tournée vers l'autre entrée.

— Je ne t'attendais pas.

Il sursauta, se leva.

— Tu ne réponds à aucun de mes messages.

— S'ils ne sont pas d'un sujet professionnel, je n'ai aucune raison.

— Je n'aurais pas essayé de te contacter, sinon.

— Assieds-toi et dis-moi ce que tu fais ici.

Aussi calmement que possible, il lui parla de ces infimes émissions qui venaient ricocher sur Altaï et que sa collaboratrice, Rina Berton, soupçonnait d'avoir pour origine une console de jeux électroniques.

— Rina Berton, celle qui est dans son fauteuil électrique ?

— Spécialiste des rayonnements.

— Et qu'en pense-t-elle ?

— Elle m'a confié cet enregistrement et ce rapport. Je crois qu'il est assez solide pour mériter ton attention et éventuellement justifier mon voyage.

Elle lui laissa déposer le tout sur son bureau, décrocha pour prier son propre spécialiste des écoutes stellaires de venir les rejoindre. C'était un certain Holmier qui avait précédemment travaillé à 87°7. Il serra la main du visiteur, prit l'enregistrement, le rapport, et s'en alla.

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être en tirer quelque chose. Que cela concernait éventuellement la biologie.

Elle se taisait, gardant un visage fermé, se souvenant de son intervention là-bas, dans le train-funérarium.

— Je... Je regrette ce qui s'est passé lors de la crémation de Charlster, mais j'étais et je suis toujours désespéré que tu m'aies quitté.

— T'ai-je jamais rejoint ? murmura-t-elle, sans la moindre amertume, comme s'il s'agissait d'une réalité.

— Voyons... Nous avons connu des heures merveilleuses et d'autres difficiles, dangereuses. Les explosions de ces pendulettes... Tu me traites avec une froideur effrayante. Et si ce que je t'apporte était vraiment la clé de tes recherches, sans résultats jusqu'à ce jour ? J'ai quelqu'un dans l'entourage de Fortalès. Ce dernier commence à douter de ton efficacité.

Elle haussa les épaules.

— Tu bluffes.

— Non, tu es menacée de destitution. J'aurais pu garder pour moi cette anomalie relevée par Berton, mais j'ai pensé que je devais te mettre au courant, t'apporter cet enregistrement, ce rapport.

— Eh bien je te remercie, dit-elle en se levant. Je dois maintenant te quitter. Si tu veux visiter, je te confierai à quelqu'un de parfait. C'est même une très jolie fille qui n'a pas froid aux yeux, tu verras. Une rousse incendiaire.

Il se leva aussi, indigné.

— Je n'ai que toi dans ma vie, lança-t-il.

— Tu as de drôles de façons de te déclarer. Jamais on ne m'a dit pareille

chose avec autant de fureur.

— Écoute, si jamais la Berton a mis la main sur un truc déterminant, puis-je espérer ?

— Que je me laisserai sauter ?

Il tourna les talons, se dirigea vers la porte, sortit sans attendre. Elle haussa les épaules et retourna dans le cabinet de toilette. Fut heureuse de constater dans son miroir que cette entrevue n'avait en rien altéré son visage. La vue de Claudion avait glissé sur elle, sans laisser de traces, même pas dans son esprit.

Quelques minutes plus tard, Harold entra comme un fou dans son bureau, sans avoir frappé, alors que plein de monde allait et venait dans le couloir. Il n'avait jamais fait ainsi irruption et elle le foudroya du regard.

— Tu es malade ou quoi ?

— C'est Hyponias qui était avec toi ?

Jaloux. Simplement jaloux. Elle savoura ce moment délicieux, eut envie de forcer la note, de laisser entendre... Non, Harold était trop pur, trop tendre pour qu'elle joue ainsi avec lui.

— Il m'a apporté un rapport et un enregistrement sur un phénomène concernant Altaï.

Le téléphone sonna et elle prit la communication.

— Holmier. Il y a un truc dans cet enregistrement. Ce que Berton prend pour un écho n'est peut-être qu'une réponse. J'ai mal assimilé ce que vous appelez biologisation, mais il se pourrait...

— J'arrive, dit-elle la voix blanche, effondrée que Claudion n'ait pas cherché à la bluffer.

— Accompagne-moi, dit-elle à son ami, tu ne seras pas de trop.

CHAPITRE 49

Le dirigeavion volait à grande vitesse vers la mer de Ross. Lien Rag et Yeuse avaient dû abrégé leur séjour en Patagonie orientale et n'avaient pu rendre visite à Reiner. À l'aéroport, Songe les avait rejoints pour leur révéler ce qu'elle avait découvert sur la mainmise des Aiguilleurs dans certaines îles, au nord-ouest.

— Je ne sais si vous avez vu tous ces gens venus de l'ancien Brésil pour échanger du bois fossile contre des appareils, des machines ? Ils transportent le bois sur d'infâmes radeaux. Je crains qu'ils ne travaillent pour la Caste du Sud, en réalité, pour ce Lascasas qui est le Grand Maître de la colonie de la cordillère des Andes, donc de l'Altiplano.

— Nous partons parce que les supplétifs de Joffran auraient fait un massacre de Roux. Lienty est là-bas. Le baleinier de Grathe serait bloqué.

— Je rentre à Cooktown. Je veux m'éloigner de la Patagonie, car les Aiguilleurs veulent m'utiliser pour les fournir en matériel divers.

Fleur et Kurty devaient également quitter Magellan Station pour les Seychelles, avec leur couple de passagers. Ces derniers avaient traité de nombreuses affaires, commandé un bateau important. Ils avaient fini par avouer qu'ils avaient déposé dans une banque une grosse quantité d'or, comme caution de leurs différents contrats. Kurty espérait avoir gagné dans ce voyage assez de rails pour sortir la Locomotive-dieu de son mausolée de corail.

En approchant de la mer de Ross, ils constatèrent que l'obscurité était moins totale que quelques semaines auparavant. On commençait de sortir de l'hiver polaire. Ils purent entrer en communication avec Farnelle qui attendait devant l'entrée du chenal Sud. Ce dernier était bloqué. La *Salamandre* se trouvait prisonnière de la mer intérieure, car le chenal Nord avait également été obstrué et les éléphants de mer commençaient de gagner, non sans mal, la mer extérieure, pour aller s'installer ailleurs.

— Joffran surveillait les travaux de grutage au chenal Sud, lorsque les Roux les attaquèrent.

— Comment ça ?

— Ils étaient des milliers qui nageaient autour et plongeaient. Les hommes

de Joffran amarraient les épaves qui bouchaient le passage, ils étaient au fond de l'eau et ont dû remonter en catastrophe. Joffran a paniqué.

— Je ne pense pas, fit Lien Rag, il rêvait d'en découdre depuis longtemps. Nous n'aurions jamais dû lui faire confiance, ni lui confier cette surveillance délicate de la colonie. Les victimes sont nombreuses ?

— Lienty, qui s'est réfugié à bord de la *Salamandre*, parle d'une centaine de corps qui dérivait dans le courant maintenant très faible qui traverse la mer intérieure.

Le dirigeavion parvint au-dessus de l'ancienne colonie. Il restait encore pas mal d'animaux, peut-être les deux tiers, mais les plus robustes continuaient de nager vers l'ouest, de se hisser sur la banquise, de traverser celle-ci en rampant maladroitement jusqu'à la mer extérieure de Ross.

— La banquise s'est avancée dans plusieurs endroits, remarqua Yeuse, les animaux ne l'attaquent plus. Il y a pas mal de femelles avec leurs petits.

Le chalet des supplétifs était toujours en place. Ils apercevaient les canots pneumatiques, et dans ce semblant de jour finissant, quelques hommes des commandos sortirent des tentes puis du chalet pour regarder le dirigeavion amerrir.

Lien Rag navigua jusqu'à proximité du baleinier de Grathe qui les accueillit, en compagnie de Lienty, à la coupée, dans la lumière des projecteurs.

— Avec des marins volontaires nous avons tenté d'intervenir, mais les supplétifs tiraient dans n'importe quelle direction et nous avons eu un canot crevé. Nous avons dû nous rabattre sur le baleinier. Ce type-là est cinglé, si vous voulez savoir, et je me demande s'il ne fait pas un syndrome d'assiégé, maintenant. Je ne vous conseille pas d'aller là-bas sans avoir d'abord imposé vos conditions à la radio. Moi, quand j'appelle, il ne répond pas.

— Les Roux ?

— On ne les voit plus. Nous avons récupéré les cadavres et les avons disposés sur la banquise à la lueur des projecteurs. Le lendemain ils avaient tous disparu, certainement emportés par les autres.

— Gdami ?

— Il n'est jamais plus revenu depuis que notre chalet a été englouti par les eaux, et Jdrière est lui aussi invisible.

Lorsque Lien Rag appela Joffran par radio, on lui répondit qu'il ne pouvait

se présenter et qu'il rappellerait, ce qu'il fit au bout d'une heure. Lien Rag n'apprécia pas du tout et le lui fit savoir :

— Je veux vous voir ici dans une demi-heure, oui à bord de la *Salamandre*, sinon je considérerai votre absence comme une rébellion, avec toutes les conséquences qui s'ensuivront.

Ensuite, il demanda à Lienty de prendre les commandes du dirigeavion et de survoler le chalet et le campement des commandos.

— Il est possible que je te demande d'envoyer quelques coups de semonce si Joffran montre quelque mauvaise volonté.

Mais Joffran arriva peu après, sanglé dans un uniforme conçu par lui. Mais il ne portait pas d'armes. Lien Rag prit une résolution immédiate.

— Soit nous vous rapatrions aujourd'hui même, soit vous êtes considérés comme des ennemis.

Joffran entendit le vacarme des moteurs du dirigeavion en train de décoller de la mer intérieure, et comprit que s'il ne capitulait pas, l'appareil bombarderait ses hommes.

L'embarquement s'effectua durant quatre heures en pleine nuit, à la lumière des projecteurs. Le commando n'emportait ni armes ni paquetages. Lienty se chargerait de les rapatrier, mais Grathe obtint quelques volontaires dans son équipage. Ceux-ci rejoignirent l'appareil, armés jusqu'aux dents. Ils surveilleraient les commandos jusqu'aux Kerguelen.

— Je reste ici, décréta Yeuse. Nous avons pas mal de travail.

— Nous dégagerons à la grue le passage Sud, pour permettre à la *Salamandre* de gagner la haute mer. Le *Dragon* restera à l'extérieur pour éviter de subir le même sort.

— Nous abandonnons le site ? s'inquiéta Grathe.

— Non. Mais nous devons procéder différemment. Je vais essayer de voir mon petit-fils Jdriège, même si je dois attendre des jours et des jours cette rencontre. Je m'installerai là-bas, près des falaises de glace où les Roux s'abritaient encore lors de notre départ pour les Kerguelen.

— Lien... commença Yeuse.

— Je sais que ce n'est plus de mon âge, mais je le ferai. Il n'y a pas autre chose à faire. Je veux me réconcilier avec Jdriège, étudier avec lui les possibilités d'une coexistence pacifique.

CHAPITRE 50

— Vous savez, dit Holmier, il n'y a pas que les adolescents qui jouent sur des consoles, pas mal d'adultes sont aussi passionnés et même de très jeunes enfants qui savent les utiliser avant de savoir lire et écrire. Les icônes parlent d'elles-mêmes. En quelques minutes vous savez comment vous en servir.

— Ce n'est donc pas un écho comme le pense Rina Berton ?

— C'est une réponse interrogative, ai-je l'impression. C'est comme lorsque dans une conversation vous dites par exemple : c'est tout de même étrange, et que votre interlocuteur répétera sur le mode interrogatif, c'est tout de même étrange ? Il ajoutera : quoi ? Et dans ce qui apparaît comme un écho, il y a un rajout rapide, comme si quelqu'un là-haut, sur Altaï, renvoyait le même message en demandant des explications sous une forme très brève. Maintenant je vais vous dire une chose, tant que nous n'avons pas fait la même découverte, je resterai sceptique. J'ai des enregistrements de toutes les émissions d'objets et de corps célestes, et j'ai réécouté celles d'Altaï. Je n'ai rien surpris de la sorte.

Le même soir elle en discuta avec Harold Kowning qui évita de sauter tout de suite à une conclusion allant dans le sens d'un rapport avec la biologisation.

— Quand j'étais en institut secondaire, des copains essayaient de paralyser le trafic des trams à l'aide d'une console de jeux, je me souviens. Ils s'attaquaient aux aiguillages et une fois ou deux ont réussi à envoyer la motrice dans une autre direction que celle programmée. Mais il fallait un manipulateur expérimenté. Mes copains ont été dénoncés, la console saisie et eux renvoyés.

— Je connais Rina Berton. C'est une personnalité difficile, avec un caractère susceptible, peut-être à cause de son handicap, mais c'est également une bonne scientifique qui ne s'amuserait pas à raconter n'importe quoi. J'ai relu son rapport et il est précis. Elle a noté ces anomalies durant des semaines.

— C'est-à-dire ?

— Deux mois, je pense.

— Pourquoi pas au-delà ?

— Parce qu'il n'y avait pas d'émission.

— Peut-être faudrait-il qu'elle revienne encore plus loin en arrière.

Elle ne comprit pas tout de suite pourquoi, avant de réagir :

— Juste avant l'hospitalisation de Charlster ?

— Tu m'as dit qu'il vivait de façon agréable dans cette unité psychiatrique, disposait d'un grand confort. Pouvait-il utiliser un ordinateur ?

— Non, pas du tout. Il avait un téléviseur.

— Pouvait-il cacher d'autres appareils miniatures ?

— Un instant. Oui, c'est bien ça, il passait ses journées à disputer des parties contre un adversaire fictif, puisqu'il disposait d'un échiquier électronique.

Ils se regardèrent en silence, puis Harold désigna le téléviseur du salon de Louria.

— C'est bourré de puces ces appareils-là, on peut, lorsqu'on s'y connaît, en prélever quelques-unes qui ne servent qu'à brancher des appareils auxiliaires, par exemple, ou connecter le poste à un circuit particulier. Ton Charlster a pu disposer de ces puces et perfectionner le jeu d'échecs.

— Fortalès m'a affirmé que tout ce qui appartenait à Charlster avait été soigneusement démonté, autopsié, tel fut son mot. Oui, on a autopsié son corps et aussi ses affaires. On a décousu ses vêtements quand c'était nécessaire, ou bien on a décollé les ourlets. Ensuite on en a fait de la charpie au cas où ils dissimuleraient un circuit incorporé dans la trame du tissu. C'est une technique connue et appliquée assez souvent. L'équipement électronique des combinaisons isothermes de certaines professions est ainsi conçu. On peut même pour cela utiliser des fibres synthétiques qui acceptent le tissage. Mais on n'a rien découvert de tel dans les vêtements de Charlster.

— Tu devrais téléphoner au grand patron de la police pour avoir un inventaire précis.

— S'ils ont récupéré l'échiquier, ils ont dû le mettre en pièces détachées.

Harold la regarda comme si elle omettait quelque chose.

— Tu as raison, dit-elle, et ils auraient forcément découvert les puces prélevées sur le téléviseur. Mais ont-ils également désossé ce dernier appareil ?

À cette heure tardive, ce fut très long pour que l'adjoint du chef de la police réponde. Son patron n'était pas accessible pour l'instant.

— Je fais venir l'inventaire sur mon écran. Vous dites un téléviseur et un échiquier électronique ?

Cela demanda près d'un quart d'heure cependant. L'adjoint commença alors à énumérer chaque article et lorsqu'il arriva à la fin, il n'avait pas relevé trace d'un téléviseur et d'un échiquier.

— Vous avez emporté tout ce qui se trouvait dans sa cellule de l'unité psychiatrique ? demanda Louria, sur les nerfs.

— Bien entendu. Il y a deux inventaires, celui de cette unité et celui de l'hôpital où il est mort.

— Donc, lorsque vous avez perquisitionné dans l'unité psychiatrique, il ne devait pas y avoir de téléviseur ni d'échiquier. Pouvez-vous appeler cette unité et leur demander comment ils opèrent lorsqu'un pensionnaire quitte leur service pour un autre ?

— C'est une heure bien tardive, fit le policier, et Louria trouva cette réflexion inadmissible chez un fonctionnaire de la Sécurité possédant des pouvoirs étendus. Je vous rappelle, dit-il.

Il le fit près d'une heure après, pour expliquer que le téléviseur était tombé en panne bien avant que Charlster ne soit conduit aux urgences après une syncope. Dans l'unité psychiatrique on était incapable d'en dire plus, car c'était une société privée qui louait les téléviseurs, et son siège était fermé pour la nuit.

— Mais l'échiquier n'était pas en location et il a disparu.

— Personne ne sait ce qu'il est devenu.

Ils étaient ensemble dans l'immense baignoire de Louria, lorsque Harold dit qu'il n'aurait pas osé se frotter à Charlster dans une partie d'échecs.

— S'il s'entraînait aussi assidûment, il devait être de première force.

Elle cessa de lui savonner la poitrine.

— Tu joues toi-même ?

— Je jouais dans le temps, un peu moins désormais. Mon père m'avait initié, alors que je n'étais qu'un tout petit enfant, mais le déplacement des pièces qui se répercutait en icônes sur l'écran du partenaire me fascinait, et très vite j'ai compris comment ça fonctionnait, alors que je ne savais ni lire ni

écrire.

— C'est exactement ce que me disait Holmier au sujet des consoles de jeux électroniques. De très jeunes enfants sont capables de s'en servir.

Elle se leva, enjamba la baignoire, commença de s'essuyer presque fébrilement. Il la regardait sans comprendre.

— Je pars pour Salt Lake Station.

— Quoi, maintenant, à près de minuit ? C'est de la folie. Il n'y a pas de trains avant deux heures du matin.

— Je prends ma draisine.

— Tu t'endormiras aux commandes.

— Je lui établirai un programme et je pourrai dormir. J'ai la carte de priorité totale. Je serai à Salt Lake vers huit heures du matin. Je te téléphonerai de là-bas. Tu vas te coucher et dormir bien tranquillement. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Mais ton absence sera remarquée. Comment l'expliquer ?

— Convocation de Fortalès.

— Ils penseront que tu vas recevoir un savon.

— Qu'importe !

Une demi-heure plus tard, sa draisine programmée filait sur la voie prioritaire. Il n'y en avait qu'une seule au départ de NPST, mais dans une centaine de kilomètres elle se raccorderait à un grand réseau où l'on en comptait plusieurs, ce qui lui permettrait de doubler les convois de priorité inférieure.

Elle finit par s'endormir, trois heures avant d'arriver dans la gare centrale de Salt Lake Station. Là, elle dut modifier son programme pour accéder aux lignes urbaines. Il était huit heures trente-quatre lorsqu'elle s'immobilisa devant le demi-wagon de Cristella Marlone, sur ce quai résidentiel.

— C'est vous ? s'exclama joyeusement Cristella. Je suis si heureuse. Je vais conduire Rom à l'école et je reviens aussi vite que possible. Faites comme chez vous.

— Cristella, Charlster a donné son jeu d'échecs à Rom, n'est-ce pas ?

— Mais oui, et vous savez, il continue de jouer comme le lui a appris son

père. Moi je n'y comprends rien, mais lui a l'air de se débrouiller fort bien. Il possède d'autres jouets, mais au moins une heure chaque jour il joue, et il me dit qu'il joue même contre son papa.

Puis elle se tut, regarda Louria avec inquiétude.

— Pourquoi me parlez-vous de ce jeu d'échecs ?

— Je suis venue spécialement pour ça, dit Louria avec douceur, et je vous demande de ne pas conduire Rom à l'école pour ce matin. Je veux qu'il me fasse une démonstration.

— Mais que se passe-t-il donc ? Est-ce dangereux pour mon fils ?

— Je ne pense pas que Charlster ait donné un objet dangereux à Rom, mais il a dû lui apprendre une façon particulière de se servir de ce jeu électronique. Une façon qui enchante Rom, puisque chaque jour il passe une heure à jouer.

CHAPITRE 51

Le dirigeavion avait transporté Joffran et ses hommes aux Kerguelen. Ils avaient été déportés dans un îlot en attendant que l'instruction de leur procès soit terminée. L'appareil revint un jour avec Liensun qui venait de se rendre compte de la situation. Le chenal Sud avait été dégagé et la *Salamandre* pouvait accéder à la mer de Ross, mais restait à l'ancre dans la mer intérieure que recouvrait en partie une banquise épaisse. Il ne restait plus que le tiers de la colonie d'éléphants de mer, environ six cent mille bêtes. Le *Dragon* était venu chasser, faire de l'huile, et faisait route vers le détroit de Magellan et les Kerguelen.

— Nous hésitons à dégager le chenal Nord pour que les harengs, les calmars et toutes les espèces des mers froides reviennent ici. Lien n'est pas d'accord pour l'instant, expliqua Yeuse à Liensun.

— Il attend toujours ?

— Oui. Il s'est installé dans une grotte de glace avec les Roux qui sont là-bas. Ils lui apportent de la viande et de la graisse. Il mange comme eux. Je crois qu'il est assez satisfait de cette vie qui lui rappelle celle qu'il dut mener lorsqu'il connut cette fille rousse, Jdrou, la mère de Jdrien.

Surpris, Liensun eut un regard étonné pour Yeuse. Celle-ci sourit.

— Je ne suis pas jalouse. Ton père m'a dit que les Roux lui avaient envoyé quelques jolies filles pour le distraire, mais qu'il leur avait expliqué qu'à son âge il ne faisait pas un bon partenaire.

Elle accentua son sourire.

— Quel menteur !

— Il est fidèle, fit Liensun songeur, pensant peut-être à sa sœur Jael qu'on n'avait jamais retrouvée.

— Jdriège reste invisible, mais Lien est certain qu'il rôde dans le coin.

— Les Roux ont enseveli leurs victimes ?

— Nous n'en savons rien.

Plus tard, au cours du dîner dans le carré du baleinier, il expliqua qu'aux

Kerguelen et surtout à Cooktown il y avait eu un début de panique, lorsqu'on avait appris que Joffran et ses hommes avaient attaqué les Roux, faisant de nombreuses victimes.

— Les gens pensent que nous ne pourrions pas nous maintenir ici et que bientôt ils manqueront d'huile, c'est-à-dire de lumière, de chauffage et aussi de nourriture à cause de la viande de phoque et du poisson. Pourtant il n'y a pas de pénurie et je suis satisfait de notre économie. Nous produisons régulièrement des glisseurs de type Carminale.

Il grimaçait chaque fois qu'il prononçait ce nom, ayant été obligé d'amadouer le porteur de ce patronyme en baptisant ainsi cette série de véhicules.

— Les premiers glisseurs sur coussin d'air vont apparaître et s'appelleront différemment. Ce sera une véritable révolution.

— Le froid, la banquise aux Kerguelen ?

— Le port doit être dégagé tous les jours et nous devons entretenir un chenal qui actuellement est long de deux kilomètres, avant d'atteindre l'océan libre. Il nous a fallu bricoler un brise-glace et du coup notre invention emballa les deux Patagonie et les Néos. Nous avons une commande pour quatre brise-glace.

— Fleur ?

— Nous n'avons pas de nouvelles. Grâce à ce voyage en compagnie de ces deux membres de la famille Kalami, Kurty espérait recevoir un lot de rails pour retirer la locomotive de son père du fond de la mer. Je crains que ce ne soit un projet utopique, et je me demande même si les habitants de ces régions n'estimeront pas qu'il s'agit d'un véritable sacrilège, puisqu'ils continuent à vénérer cette machine engloutie à proximité de leur île. Je crains qu'il ne se heurte à une opposition violente.

Il dit que Songe était revenue et créait une société d'import-export pour commercer avec les deux Patagonie.

— Mais elle reste très inquiète au sujet des Aiguilleurs de l'Altiplano qui rachètent toutes sortes de matériel. Elle se demande même si l'or déposé par le couple Kalami, pour garantir leurs commandes, ne proviendrait pas de la Caste. En échange d'un important matériel ferroviaire. Seuls Fleur et Kurty pourraient nous en dire plus.

Le lendemain il débarqua du côté des falaises de glace et son père vint au-devant de lui, parmi les groupes de Roux indifférents. Seul, il n'aurait jamais pu venir là, mais son père, malgré les événements dramatiques des derniers

temps, conservait un immense prestige. Aussi bien chez les Roux que dans le monde du Chaud.

— Je suis prêt à attendre des mois s'il le faut. Nous devons pouvoir trouver un accord. Loin d'être en danger de disparition, les éléphants de mer se multiplient régulièrement et nos prélèvements n'ont en rien diminué la colonie.

Liensun partit, le *Dragon* remplaça la *Salamandre* dans la mer intérieure, et Yeuse changea simplement de bord. Les nouvelles du monde extérieur parvenaient, dans cet endroit perdu, amorties, souvent sans grande signification. Yeuse ne manifestait aucune impatience de rejoindre des lieux plus civilisés.

Au début de la quatrième semaine d'attente, Jdriège apparut un soir à son grand-père, en train de dévorer une lanière de chair de phoque gelée. Il s'assit en tailleur comme lui, et accepta une partie de cette viande que lui tendait Lien Rag.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en décembre 2002

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 26779. – Dépôt légal : janvier 2003.

Imprimé en France